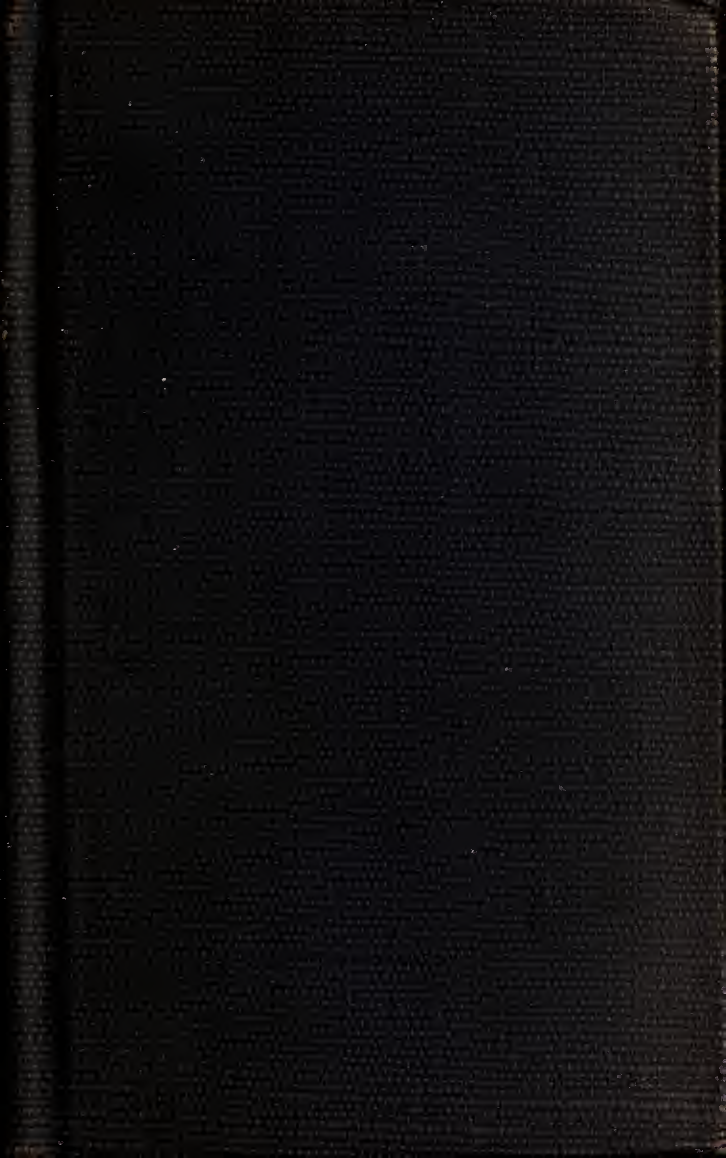
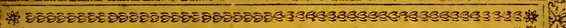



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE,

PAR UNE SOCIÉTÉ

DE GENS DE LETTRES,

Sous la direction de M. Laurentie.



PARIS.

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,
RUE FÉROU, N° 28;

MÉQUIGNON-HAVARD, RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10;

BRICON, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 19.

1829.

BIBLIOTHÈQUE
CHOISIE

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

SOUS LA DIRECTION DE M. LAURENTIE.

VIIIe SECTION.

ROMANS.

STERNE

ET MACKENZIE,

MORCEAUX CHOISIS ET TRADUITS

PAR M. E. HENRION;

AVEC UNE NOTICE SUR CHAQUE AUTEUR,

PAR M. J. JANIN.

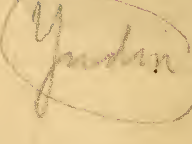


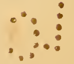
Imprimerie de Béthune.

PARIS.

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,
RUE FÉROU, N° 28;
MÉQUIGNON-HAVARD, RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10;
BRICON, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 19.

1829.





NOTICE

SUR STERNE.

Pauvre Yorick! c'était une comédie vivante; une grande simplicité, et à la fois une grande folie, et en dernier résultat, un sourire mouillé de larmes, comme celui dont parle Homère. Ne vous attendez pas que j'écrive sa vie, que je vous dise que son père était lieutenant du roi, qu'il descendait de l'archevêque Sterne, et qu'il se distingua dans les guerres de la reine Anne: tous ces détails biographiques sont insipides à mon sens, rien ne prouvant moins, en fait de choses littéraires, qu'un nom et une date. Ce qu'il importe de connaître et d'approfondir, c'est la manière, ce sont les passions et les mœurs d'un écrivain, et ces moyens infaillibles de lit-

térature générale, plus profitables que tout le reste mille fois.

Figurez-vous donc, bien long-temps après Shakespeare et au milieu de la civilisation anglaise, un homme simple et bon, aussi habile que Shakespeare dans les peintures familières de la vie domestique, et qui, tout entier à l'étude minutieuse des petits faits de l'existence, s'applique à les peindre dans toute leur naïveté; simple et vrai avant tout, n'employant de coloris que lorsqu'il ne peut pas mieux faire, et se mettant en scène parce qu'il ne connaît personne qui ait plus que lui de l'âme et du cœur, personne qui soit mieux appris à deviner un monde, à s'en faire un au besoin, et, quand ce monde est fait, à le peupler d'êtres charmants et naturels.

Car remarquez bien qu'au milieu du laissez-aller de Sterne, et dans le vague abandon auquel sa pensée se livre avec délices, ce qui fait son plus grand charme, c'est qu'il nous montre ce que nous voyons tous les jours; un chien d'aveugle, un homme

d'église en robe noire, une femme en petit bonnet et en simple tablier; village, grande route, auberge, boutique, berline; vous sentez l'odeur du foin, vous voyez le rayon de soleil, la feuille de chou: simples et frais contrastes avec tant d'autres romans, avec ces brillantes compositions de l'Orient, *les Mille et une Nuits*, par exemple, toutes resplendissantes de pierreries et d'or, et de rois puissants et de reines superbes, tout habitées par des fées et des enchanteurs, noble terre surchargée de palais et de mosquées; un songe éblouissant qui vous trouble éveillé, qui vous tient endormi, et dont le simple souvenir est encore une fascination.

De tout cet Orient, Sterne n'aurait rien adopté! Cet ingénieux écrivain, une des gloires poétiques de l'Angleterre, le premier maître de Walter Scott, quand Walter Scott ne veut être que bourgeois, n'aurait vu dans l'Orient que ses sources cachées, son frais sommeil sous les cyprès

des cimetières, ses odorantes vapeurs du tabac dans des pipes d'ambre, et surtout ses bosquets de roses, ses palmiers à la tête altière, et quelquefois la fiancée du sultan enlevée dans un palanquin, et laissant par hasard son voile assez entr'ouvert pour découvrir quelque jeune et mélancolique figure de captive grecque enlevée aux bords de l'Eurotas!

Mais encore toute cette vie orientale n'était pas de la vie assez active pour Sterne. Il consentait bien, il est vrai, à s'isoler du monde, mais il ne voulait pas s'isoler dans un désert; son pélerinage n'était jamais plus solennel qu'au milieu des grandes villes, et alors il faisait des découvertes inouies. Au milieu de Paris, il a trouvé son admirable barbier, et sa jolie soubrette, et son plaintif sansonnet si dramatique dans ses plaintes; sur la grande route il a rencontré son valet de chambre, son fifre français, si aimable, si jovial, si bon, si simple, si habile à dicter une lettre;

dans une allée de traverse, il a deviné sa folle si émue, si attendrie, si à plaindre; à Versailles même et vis à vis l'OEil-de-Bœuf, et aux dernières lueurs de cet éclat royal qui devait sitôt finir, il a si bien fait qu'il est parvenu à cette délicieuse comédie du bouffon Yorick, et au risible anachronisme qui le prend lui aussi pour un fou de cour. — Pauvre Yorick!

Fou de cour, à la bonne heure! Mais, par Rabelais, la belle et douce folie que celle de Sterne! Suivez-le. Le voilà qui se passionne pour un son de voix, pour le frémissement d'une robe, pour un air de fifre, pour un volume de Shakespeare, pour tout ce qu'il n'entend qu'à demi, pour tout ce qu'il voit sous un voile, pour tout ce qu'il ne fait qu'entrevoir. Pour lui il existe une obscurité plus favorable que le grand jour. Il lui faut à lui, pour qu'il puisse décrire un doux reflet de lune, des ombres douteuses, quelque chose d'indécis, et alors il est admirable. Sa passion

même, toujours si chaste et si naïve, l'entoure d'un intérêt bien rare, même dans les passions les plus habilement développées. Pour les passions de Sterne, si elles sont sans nombre, elles ne sont pas sans terme. La première fait place à la seconde, et toujours ainsi, sans que jamais le principe s'affaiblisse. A peu de chose près, c'est l'histoire d'une jeune paysanne bien rebondie et bien fraîche, qui s'arrête dans une prairie pour se reposer, et qui s'amuse à effeuiller les blanches marguerites qu'elle a sous la main sans avoir peur de jamais en manquer.

Aussi n'est-il pas un jeune homme d'imagination pure et de pensées chastes, qui ne se laisse séduire au premier abord par cette espèce de chevalier errant qui voit la nature si belle, et qui, dans sa marche vagabonde, ne trouve aucun tort à redresser, bien qu'il prenne une auberge pour une auberge et un commis de l'octroi pour un commis de l'octroi. Bien plus,

ce commis lui-même, cet être attaché à une porte de ville, l'œil hagard et armé d'une épée équivoque, propre à sonder les paniers du paysan et les gerbes de blé qu'il apporte à la ville; Sterne, s'il lui plaît, va vous le peindre trait pour trait, et l'homme ne vous fera pas peur.

En vérité c'est un grand maître en fait de description; il peut tout décrire, il a tout décrit. La tabatière de corne de son bon moine! quel chef-d'œuvre! Et cette tête pensive, cet œil expressif, ces joues amaigries, ce sourire! quel beau Rembraut! Surtout comprenez bien, car dans cette entreprise littéraire à l'usage de la jeunesse, nous nous permettrons quelques leçons, et des leçons directes, qui iront plus vite à leur but, et ne feront qu'ajouter à l'ensemble et à la puissance de nos matériaux; comprenez bien que, lorsque je parle de description, je raye d'un seul trait de plume toute l'école de Delille. Cette misérable manière de faire cinquante

vers sur un âne, sans prononcer le mot *âne*, me paraît le comble de la dérision. C'est ce qui rend Buffon, un homme mortel, malgré son admirable talent. Si vous voulez décrire, ayez de la bonne foi, du style; dites simplement ce que vous avez vu; faites comme un peintre de paysage : il peint à la fois la chaumière, la mare verte qui l'entoure, l'arbre incliné qui l'abrite, l'enfant tout nu, et sa couche encore mouillée étalée devant la porte au soleil. Le peintre alors possède une chaumière. Au contraire, mettez un lac à la place de la mare, un enfant habillé en dragon à la place de l'enfant en guenilles, donnez de belles ardoises et des glaces à l'étable et à la laiterie, vous aurez un poëme descriptif. Poésie ou peinture, Sterne et Rembraut sont deux grands maîtres.

De cet excès de vénusté, de cette rage de mettre de la dorure à tout, et de farder jusqu'à la jeune pensionnaire qui sort de son couvent, il faut bien se garder de tomber

dans l'excès contraire. Dans les arts trop de vérité est un mensonge. De nos jours nous avions été si fort assujettis à la littérature bâtarde de l'empire et aux ennuyeux chefs-d'œuvre de nos poètes d'imitation, de nos écrivains de plagiat, que plusieurs jeunes artistes, pour en finir plus vite avec ces espèces de supériorités mixtes, se sont jetés dans un affreux extrême. Ils ont fait du sang et des tombeaux; ils ont dépouillé la mort de ses ornements; ils ont emprunté à la féodalité ses hiboux et ses fantômes; ils se sont réjouis dans l'horrible; Satan et ses pompes ont été de la partie : c'était de l'extrême affreux opposé à de l'extrême sentimental, le niais horrible en regard du joli. Or le joli, Dorat, par exemple, est dans son genre une épouvantable chose; et l'homme de goût, placé entre ces deux abîmes, aimerait encore mieux l'horrible : on en guérit plus tôt.

Voilà pourquoi il faut lire beaucoup Sterne et les écrivains de son école. Cette

école, d'une nature simplement examinée et simplement décrite, appartient tout entière à l'Angleterre qui lui doit des chefs-d'œuvre. Le *Vicaire de Wakefield* est dans ce genre une admirable production; *Simple histoire* est un chef-d'œuvre. Goldsmith et miss Inchbald ont dû surtout leur succès à l'absence de faits généraux, et à leur dédain pour une fable bien compliquée et bien romanesque, assurés qu'ils étaient toujours de plaire et d'intéresser à force de simplicité et de détails. Cette manière d'être simple et original, et de raconter avec bonhomie les choses les plus niaises, a fait fortune à Londres. On y produit encore chaque jour de charmants tableaux de mœurs, fort supérieurs, pour l'intérêt et la naïveté, aux portraits parfois satiriques et exagérés de La Bruyère. Chez nous nous avons très-peu d'hommes assez forts pour vivre ainsi avec des détails. De cette comédie à part, la *Chaumière indienne* est le premier exemple; les *Contes* de Voltaire y attein-

draient s'il y avait plus de l'homme qui sent et qui pleure, et qui se passionne pour son compte dans ces compositions étincelantes de verve et d'esprit. Encore une fois, pour arriver à ce résultat il faut avoir compris Homère et Shakespeare, quand Homère apprète le festin d'Achille, ou que Shakespeare introduit Coriolan au foyer du roi volsque; ou bien encore la fable des *Deux Pigeons* de La Fontaine : il n'y a pas de modèles hors de là.

Surtout dans cette étude intime de la nature morale de l'homme et de la nature physique, car Sterne ne les séparait pas, et avec raison sans nul doute, il n'y a pas de succès possible, si l'on ne peut joindre à une grande ténacité d'observation un esprit correct, un cœur pur, une âme droite, et une de ces belles et riantes imaginations, la première condition de bonheur pour un homme, et de gloire durable pour un grand écrivain.

Fidèles à notre plan de recueillir dans

les livres que nous publions ce qu'ils peuvent offrir de plus aimable et de plus correct, nous nous sommes permis un choix, même pour Sterne: malgré tous nos regrets, nous tenons, avant tout, à ne pas laisser passer un mot dans nos livres dont l'explication puisse embarrasser une mère de famille; voilà pourquoi vous trouverez que quelques chapitres manquent au *Voyage sentimental* et à l'*Histoire de mon oncle Tobie;* seulement la consolation sera facile, en observant que l'ensemble n'y a pas perdu.

Je ne saurais mieux finir cette facile et incomplète dissertation, qu'en citant une des belles pages de Sterne, intitulée : *Moi*, et qui en dira plus sur lui qu'on n'en a jamais dit.

MOI.

«Puisque je suis en train de peindre, il faut que je vous découvre ici le caractère

d'Yorick, de Tristram ou de Sterne; cela vous amusera peut-être, ou je m'en amuserai, c'est à peu près la même chose; ainsi donc je m'approprie tout ce chapitre.

«Je suis né, voilà la seule chose dont je n'aie pas à douter, et je dois encore cet avantage au hasard qui préside á toutes mes aventures.

« Mon père, qui n'était qu'un brave soldat, ne me donna aucune éducation, il la méprisait. Qu'il avait de courage! J'appris à lire et à écrire *par hasard.* Je fus à l'école en faisant quelquefois la buissonnière, et je glanai quelques bribes de littérature *par hasard.* Lefèvre, mon instituteur, se trouva lieutenant de mon père, *par hasard.* Je n'avais jamais eu l'intention de me marier, et je me mariai *par hasard.* Je n'ai jamais eu d'autre patron que ceux que j'ai rencontrés *par hasard,* et je devins auteur *par hasard.*

Je suis (qui le croirait) plutôt un être pensant qu'un être agissant. Mon esprit a

toujours été un chevalier errant, dont mon corps n'était que le simple écuyer; et celui-ci a été tellement harassé des courses et des moulins à vent de son maître, qu'il a souvent eu l'envie de quitter le service, en s'écriant avec son confrère Sancho : Béni soit celui qui a inventé le sommeil!

« La philanthropie est le *sine quâ non* de mon tempérament, voilà la divinité dans laquelle je vis, je me meus, je place mon existence. L'affection que je porte au genre humain est une correspondance entre le ciel et la terre, au centre de laquelle je me place. J'aime les hommes avec cette bienveillante indulgence que je souhaite que Dieu ait pour moi; je pallie leurs infirmités, je pardonne leurs erreurs, je désire en même temps leur bien temporel et spirituel.

« Ce sentiment est le premier qui se réveille avec moi, et le dernier qui me quitte quand je prends congé de mes sens. J'ai rêvé souvent que j'étais roi, et j'ai même

employé des journées entières à distribuer les places de ma maison et les départements de mon royaume. D'autres fois, je refusais absolument le sceptre, je mettais le feu aux départements de mes bureaux, je m'écriais : *Nolo coronari.* Je préfère Socrate à Solon; et j'aimerais mieux avoir le gouvernement moral que le gouvernement physique et politique des hommes. Je suis peut-être un des plus grands philosophes que vous ayez connus. Les gens sensés admirent en moi, et les sots m'envient cette supériorité de talents; ils croient que je l'ai acquise par l'étude et la résolution, combinées avec les avantages naturels d'une grande capacité et d'un grand esprit. Je ne voudrais pas qu'ils le crussent, d'abord parce que cela n'est pas vrai, et ensuite, parce qu'une telle prévention peut détourner les hommes de parvenir à une excellence de caractère aussi héureuse et aussi aisée.

Je suis en général gai, et ma gaîté est plus remarquable quand j'ai des maux et

des infortunes, pourvu qu'elles me soient propres, que, dans tout autre temps de ma vie; on s'empresse alors autour de mon grabat, non pas pour pleurer, mais pour rire à mes peines, pour m'ouïr plaisanter à la question, pour me voir raffiner mon être dans les tourments.

« Un de mes amis croyant un jour que j'allais succomber aux accès d'une colique bilieuse, me parut fort étonné de la gaîté avec laquelle j'allais sortir de ce monde, voici ma réponse :

« Les chrétiens indolents se persuadent trop l'efficacité du repentir qu'un mourant peut témoigner à son lit de mort, je n'y ai jamais cru. Quand on demanda à Socrate avant son supplice pourquoi il ne se préparait pas à ce fatal passage, il répondit avec noblesse : *Je n'ai fait que cela toute ma vie.* »

J. Janin.

STERNE.

STERNE.

LA TABATIÈRE, CALAIS.

Je pensais au bon vieux moine quand je le vis s'avancer vers nous d'un pas incertain, hésitant s'il devait ou non nous accoster. Il s'arrêta cependant tout près de nous avec un air libre; il tenait à la main une tabatière de corne ouverte qu'il me présenta : Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je; aussitôt sortant de ma poche ma boîte fort petite (et qui était en écaille), je la lui mis dans les mains. Il est excellent, dit le moine. Faites-moi la grâce, répliquai-je, d'accepter la boîte et le tabac, et quand vous en tirerez une prise, souvenez-vous quelquefois que c'est

l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité durement, sans que son cœur y eût la moindre part.

Le pauvre moine devint rouge comme l'écarlate. Mon Dieu! dit-il, serrant ses mains l'une contre l'autre, vous ne m'avez jamais maltraité. Je gagerais bien que non en effet, dit la dame avec qui j'étais. Je rougis à mon tour, mais pour quels motifs? l'analysera quiconque le sent. Pardon, madame, repris-je, je l'ai traité cruellement et sans aucun tort de sa part. C'est impossible, dit la dame. Mon Dieu! s'écria le moine, avec une chaleur qui ne lui semblait pas ordinaire, la faute en est à moi, qui par un zèle indiscret.... La dame refusa de le croire, je me joignis à elle pour soutenir qu'il était impossible qu'un homme aussi honnête que lui pût offenser personne.

Je ne savais pas qu'une discussion pût devenir la source de plaisirs aussi doux, et à flatter aussi agréablement les nerfs. Nous gardâmes le silence sans éprouver

cette sensation pénible et ridicule qui vous saisit dans un cercle, quand, pendant dix minutes, on s'est regardé les uns les autres dans les yeux sans mot dire. Pendant ce moment de calme, le moine frottait sa boîte de corne sur la manche de sa robe, et quand par cette friction elle eut acquis un peu de lustre, après un profond salut, il me dit qu'il n'était plus temps d'examiner si la querelle venait de notre faiblesse ou de notre bonté de caractère, que, quoi qu'il en fût, il me priait d'échanger nos tabatières. A ce mot, il me présenta la sienne d'une main retenant la mienne de l'autre, et après l'avoir baisé avec une satisfaction et un air de bonté touchante, il la mit dans son sein, et s'éloigna.

Je garde cette boîte aussi religieusement qu'une relique pour m'inspirer de bonnes pensées; je sors rarement sans elle, et souvent il m'est arrivé d'évoquer pour ainsi dire son ancien possesseur, pour venir à mon aide dans les épreuves d'ici bas;

lui-même paraît avoir passé par plus d'une, car j'appris, par son histoire, qu'à quarante-cinq ans, ses services militaires mal récompensés, et la mort d'une personne tendrement chérie, l'avaient déterminé à renoncer au monde, et qu'il s'était retiré dans le sanctuaire, non pas tant de son couvent que de son cœur.

Je me sens attendri en ajoutant que dans mon dernier passage à Calais, lorsque je demandai des nouvelles du père Lorenzo, on me dit qu'il était mort depuis trois mois, et enterré non dans son couvent, mais d'après ses dernières volontés dans un petit cimetière qui en dépend, à deux lieues environ. Je voulus voir l'endroit où on l'avait déposé : là, assis sur sa tombe, ma main serra la petite boîte de corne qu'il m'avait donnée, puis j'arrachai quelques orties, qui n'eussent pas dû croître sur la tombe du juste. Mon émotion alors fut telle que je ne pus retenir un torrent de larmes. Je suis faible comme une femme;

je prie le lecteur de ne pas rire, mais d'avoir pitié de moi.

MONTREUIL.

Quand tout est prêt, et qu'après quelque discussion sur des articles douteux, vous avez payé votre note au maître de l'hôtel, à moins que vous n'ayez sujet d'être fâché de l'aventure, il vous reste encore quelque chose à faire devant la porte avant de pouvoir monter dans votre chaise de poste; entouré des fils et des filles de la pauvreté, c'est avec eux qu'alors vous avez à compter. On pourrait bien les envoyer au diable, mais il y aurait cruauté à faire faire un si pénible voyage à quelques misérables qui déjà n'ont eu que trop de souffrances à supporter : je préfère toujours avoir un peu de monnaie à la main, et je donne à

tout voyageur bienveillant le conseil d'en faire autant. Il n'a pas besoin de s'arrêter long-temps au motif de sa libéralité, il suffit qu'elle lui soit comptée là haut.

Quant à moi, il y a peu d'hommes qui donnent moins, car peu que je sache ont moins à donner; mais c'était le premier acte public de ma charité en France, je le fis donc avec plus d'attention.

Hélas! disais-je en montrant les huit sous que j'avais dans la main, je n'ai que huit sous, et je vois huit pauvres femmes et autant d'hommes pour les recueillir.

Un pauvre diable en haillons, sans chemise, retira sur-le-champ sa demande en reculant de deux pas hors du cercle, et l'humble salut qu'il fit semblait dire ce n'est pas mon tour; tout le parterre eût crié d'une seule voix : place aux dames! que cela n'aurait pas donné avec moitié autant d'effet une idée de la déférence pour le sexe.

Juste ciel! quels ont été tes sages motifs

pour ordonner que la misère et la politesse, qui partout ailleurs sont tellement étrangères l'une à l'autre, trouvassent moyen de se concilier en France!

Je voulus qu'il acceptât un sou, simplement pour sa politesse.

Un pauvre hère, aussi court qu'un nain, plein de vivacité, qui était tout près de moi, mettant sous son bras un lambeau qui autrefois avait été un chapeau, tira de sa poche sa tabatière et offrit généreusement une prise à tous ses voisins. C'était un don d'importance; par modestie on le refusa; le bon petit homme, avec un regard obligeant, les pressa d'en prendre. Prenez-en, prenez-en, disait-il, en tournant la tête, chacun à la fin se décida à y porter le doigt. Ce serait dommage que sa boîte se vidât, me dis-je alors, et j'y glissai une couple de sous, prenant en même temps une prise dans sa tabatière pour rehausser le prix de mon offrande. La prise lui fit plus de plaisir que les deux sous; c'était en effet un hon-

neur, tandis que les deux sous étaient une charité : il me fit pour me remercier un salut jusqu'à terre.

Tenez, dis-je à un vieux soldat qui n'avait qu'un bras et qui paraissait avoir vieilli au service, voici deux sous pour vous. Vive le roi! cria le vieux soldat.

Je n'avais plus que trois sous de reste, j'en donnai un pour l'amour de Dieu, c'est à ce titre qu'il m'avait été demandé; la pauvre femme à qui je le donnai avait une hanche disloquée, ainsi nul autre motif ne pouvait me guider.

Mon cher et très-charitable Monsieur!

Il n'y a pas moyen de refuser, dis-je.

Mylord anglais!—Ce mot valait de l'argent, je donnai mon dernier sou. Mais dans la précipitation avec laquelle j'avais distribué mes largesses, je n'avais pas aperçu un pauvre honteux, pour qui personne ne demandait, et qui, je crois, aurait mieux aimé mourir que de demander un sou pour lui-même. Il restait auprès de la

chaise, un peu en dehors du cercle, et une larme coulait sur une figure qui sans doute avait vu des jours plus heureux. Bon Dieu! me dis-je, et je n'ai plus un seul sou à lui donner; mais tu en as mille, me crièrent à la fois toutes les puissances de la nature bouillonnant dans mon sein : je lui donnai, n'importe combien; je rougis de le dire, je trouvai alors que c'était trop peu. Ainsi, si le lecteur peut se faire une idée de mes dispositions dans ce moment, il lui sera facile avec ce que je viens de lui communiquer, de deviner, à une ou deux livres près, la quotité précise de ma libéralité.

Je n'avais plus rien à donner aux autres : Que Dieu vous bénisse ! Et le bon Dieu vous bénisse encore, répétèrent le vieux soldat, le nain; le pauvre honteux ne put parler, il essuya ses yeux avec un petit mouchoir qu'il avait à la main, et détourna la tête. Ce remercîment me sembla au-dessus de tous ceux que je venais d'entendre.

L'ANE MORT.

C'eut été, oui, répétait-il, replaçant dans sa besace les restes d'un morceau de pain, c'eût été là ta portion si tu avais vécu, pour la partager avec moi! Au son de la voix qui prononçait ces mots, je crus que c'était pour le moins l'apostrophe d'un père à son enfant : non, c'était à son âne, à ce même âne, dont le corps, gisant sur la route, avait occasioné la chute de mon domestique Lafleur, en effrayant son cheval, que le pauvre homme s'adressait. Ses lamentations me rappelèrent un instant celles de Sancho; mais elles étaient, s'il est possible, plus naturelles.

Celui qui pleurait ainsi était sur un banc de pierre à une porte, ayant à ses côtés la bride et le licou de son âne, que de temps en temps il soulevait et laissait ensuite retomber.

il les regardait, puis secouait la tête; il tirait de nouveau sa croûte de pain du fond de sa besace, comme s'il eût voulu la manger, il la tenait quelque temps à la main, la posait sur le mors de la bride de son âne, regardait attentivement les petits arrangements qu'il venait de faire, et poussait un gros soupir.

La naïveté de ses plaintes avait amassé beaucoup de monde autour de lui; assis dans ma chaise de poste, en attendant qu'on amenât les chevaux, je pouvais voir et entendre au-dessus de toutes les têtes.

Le bon homme disait qu'il arrivait d'Espagne où il s'était rendu des frontières les plus éloignées de la Franconie, et se trouvait encore bien loin de son pays où il s'en revenait quand son âne mourut. Chacun semblait curieux de savoir quelle affaire pouvait avoir déterminé un pauvre vieillard à entreprendre un si long voyage.

Le ciel lui avait fait la grâce, dit-il, de lui donner trois fils, les plus beaux gar-

çons de l'Allemagne ; mais en une semaine il avait perdu les deux aînés de la petite vérole, et menacé de perdre de la même maladie son plus jeune fils, et craignant d'avoir à pleurer sa famille entière, il avait fait vœu, si le ciel épargnait ce dernier rejeton, d'aller en pélerinage lui en rendre grâces à Saint-Iago en Espagne.

Arrivé à cette partie de son histoire, le bonhomme s'arrêta pour payer un tribut à la nature, et il pleura amèrement.

Le ciel, continua-t-il, agréa son vœu, et il quitta sa chaumière avec cette pauvre créature qui avait patiemment supporté les fatigues de son voyage, qui mangeait tous les jours le même pain que lui, et était enfin devenue pour lui un véritable ami.

Tous les assistants entendirent cette histoire avec intérêt. Lafleur lui offrit de l'argent. Le pélerin dit qu'il n'en avait pas besoin, que ce n'était pas la valeur de son âne, mais son âne seul qu'il regrettait. Il était sûr, au moins, ajouta-t-il, que

celui-là l'aimait, et là-dessus il leur raconta au long le malheur qui leur était arrivé à tous deux dans leur passage des monts Pyrénées où ils s'étaient trouvés séparés l'un de l'autre pendant trois jours entiers : dans cet intervalle, l'âne avait cherché son maître autant que le maître son âne, et c'est à peine s'ils avaient bu ou mangé jusqu'à ce qu'ils se fussent retrouvés.

Tu as du moins, l'ami, lui dis-je, une consolation dans ton malheur; tu as été, j'en suis sûr, un excellent maître.

Hélas! répondit le malheureux, je le croyais aussi quand il vivait; mais maintenant qu'il est mort, je pense autrement. Je crains que le poids réuni de ma personne et de mes infortunes n'ait été trop lourd pour lui. Oui c'est là ce qui a abrégé les jours de la pauvre bête, je tremble d'avoir à en répondre.

Honte au monde! me dis-je en moi-même : si du moins tous les hommes s'ai-

maient les uns les autres autant que ce pauvre homme chérissait son âne, ce serait quelque chose!

Cette histoire m'affecta. Le postillon n'y prit pas garde, et il m'entraîna sur le pavé au grand galop.

Le voyageur qui brûle de soif dans les déserts sablonneux de l'Arabie n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source, que mon âme n'aspirait à des mouvements tranquilles : j'aurais même eu bonne idée du postillon s'il m'avait conduit au pas; au contraire, à peine le pauvre homme avait-il fini son histoire qu'il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux, qu'ils partirent comme s'ils avaient mille diables à leurs trousses.

J'eus beau lui crier pour l'amour de Dieu d'aller plus doucement, plus je criais, plus il accélérait le galop. Le diable l'emporte avec son galop, vous verrez qu'il continuera d'aller comme le vent jusqu'à ce qu'il m'ait mis en colère, ensuite il ira

doucement pour me faire goûter les douceurs de cet état.

Il n'y manqua pas. Il arriva au pied d'une hauteur, et fut obligé d'aller pas à pas; je m'étais fâché contre lui, je m'étais fâché ensuite contre moi-même pour m'être mis en colère.

J'avais donc besoin d'être remué, et un bon galop m'eût été nécessaire dans ce moment.

Allonge, l'ami, plus vite, mon bon garçon, lui dis-je; il me montra du doigt la montagne : je voulus alors revenir à l'histoire du pauvre Allemand et de son âne, mais le bon moment était passé; il me fut aussi impossible d'y revenir qu'au postillon d'aller au trot. Eh bien, au diable le tout! m'écriai-je. Je me sens disposé à faire de mon mieux, et tout va de travers.

La nature dans ses trésors a toujours des lénitifs pour adoucir nos maux; je m'endormis, et ne me reveillai qu'au mot d'Amiens, qui frappa mon oreille.

L'ANE.

C'était un pauvre âne, avec de grands paniers sur le dos, qui ramassait, comme par charité, des feuilles de raves et des trognons de choux. Il était indécis, ses deux pieds de devant sur le seuil et à moitié engagés dans la porte, ses deux pieds de derrière dans la rue, et ne sachant pas bien s'il entrerait ou non.

Or, un âne est pour moi une espèce d'animal sacré, quelque pressé que je sois, il m'est impossible de le frapper. La patience avec laquelle il endure les mauvais traitements est écrite d'une manière si naturelle sur sa physionomie et dans tout son maintien! elle plaide si puissamment pour lui qu'elle me désarme toujours, tellement que je ne saurais même lui parler brutalement.

Au contraire, quelque part que je le rencontre, à la ville ou à la campagne, à la charrette ou sous des paniers, en esclavage ou en liberté, j'ai toujours quelque chose d'honnête à lui dire : et comme un mot en amène un autre, s'il est aussi désœuvré que moi, j'entre en conversation avec lui. Sûrement, mon imagination n'est jamais plus sérieusement occupée que lorsqu'elle m'aide à traduire ses réponses d'après sa contenance. Et si sa contenance ne s'explique pas assez clairement, je descends au fond de mon cœur, et ensuite au fond du sien, pour y trouver ce que, suivant l'occasion, il est naturel soit à un homme soit à un âne de penser.

De toutes les espèces qui sont au dessous de moi, c'est en vérité la seule avec laquelle je puisse converser ainsi. Quant aux perroquets et aux autres oiseaux jaseurs, je n'ai jamais un mot à leur dire, non plus qu'aux singes, et par la même raison. Les uns parlent, les autres agissent par rou-

tine, et tous me rendent également silencieux.

Bien plus! mon chien et mon chat, je les aime beaucoup, mon chien surtout, qui est au désespoir de ne pouvoir parler. Mais quelle qu'en soit la raison, il est certain que ni l'un ni l'autre ne possèdent le talent de la conversation. La mienne avec eux ne saurait aller plus loin qu'une demande, une réponse et une réplique; une fois ces trois choses dites, le dialogue finit.

Mais avec un âne, je causerais toute ma vie!

Viens, honnête animal, lui dis-je, voyant qu'il m'était impossible de passer entre la porte et lui, veux-tu entrer, ou veux-tu sortir?

L'âne courba son cou et tourna la tête du côté de la rue. Eh bien! répliquai-je, nous attendrons ton maître une minute.

Il ramena sa tête d'un air pensif, et regarda fixement de l'autre côté.

Je t'entends parfaitement, répondis-je; si tu fais un seul pas mal à propos, tu seras impitoyablement battu.—Après tout, une minute n'est qu'une minute, et elle ne sera pas perdue, si elle me sert à éviter la bastonnade à un de mes frères.

Pendant cette conversation, il mangeait une tige d'artichaut; et se trouvant pressé entre son appétit d'une part et l'amertume de la plante de l'autre, il l'avait laissé tomber six fois de sa bouche, et six fois il l'avait ramassée.... Dieu te soit en aide, pauvre animal! dis-je; tu fais là un déjeuner bien amer, et bien amère, je crois, est ta récompense! Chacun mène la vie qu'il peut, mais dans la tienne.... tout.... tout est amertume; ta bouche en ce moment doit être amère comme la suie (il avait enfin rejeté sa tige d'artichaut), et dans le monde entier peut-être tu n'as pas un ami qui te donne un macaron? Disant cela, je tirai de ma poche un cornet de macarons que je venais d'acheter, et je

lui en donnai un. Mais en ce moment où je me rappelle cette action, mon cœur me reproche qu'elle partait plutôt de l'idée plaisante que je me faisais de voir comment un âne s'y prendrait pour manger un macaron, que d'un véritable principe de bienveillance.

Quand l'âne eut mangé son macaron, je le pressai d'entrer. Le pauvre animal était horriblement chargé, ses jambes semblaient trembler sous lui, il résistait et portait son poids en arrière. Je le tirai par son licou, le licou se cassa dans ma main. L'âne me regarda d'un air inquiet... Au nom du ciel ne me frappez pas! cependant.... si vous le voulez.... vous le pouvez!... Moi te frapper, dis-je, j'aimerais mieux être damné.

Le mot n'était encore prononcé qu'à moitié quand un homme qui voulait entrer fit pleuvoir une grèle de coups sur la croupe de la pauvre bête, ce qui mit fin à la cérémonie.

Au diable! m'écriai-je.

L'âne se précipita pour entrer; et dans la violence de son mouvement, il me froissa rudement contre la muraille.

Au diable! avais-je dit.

Je ne m'adressais point à l'âne, et pourtant ce fut peut-être ce qui le fit entrer; peut-être aussi fussent les coups de bâton; c'est un point qui n'a pas été éclairci, et que je laisse à décider à messieurs de la Société royale.

LE PAUVRE ET SON CHIEN.

Je n'ai rien, mon bonhomme, lui dis-je; c'était à un vieillard couvert de haillons, qui s'était avancé jusqu'à deux pas de la portière, son bonnet de laine rouge à la main. Son geste et ses yeux demandaient,

sa bouche ne parlait pas. Il avait un chien qui tenait, ainsi que son maître, ses yeux fixés sur moi, et qui semblait aussi solliciter ma charité.

Je n'ai rien, dis-je une seconde fois. C'était à la fois et un mensonge et un acte de dureté. Je rougis de l'avoir dit. Mais, pensai-je en moi-même, ces pauvres sont si importuns ! Celui-là ne le fut pas. Dieu vous conserve, dit-il, et il se retira humblement.

Hohé! hohé! vite les chevaux. C'était une berline qui venait d'arriver à la poste. Les postillons coururent. Le bon vieillard et son chien s'approchèrent, n'obtinrent rien, et se retirèrent sans murmure.

Celui qui vient d'avoir un tort serait fâché de rencontrer quelqu'un qui, à sa place, ne l'eût point eu. Je n'aurais pas vu sans quelque peine les voyageurs de la berline donner au pauvre. Après tout, dis-je, ces gens-là sont plus riches que

moi, et puisque...... Bon Dieu! m'écriai-je, leur dureté excuserait-elle la mienne?

Cette réflexion me mit mal avec moi-même. Je cherchai des yeux le pauvre, comme si j'eusse voulu le rappeler. Il s'était assis sur un banc de pierre, son chien vis à vis de lui et la tête appuyée entre les genoux de son maître qui le flattait de la main, sans lever les yeux de mon côté.

Sur le même banc je vis un soldat, que ses souliers poudreux annonçaient pour un voyageur. Il avait posé son havre-sac sur le banc entre le pauvre et lui, et par-dessus son havre-sac il avait mis son sabre et son chapeau. Il s'essuyait le front avec la main, et paraissait reprendre haleine pour continuer sa route. Son chien (car il avait aussi le sien) était assis par terre à côté de lui, regardant les passants d'un air fier.

Ce second chien me fit mieux remarquer le premier qui était noir, fort laid et à moitié pelé, et je m'étonnais que le vieil-

lard, réduit à la dernière misère, voulût ainsi partager avec lui une subsistance rare et souvent incertaine. L'air dont ils se regardaient tous deux m'éclaira sur-le-champ : O de tous les animaux le plus aimable et le plus justement aimé, m'écriai-je en moi-même ! c'est toi qui es le compagnon de l'homme, son ami, son frère. Toi seul lui restes fidèle dans le malheur.... toi seul ne dédaignes pas le pauvre.... si l'habitude de vivre auprès du riche ne t'a pas corrompu ! Ce bon vieillard, méprisé, délaissé, rebuté par le monde entier, trouve en toi un ami qui l'accueille et lui sourit ; et sur le lit de paille qu'il partage avec toi, sa misère lui semble moins affreuse ; il n'est pas seul au monde tant que tu lui restes encore.

En ce moment une glace de la berline se baissa, et il en tomba quelques débris de viandes froides avec lesquelles les voyageurs venaient de déjeuner. Les deux chiens s'élancèrent ; la berline partit. Un

seul chien fut écrasé ; c'était celui du pauvre.

Le chien jeta un cri, ce fut le dernier. Son maître s'était précipité sur lui, son maître dans le plus sombre désespoir ! il ne pleurait point. Hélas ! il ne le pouvait. Mon bonhomme, lui criai-je. Il retourna douloureusement la tête. Je lui jetai un écu de six francs, qui roula à côté de lui sans qu'il s'en mit en peine. Il ne me remercia que par un mouvement de tête affectueux, et il reprit son chien dans ses bras. Hélas ! son chien était mort.

Mon ami, dit le soldat en lui tendant la main avec les six francs qu'il avait ramassés, ce brave gentilhomme anglais vous a donné de l'argent. Il est bien heureux, il est riche ! mais tout le monde ne l'est pas. Je n'ai qu'un chien, vous avez perdu le vôtre, celui-ci est à vous. En même temps il attacha son chien avec une petite corde qu'il mit dans la main du pauvre, et il s'éloigna aussitôt.

O Monsieur le soldat, s'écria le bon vieillard en lui tendant les bras ! Le soldat s'éloignait toujours, laissant le pauvre dans l'extase de la surprise et de la reconnaissance.

Mais les bénédictions du pauvre, mais les miennes le suivront partout. Brave et galant homme, m'écriai-je ! eh ! qui suis-je auprès de toi ? je n'ai donné à ce malheureux que de l'argent, tu viens de lui rendre un ami.

Mais ô ciel ! suis-je confiné ici pour le reste de ma vie ? Le sommeil me gagne. Hohé, garçon ! le garçon m'amenait les chevaux de poste.

ENTRÉE A PARIS.

Clic-clac, clic-clac, clic-clac : voilà donc Paris, dis-je, en ouvrant de grands

yeux ! c'est là Paris! Diable ! Paris ! m'écriai-je, répétant le nom une troisième fois.

La première, la plus belle, la plus brillante.... Les rues sont pourtant bien sales.

Mais je suppose qu'elles n'en sont pas moins belles. Clic-clac, clic-clac : quel train tu fais ! postillon ; comme s'il importait à ces bonnes gens d'être avertis qu'un homme pâle et vêtu de noir a l'honneur d'entrer à Paris vers les neuf heures du soir, conduit par un postillon en veste bleue, avec des revers en calmande rouge. Clic-clac, clic-clac : je voudrais que ton fouet....

Mais c'est le génie de la nation; ainsi claque, claque à ton aise.

Ah ! personne ne cède le haut du pavé ! Mais si le haut du pavé est le plus sale, fût-ce dans l'école même de la politesse, comment en agirait-on autrement? Et je te prie, quand allume-t-on les lanternes ? Quoi ! jamais dans les mois d'été ! Ah !

c'est le temps des salades, on veut épargner l'huile.

Mais quelle barbarie! Comment ce fier cocher à moustaches peut-il proférer de pareilles ordures contre ce cheval efflanqué qui ne saurait se ranger? Ne vois-tu pas, l'ami, que la rue est si misérablement étroite, qu'une brouette pourrait à peine y tourner? Oh! dans la plus belle ville de l'univers, il n'y aurait pas de mal que les rues fussent un peu plus larges, et que l'on eût de quoi s'y échapper de droite ou de gauche.

Ciel! que de boutiques de traiteurs! que de boutiques de perruquiers! il semble que tous les cuisiniers et barbiers de la terre se soient donné rendez-vous à Paris. Les premiers auront dit : Les Français aiment la bonne chère, ils sont gourmands : allons à Paris, nous y aurons un rang distingué. Et comme la perruque fait l'homme, et que le perruquier fait la perruque, sandis! ont dit les barbiers, nous y serons en-

core mieux traités ; nous aurons un rang au-dessus de vous, nous serons au moins capitouls. Cadédis ! nous porterons l'épée.

DESCRIPTION DE PARIS.

Je ne sais à qui des Français ou de nous c'est la faute s'ils s'expliquent si mal, ou si nous ne les comprenons pas bien : mais quand ils nous disent : Qui a vu Paris a tout vu, il m'est évident qu'ils se trompent, du moins s'ils entendent parler de ce qu'on voit à la lueur des lanternes ; car on ne voit rien.

En plein jour la chose est différente.

Paris est percé de mille à douze cents rues. Quand vous les aurez toutes suivies, quand vous aurez vu ses portes, ses ponts, ses places, ses statues ; quand vous aurez visité ses quatre palais et toutes ses églises,

parmi lesquelles vous vous garderez d'oublier Saint-Roch et Saint-Sulpice, alors vous aurez vu.....

Mais que sert de vous le dire; lisez-le vous-même écrit en ces mots sur le portique du Louvre :

Non orbis gentem, non urbem gens habet ullam
ulla parem.

Ce qui peut se traduire ainsi pour l'intelligence du lecteur :

Cette nation est unique parmi les nations;
Cette ville est unique parmi les villes.
Chanter et rire, rire et mourir.

Il faut convenir que le Français a une manière joviale de traiter tout ce qui est grand.

LE NAIN.

Je n'ai j'amais ouï dire que quelqu'un, si ce n'est M. Shandy, personnage imagi-

père de Tristram, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jetais les yeux sur le parterre, et qui me frappa d'autant plus vivement que je ne me souvenais même pas trop qu'on l'eût faite; c'est le jeu inconcevable de la nature en formant un si grand nombre de nains. Elle se joue sans doute de tous les pauvres humains dans tous les coins de l'univers : mais à Paris, il semble qu'elle ne mette point de bornes à ses amusements. Cette bonne déesse paraît aussi gaie qu'elle est sage.

J'étais à l'Opéra-Comique, mais toutes mes idées n'y étaient pas renfermées, et mon imagination se promenait au-dehors comme si j'y eusse été moi-même...... Je mesurais, j'examinais tous ceux que je rencontrais dans les rues; triste sujet d'attention! surtout quand la taille était petite : le visage très brun, les yeux vifs, le nez long, les dents blanches, la mâchoire prononcée en avant...... Je souffrais de voir

tant de malheureux que la force des accidents avait chassés de la classe où ils devaient être pour les contraindre à faire nombre dans une autre...... Les uns à cinquante pas paraissaient être à peine des enfants par leur taille; les autres étaient noués, rachitiques, bossus ou avaient les jambes tortues. Ceux-ci étaient arrêtés dans leur croissance, dès l'âge de six ou sept ans, par les mains de la nature. Ceux-là ressemblaient à des pommiers nains qui, dès leur première existence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même espèce.

Je m'en tiens à la fidélité de cette remarque qui peut se vérifier dans toutes les rues et dans tous les carrefours de Paris. Je descendais un jour la rue qui mène du Carrousel au Palais-Royal, quand j'aperçus un petit garçon fort embarrassé pour traverser le ruisseau qui coulait au milieu de la rue; je lui tendis la main et je le fis sauter. J'eus à peine aperçu sa figure dans

le mouvement qu'il fit en se retournant, que je vis que le petit garçon était un homme d'une quarantaine d'années. N'importe, dis-je... quelque autre bonne âme en fera autant pour moi quand j'aurai quatre-vingt-dix ans.

Je sens en moi je ne sais quels principes d'égards et de compassion pour cette portion défectueuse et diminutive de mon espèce qui n'a ni la force ni la taille pour se pousser et figurer dans le monde. Je n'aime pas qu'on les humilie, et je ne fus pas sitôt assis dans ma loge, que j'eus le chagrin de voir qu'on se moquait au-dessous de moi d'un petit bossu.

Il y a au bout de l'orchestre, entre cette place et la première loge de côté, une petite esplanade, asile ouvert à ceux qui n'ont pas pu trouver de places ailleurs. On y est debout quoiqu'on paie aussi cher qu'à l'orchestre. Un pauvre hère de cette espèce s'était glissé de manière ou d'autre dans ce lieu incommodé; il faisait extrêmement

chaud, et le nain était au milieu d'individus qui avaient au moins deux pieds et demi de plus que lui. De tous côtés, pour lui, ce n'était donc que souffrances au-delà de toute expression; mais ce qui l'incommodait le plus, c'était, entre lui et le théâtre et les acteurs qui lui étaient absolument cachés, l'intermédiaire opaque d'un gros Allemand, de la corpulence la plus épaisse, haut de près de sept pieds. Le pauvre nain se démenait pour voir quelque chose à travers les petites ouvertures et les trouées qui se faisaient quelquefois entre les bras de l'Allemand et son corps : il guettait d'un côté, était à l'affut de l'autre: peine inutile! L'Allemand se tenait carrément dans l'attitude la plus massive et la plus gênante. Le nain eût été, pour voir, aussi bien au fond d'un puits. Il éleva très-humblement sa main jusqu'au bras du géant, et le tirant par sa manche, il lui conta sa peine. L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux sur lui, comme Goliath sur David, et inexo-

rablement se remet dans la même position.

Je prenais dans ce moment une prise dans la tabatière de corne de mon bon moine. Ah! bon père Lorenzo! comme ton esprit doux et poli, si tolérant, si plein d'indulgence, comme il aurait prêté une oreille complaisante aux plaintes du pauvre nain!

Le vieil officier, près duquel j'étais assis, me vit lever les yeux avec émotion en faisant cette apostrophe, et me demanda ce que j'avais. Je lui contai la chose en trois mots, en ajoutant que cela était inhumain.

Le nain était poussé à bout, et dans un de ces premiers transports d'impatience, qui sont communément déraisonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperait sa longue queue avec ses ciseaux.

L'Allemand le regardant froidement, lui dit qu'il en était le maître s'il y pouvait atteindre. Oh! quand l'injure est aiguisée par l'insulte, tout homme qui a du senti-

ment prend le parti de celui qui est offensé, quel qu'il soit..... J'aurais volontiers sauté en bas de ma loge pour aller punir l'insolent. Le vieil officier français arrangea l'affaire avec moins de fracas; il fit signe à la sentinelle et lui montra du doigt le lieu où se passait la scène. La sentinelle y pénétra. Il n'y avait pas besoin d'explication, la chose parlait d'elle même. Le soldat fit reculer l'Allemand, et prenant le nain par la main le plaça devant l'épais géant. Bien fait! m'écriai-je, en frappant des mains. Vous ne souffririez pourtant pas une chose semblable en Angleterre, dit le vieil officier.

En Angleterre, mon cher Monsieur, lui répondis-je, nous sommes tous à notre aise.

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de moi-même et me dit : voilà un bon mot; et comme un bon mot vaut toujours quelque chose à Paris, il m'offrit une prise de tabac.

LES PAPILLOTES.

C'était le 8 septembre, jour de la Nativité.

On avait planté le mai, et tout le monde y courait, toutes les musettes étaient en l'air : c'était des sauts, des cabrioles, on dansait, on chantait, personne ne s'embarrassait de moi ni de mes tablettes que par malheur j'avais perdues. Je m'assis à la porte sur un banc, et je me mis à philosopher sur le malheur de ma position. Par un hasard plus heureux que je n'ai coutume d'en rencontrer, il n'y avait pas une demi-heure que j'attendais, quand la maîtresse de la maison rentra pour ôter ses papillotes avant d'aller au mai.

Il est bon que vous sachiez que les Françaises aiment les mais à la folie... presqu'au-

tant que leurs petits chiens. Donnez-leur un mai, n'importe en quel mois ce soit, elles y courront, elles y oublieront le boire, le manger et le dormir; et si nous avions la politique, en temps de guerre, de leur envoyer une cargaison de mais (d'autant que le bois commence à devenir rare en France), les femmes les planteraient d'abord; ensuite hommes et femmes se mettraient à danser autour et laisseraient le pays à notre discrétion.

La maîtresse de la maison rentra, comme je l'ai dit, pour ôter ses papillotes. La toilette est pour les dames la première occupation de la vie. Tout en ouvrant la porte, la dame ôta sa coiffe et commença à jeter ses papillotes; une d'elles tomba à mes pieds, je reconnus mon écriture.

O Dieux! m'écriai-je, Madame, vous avez toutes mes remarques sur la tête. — J'en suis bien mortifiée, dit-elle. Il est bien heureux pour elles, pensai-je, qu'elles se soient arrêtées à la superficie. Pour peu

qu'elles eussent pénétré plus avant, elles auraient mis une caboche féminine, et surtout française, dans une telle confusion, que mieux aurait valu pour elle demeurer toute l'éternité sans être frisée.

Tenez, dit-elle. Et sans avoir la moindre idée de la nature de mes souffrances, elle ôta ses papillotes, et les mit gravement l'une après l'autre dans mon chapeau. L'une était tortillée d'une façon, l'autre tortillée de l'autre. Et, par ma foi, dis-je, si elles sont jamais publiées, on verra bien un autre tortillage.

L'UTILITÉ DES JOURNAUX.

Mais, Messieurs, descendrez-vous donc à la fin aujourd'hui. Hola! eh! quelqu'un.

— Me voilà, Monsieur, que vous plaît-il?

— Tiens, prends ce schelling, et cours vite chez le libraire du coin.

— Oui, Monsieur.

— Tu lui demanderas le premier journal qui tombera sous sa main.

— Oui, Monsieur.

— Et tu me l'apporteras.

— Oui, Monsieur.

— Mais va donc.....

— Oui, Monsieur.

— Tu es encore là..... Le voilà pourtant parti, Dieu soit loué !..... En vérité, me disais-je, ils sont admirables nos aristarques !.... mais admirabilissimes !....

Ils sont fertiles en expédients !

Leur critique est si juste ! si honnête ! si douce !

Ils découvrent si facilement les fautes qu'on n'a point faites !

Ils recommandent si habilement de faire celles qu'il faut éviter !

Ils indiquent des moyens si sûrs de mieux faire !

Ah! ils sont admirables, admirabilissimes, messieurs nos aristarques!

— Monsieur, voilà un journal.

— Bon! c'est justement celui qui a le plus de vogue. Voyons, lisons. La fadeur!... quelle platitude!... c'est là une épigramme? je ne m'en serais pas douté..... passons..... Une épître à un seigneur russe!.... et le seigneur russe est un cèdre du Liban!.... et le poète est une faible tige d'hysope!.... Vil rimeur, tu es plutôt un ver rampant! Et le seigneur?... Il est ce qu'il est.... Mais quoi encore?.... Ma foi! ce qu'est un seigneur.

Ce journal me coûte un schelling, je ne le regrette pas. Quand mon père et mon oncle Tobie seront couchés, il faudra qu'ils dorment. Je lirai à l'un l'épître au seigneur russe, et à l'autre les épigrammes.

Avec tout cela, si chaque jour de ma vie me taillait autant de besogne que m'en a fourni celui-ci, je ne sais quand j'aurais fini. Voyez un peu la crise singulière où

je suis! jamais peut-être aucun biographe ne s'est trouvé dans cette situation avant moi; peut-être qu'aucun ne s'y trouvera jamais, et qu'elle était réservée pour moi seul depuis la création jusqu'au néant de tous les êtres.

A pareil jour que celui-ci de l'année dernière, j'avais un an de moins.

Aujourd'hui, par conséquent, j'ai un an de plus.

Pardon si j'écris ceci avec gravité. Ce sont des réflexions calculées qui doivent avoir un air de pesanteur.

Je dis donc que je suis aujourd'hui plus vieux d'un an que je ne l'étais à pareil jour de l'an passé. Me voici déjà presqu'à la fin de mon second volume, quoique je n'aie à peine qu'un jour d'existence. Il est évident par là que j'ai trois cent soixante-cinq jours de plus à écrire de ma vie, que je n'en avais lorsque j'ai mis la main à la plume pour la première fois. Ainsi, au lieu d'avancer dans ma tâche, comme fait le

commun des écrivains, je recule à deux volumes par jour de mon existence, chaque année va me mettre en arrière de sept cent trente volumes, et de sept cent trente-deux lorsqu'elle sera bissextile.

Il est bien certain aussi que je vivrai trois cent soixante quatre fois plus vite que je n'écrirai. Ainsi, d'intérêts en intérêts, je me verrai si accablé qu'il faudra que j'y succombe.

Cependant, mes amis, ne nous désespérons pas, pourvu que le ciel soutienne les papeteries, je ne contribuerai pas peu à leur consommation. Quant aux plumes, la nature est bonne dans ce climat, et grâce à la Providence, notre pays ne manque pas d'oies.

QUESTION FACILE A RÉSOUDRE.

Que ne puis-je faire un chapitre sur le sommeil! Il ne s'en présenta peut-être jamais une aussi belle occasion. Tous les volets de la maison sont fermés, toutes les lumières sont éteintes, et, à l'exception d'un œil, tous les yeux sont clos. Cet œil, encore ouvert, est celui de ma nourrice : la pauvre femme! il ne faut pas lui reprocher de n'en tenir qu'un ouvert; elle était borgne depuis dix ans.

Mais pourtant quel beau sujet que le sommeil pour faire un chapitre!

Il est beau, très-beau! qu'en dirai-je pourtant?.... je n'en sais rien.

Vous chanterai-je d'un ton lamentable qu'il est le refuge du malheureux, la li-

berté de celui qui gémit dans les cachots, l'espoir des gens désespérés, le soulagement des âmes affaissées, etc., etc.

Une aussi longue jérémiade accablerait d'ennui.

Dieu soit avec celui qui le premier inventa le sommeil, disait Sancho Pança! il couvre un homme comme un manteau.

Ma foi! je m'en tiendrai là. Le gouverneur de l'île de Barataria m'en dit tout autant, et peut-être plus dans cette courte exclamation que je n'en trouverais dans les écrits de nos plus fameux philosophes. J'en connais un, par exemple, dont la plume infatigable s'est exercée sur ce sujet dans un savant traité *ad hoc*. Il est professeur, académicien, directeur même d'académie. Je l'ai lu. Bon Dieu! comme j'ai dormi sans en avoir envie et sans le vouloir! J'aime le sommeil, mais je donnerais pour deux sous tous les livres qui le provoquent. Allons, allons, sortez de ma

bibliothèque, vous, Monsieur un tel, avec vos romans languissants; vous, Monsieur, avec vos froides héroïdes; vous, avec vos fables, etc. Je finis, car, en vérité, il faudrait nommer presque tous nos écrivains, et quelle liste somnifère!

Montaigne, mon cher Montaigne! tu as aussi écrit sur le sommeil! pourquoi me tiens-tu éveillé lors même que tu en parles, et que les autres m'endorment en voulant faire le contraire.

LE PASSEPORT.—L'HOTEL A PARIS.

Je me trouvais à Paris sans passeport.

Je te vois rire, Eugène, au souvenir d'un petit dialogue que nous eûmes ensemble au moment de mon départ; je vais en faire part au lecteur.

Eugène sachant que j'étais d'ordinaire aussi peu surchargé d'argent que d'idées, me prit à part pour me demander quelle somme j'avais mise de côté. Sur ma réponse, Eugène secoua la tête, me disant que ce n'était pas assez, et il tira sa bourse pour en remplir la mienne. Assez, Eugène, lui dis-je. Non, répondit-il. Je connais mieux que toi la France et l'Italie. Mais tu ne considères pas, mon ami, lui dis-je, en refusant son offre, que je ne serai pas trois jours dans Paris sans avoir de manière ou d'autre été renfermé à la Bastille, où pendant deux mois je puis vivre aux frais du roi de France. Pardon, me répondit Eugène, j'avoue que je n'avais pas songé à cette ressource.

Maintenant ma plaisanterie était tournée au sérieux.

Cependant, soit folie, soit nonchalance, philosophie, ou opiniâtreté, mes idées sur la Bastille étaient encore les mêmes que quand je causais avec Eugène.

La Bastille ! le nom seul en est effrayant. Après tout, me disais-je, la Bastille n'est qu'une tour, et une tour n'est qu'une maison dont on ne peut sortir. Le ciel protége les goutteux, car, deux fois par an, ils peuvent se trouver ainsi cloîtrés ! Mais avec neuf livres par jour, une plume, de l'encre, du papier et de la patience, l'homme qui n'en peut sortir peut s'y trouver passablement bien, au moins pendant un mois ou six semaines, après quoi, s'il est sans reproche, son innocence est reconnue, et il sort de là, et plus sage et meilleur qu'il n'y était entré.

J'avais, je ne sais plus trop pourquoi, besoin dans la cour en faisant ces calculs, et je me souviens que je descendais l'escalier tout fier de mon raisonnement. Je déteste, me disais-je, les pinceaux sombres, et je n'envie point l'art triste de peindre avec de tristes couleurs les maux de la vie. L'esprit se crée de noirs fantômes à lui-

même, dont il se sert ensuite quand ils sont dépouillés de tous les prestiges dont l'imagination les avait grossis. Il est vrai, continuai-je, que la Bastille est un mal qui n'est pas à dédaigner... Mais ôtez lui ses tours, comblez ses fossés, que ses portes cessent d'être barricadées, appelez-la une retraite, supposez-vous retenu dans ces murs par quelque infirmité, et non par la volonté de l'homme, alors le mal s'évanouit, et vous souffrez sans vous plaindre.

Je fus tout à coup interrompu dans ce soliloque par une voix que je crus être celle d'un enfant qui se plaignait de ne pas pouvoir sortir. Je regardai sous la porte cochère... Je ne vis personne, et je revins dans la cour sans faire la moindre attention à ce que j'avais entendu.

Mais à peine y fus-je revenu, que la même voix répéta deux fois les mêmes expressions : je levai les yeux, et je vis qu'elle venait d'un sansonnet qui était ren-

fermé dans une petite cage.... Je ne peux pas sortir.... Je ne peux pas sortir, répétait le sansonnet.

Je me mis à le contempler, et à chaque personne qui passait sous la porte, je l'entendis faire sa même doléance, en volant de leur côté dans sa cage.... Je ne peux pas sortir... Oh! je vais à ton aide, m'écriai-je, je te ferai sortir, coûte qui coûte; la porte de la cage était du côté du mur, mais elle était si fort entrelacée avec du fil d'archal, qu'il était impossible de l'ouvrir sans mettre la cage en morceaux... J'y mis les deux mains.

L'oiseau volait à l'endroit où je tentais de lui procurer sa délivrance. Il passait sa tête à travers le treillis, et y pressait son estomac, comme s'il eût été impatient... Je crains bien, pauvre petit captif, lui disais-je, de ne pouvoir te rendre la liberté... Non, dit le sansonnet, je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir...

Jamais mes affections ne furent plus

tendrement agitées... Jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappelé plus promptement mes esprits dissipés par un faible raisonnement. L'oiseau ne proférait ces mots que machinalement, mais ils étaient si conformes à l'accent de la nature qu'ils renversèrent en un instant tout mon plan systématique sur la Bastille : et le cœur appesanti, je remontai l'escalier avec des pensées bien différentes de celles que j'avais eues en descendant.

L'idée du sansonnet en cage me suivit jusque dans ma chambre : je m'approchai de la table, et la tête appuyée sur ma main, toutes les peines d'une prison se retracèrent à mon esprit : j'étais disposé à réfléchir, et je donnai carrière à mon imagination.

Je voulus commencer par les millions de mes semblables, qui sont nés pour l'esclavage : mais trouvant ce tableau trop vaste, et que la multitude de ces tristes groupes prêtait trop aux distractions, je me représentai un seul captif renfermé dans un ca-

chot : je le regardai à travers la porte grillée, pour faire son portrait à la faveur de la lueur sombre qui éclairait son triste souterrain.

Je considérai son corps à demi usé par l'ennui de l'attente et de la contrainte, et je compris cette espèce de maladie de cœur qui provient de l'espoir différé... Je le vis, en l'examinant de plus près, presque entièrement défiguré : il était pâle et miné par la fièvre : depuis trente ans son sang n'avait point été rafraîchi par la bise, il n'avait vu pendant tout ce temps ni le soleil ni la lune. Amis ni parents ne lui avaient fait entendre les doux sons de leurs voix à travers ses grilles... Ses enfans....

Ici, mon cœur commença à saigner, et je fus forcé de jeter les yeux sur une autre partie du tableau.

Il était assis sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot, c'était alternativement son lit et sa chaise. Il avait la main sur un calendrier qu'il s'était fait

avec de petits bâtons, où il avait marqué par des tailles les tristes jours qu'il avait passés dans sa prison : il tenait un de ces petits bâtons et avec un clou rouillé, il ajoutait par une nouvelle entaille un autre jour de misère au nombre de ceux qui étaient passés. Comme j'obscurcissais le peu de lumière qu'il avait, il leva vers la porte des yeux éteints par le désespoir, puis il les baissa, secoua la tête, et continua son déplorable travail. Ses chaînes, en mettant son petit bâton sur le tas des autres, se firent entendre.... il poussa un profond soupir... Le fer qui l'entourait me semblait pénétrer dans son âme, je fondis en larmes, je ne pus soutenir la vue de cet affreux tableau que me traçait mon imagination.

Je me levai brusquement, et je dis à Lafleur d'avoir le lendemain matin un carrosse de remise à neuf heures précises.

J'irai, dis-je, me présenter directement à M. de Choiseul pour avoir un passeport.

Le chemin de Paris à Versailles ne m'offrant rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant, je ne peux mieux en remplir le vide que par l'histoire abrégée de mon sansonnet.

Milord L... attendait un jour que le vent devînt favorable, pour passer de Douvres à Calais... Son laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le sansonnet avant qu'il pût voler, et le mit dans son sein, le nourrit, le prit en affection, et l'apporta à Paris.

Son premier soin, en arrivant, fut de lui acheter une cage, qui lui coûta vingt-quatre sous. Il n'avait pas beaucoup d'affaires, et pendant les cinq mois que son maître passa à Paris, il apprit au sansonnet, dans la langue de son pays, les quatre mots (pas davantage) auxquels j'ai tant d'obligation.

LorsqueMilord partit pour l'Italie, son laquais donna le sansonnet et la cage à l'hôte : mais son petit chant en faveur de la liberté étant un langage inconnu à Paris,

on ne faisait guère plus de cas de ce qu'il disait que de lui... Lafleur offrit une bouteille de vin à l'hôte, et l'hôte lui donna le sansonnet et la cage.

A mon retour d'Italie, je l'emportai avec moi, et je lui fis revoir son pays natal. Je racontai son histoire au lord A., qui me pria de lui donner l'oiseau. Quelques semaines après, il en fit présent au lord B. Le lord B. le donna au lord C..., l'écuyer du lord C. le vendit au lord D., pour un schelling; le lord D. le donna au lord E., et mon sansonnet fit ainsi le tour de la moitié de l'alphabet. De la chambre des Pairs, il passa dans celle des Communes, où il ne trouva pas moins de maîtres : mais comme tous ces Messieurs voulaient entrer..., et que le sansonnet, au contraire, ne demandait qu'à sortir, il fut presque aussi méprisé à Londres qu'à Paris.

Plusieurs de mes lecteurs ont assurément entendu parler de lui, et si quelqu'un par

hasard l'a jamais vu, je le prie de se souvenir qu'il m'a appartenu.

Je n'ai plus rien à ajouter à son sujet, si non que depuis lors jusqu'à présent, j'ai porté ce pauvre sansonnet pour cimier de mes armoiries; que les hérauts d'armes lui tordent le cou, s'ils l'osent.

LE PATISSIER, VERSAILLES.

J'avais à peine descendu la moitié de la rue que je changeai d'idée; puisque je suis à Versailles, pensais-je, je ferais aussi bien de voir la ville; je donnai donc au cocher l'ordre de passer dans quelques-unes des principales rues. — Je suppose que la ville n'est pas bien grande. Pardonnez-moi monsieur, me dit le cocher, la ville est magnifique, et une foule des premiers ducs,

marquis et comtes y ont leur hôtel. Le comte de B....., dont le libraire du quai Conti m'avait parlé avec tant d'éloges la veille, me revint à l'idée, je pensais à l'aller voir : mais je me laisse conduire par les circonstances, je ne puis les maîtriser moi-même; et voyant de l'autre côté de la rue un homme qui portait une corbeille et semblait avoir quelque chose à vendre, j'envoyai Lafleur lui demander l'adresse du comte.

Lafleur revint presque pâle, et m'apprit que c'était un chevalier de Saint-Louis qui vendait des pâtés. C'est impossible, Lafleur, lui dis-je. Lafleur ne pouvait pas plus que moi se rendre compte de ce phénomène; mais il soutint ce qu'il venait d'avancer; il ajouta qu'il avait vu à sa boutonnière la croix d'or suspendue par un ruban rouge; qu'il avait regardé dans la corbeille et y avait vu les pâtés que vendait le chevalier, ainsi il ne pouvait se tromper.

Un revers semblable dans la vie d'un

homme éveille d'autres sentiments que celui de la curiosité : mes yeux restèrent quelques moments attachés sur le marchand; plus je le contemplais, lui, sa croix et sa corbeille, et plus mon cœur était oppressé. Je descendis de ma voiture, et je m'avançai vers lui.

Il était entouré d'un tablier blanc qui lui tombait au-dessous des genoux : sa croix pendait au-dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, était couvert d'une serviette blanche damassée; il y en avait une autre au fond, et tout cela était si propre qu'on aurait pu acheter ses petits pâtés autant par appétit que par sentiment.

Il ne les offrait point aux passants : mais il se tenait tranquille dans l'encoignure d'un hôtel, prêt à les vendre à ceux qui en demanderaient.

C'était un homme de quarante-huit ans environ, l'air tranquille, mais la physionomie un peu grave; cela ne m'étonna pas. Je m'avançai plus près de la

corbeille que de lui, et soulevant la serviette, et prenant un de ses pâtés, je le priai de m'expliquer un si étrange spectacle. Il me dit en peu de mots qu'il avait passé les plus belles années de sa vie au service, et qu'après avoir dépensé un petit patrimoine, il avait obtenu la croix et une compagnie : mais qu'au moment où la dernière paix fut conclue, son régiment ainsi que plusieurs autres ayant été réformés, il s'était trouvé dans le monde, sans amis, sans argent, et réellement, ajouta-t-il, sans autre chose que ceci (montrant sa croix). Le pauvre chevalier avait déjà ma pitié, il conquit, en finissant, mon estime.

Le roi, ajouta-t-il, était le plus généreux des princes; mais il ne pouvait soulager ni récompenser tout le monde, et malheureusement lui n'était pas du nombre des privilégiés. Sa petite femme, qu'il aimait tendrement, dit-il, faisait de la pâtisserie, et il ne trouvait point de déshonneur à la soutenir ainsi que lui par ce petit commerce, puisque

la Providence ne lui en donnait pas de meilleur moyen.

Je priverais les âmes sensibles d'un plaisir si je ne leur racontais pas ce qui arriva à ce pauvre chevalier de Saint-Louis, huit ou neuf mois après.

Il se tenait ordinairement près de la grille du château. La vue de sa croix frappa une foule de personnes, qui toutes voulurent comme moi savoir son histoire. Il la leur raconta, et toujours avec tant de modestie et de bon sens, qu'elle parvint enfin à la connaissance du roi. S. M. sut que c'était un brave officier qui avait eu l'estime de tout son corps, et elle mit fin à son petit commerce en lui donnant une pension de quinze cents livres.

J'ai raconté cette anecdote dans l'espoir qu'elle plairait au lecteur : je le prie de me permettre, pour ma propre satisfaction d'en raconter une seconde. Les deux histoires se donnent jour réciproquement, et ce serait dommage qu'elles fussent séparés.

L'ÉPÉE.

Quand les empires les plus puissants ont leurs époques de décadence et éprouvent à leur tour les calamités et la misère, je ne m'arrêterai pas à dire les causes qui avaient insensiblement ruiné la maison d'E.... en Bretagne. Le marquis d'E..... avait lutté avec beaucoup de fermeté contre les adversités de la fortune : il voulait conserver encore aux yeux du monde quelques restes de l'éclat dont avaient brillé ses ancêtres; mais les dépenses excessives qu'ils avaient faites, lui en avaient entièrement ôté les moyens...... Il lui restait bien assez pour le soutien d'une vie obscure..... mais il avait deux fils qui semblaient lui demander quelque chose de plus, et il croyait qu'ils mé-

ritaient un meilleur sort. Ils avaient essayé de la voie des armes : il en coûtait trop pour parvenir, l'économie ne convenait pas à cet état; il n'y avait donc pour lui qu'une ressource, et c'était le commerce.

Dans toute autre province de France que la Bretagne, c'était flétrir pour toujours dans sa racine le petit arbre, que son orgueil et son affection voulaient voir refleurir. Heureusement la Bretagne a conservé le privilége de secouer le joug de ce préjugé, et s'en prévaut. Les États étaient assemblés à Rennes. Le marquis en prit occasion de se présenter un jour, suivi de ses deux fils devant le sénat. Il fit valoir avec dignité la faveur d'une ancienne loi du duché qui, quoique rarement réclamée, n'en subsistait pas moins dans toute sa force. Il détacha son épée de son côté : La voici, dit-il, prenez-la; soyez-en les fidèles dépositaires jusqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre et de m'en servir avec honneur.

Le président accepta l'épée...... Le marquis s'arrêta quelques moments pour la voir déposer dans les archives, et se retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute sa famille pour la Martinique. Une application assidue au commerce pendant une vingtaine d'années, et quelques legs inattendus de branches éloignées de sa famille, lui rendirent de quoi soutenir sa noblesse, et il revint chez lui réclamer son épée.

J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement solennel. C'est ainsi que je l'appelle. Et quel autre nom pourrait lui donner un voyageur sentimental? Le marquis, tenant à la main une épouse respectable, parut avec modestie au milieu de l'assemblée. Son fils aîné conduisait sa sœur, le cadet était à côté de sa mère; un mouchoir cachait les larmes de ce bon père.

Le silence le plus profond régnait dans toute l'assemblée. Le marquis remet sa femme aux soins de son fils cadet et de sa

fille, avance six pas vers le président, et lui redemande son épée. On la lui rendit; il ne l'eut pas plus tôt qu'il la tira presque tout entière hors du fourreau...... C'était la face brillante d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis long-temps. Il l'examina attentivement comme pour s'assurer que c'était bien la sienne. Il aperçut un peu de rouille vers la pointe; il la porta plus près de ses yeux, et je crus voir tomber une larme sur l'endroit rouillé. Je ne pus y être trompé par ce qui suivit :

Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'effacer.

Puis il la remit dans le fourreau, remercia ceux qui en avaient été les dépositaires, et se retira avec sa famille.

Que je lui enviais ses sensations!

MARIE.

Aimable et doux génie, qui conduisis jadis la plume de mon ami Cervantes, toi qui te glissais par ses jalousies, et qui par ta présence changeais en un beau jour le crépuscule de sa retraite; toi qui versais le nectar des dieux à ce charmant auteur qu'ils avaient animé de leur esprit; toi enfin qui le couvris de tes ailes pendant qu'il traçait le portrait de Sancho et de son aventureux maître, et qui veillas constamment pour le défendre contre la pauvreté et les autres misères de cette vie : écoute-moi, je t'en conjure.

Un soir, pendant mon voyage, c'était les plus doux sons que j'eusse jamais entendus. Je baissai ma glace pour les mieux saisir. C'est Marie, me dit le postillon,

observant que j'écoutais. Pauvre Marie! continua-t-il en se penchant de côté, parce que son corps m'empêchait de la voir. Elle est assise sur un banc, jouant son hymne du soir sur son chalumeau, et sa petite chèvre à côté d'elle. En me parlant de Marie, le postillon avait l'air si touché, le son même de sa voix annonçait un cœur si compatissant, que je me promis de lui donner une pièce de vingt-quatre sous en arrivant à Moulins.

Et qui est la pauvre Marie? lui dis-je.

L'amour et la pitié de tous les villages d'alentour, dit le postillon. Il y a trois ans que le soleil ne luit plus pour cette fille si belle, si aimable, si spirituelle : sa raison est égarée. Pauvre Marie! répéta-t-il, tu méritais un meilleur sort!

Il allait continuer, quand Marie, après un moment de silence, reprit son air sur son chalumeau. C'étaient les mêmes sons; pourtant ils étaient dix fois plus doux. C'est l'hymne de la Vierge, dit le jeune

homme, qu'elle chante tous les soirs. — Mais d'où la sait-elle; mais qui lui a montré à jouer du chalumeau? — C'est ce que nous ne savons pas; nous croyons que le ciel, qui la protége, lui a ménagé cette faible consolation. Depuis qu'elle n'a plus l'usage de sa raison, c'est la seule qui lui reste. Elle ne quitte jamais son chalumeau, et jour et nuit, elle joue la prière que vous entendez.

Le postillon me raconta tout cela d'un air si honnête, avec une éloquence si naturelle, que je crus apercevoir en lui quelque chose au-dessus de son état; et j'aurais voulu savoir sa propre histoire, si la pauvre Marie ne s'était pas entièrement emparée de moi.

Cependant nous approchions du banc où Marie était assise. Elle était vêtue de blanc; ses cheveux relevés en deux tresses et rattachés sous un réseau de soie avec quelques feuilles d'olivier placées sur le côté d'une manière assez bizarre. Elle

était belle; et si jamais j'ai éprouvé dans toute sa force la douleur d'un cœur honnête, ce fut en voyant la pauvre Marie.

Le ciel ait pitié d'elle ! dit le postillon. Pauvre fille! on a fait dire plus de cent messes dans toutes les paroisses et tous les couvents d'alentour, mais sans effets. Comme sa raison lui revient par petits intervalles, nous espérons encore qu'à la fin la sainte Vierge la guérira; mais ses parents, qui en savent plus que nous, sont tout-à-fait sans espoir, et croient que sa raison est perdue pour toujours.

Comme le postillon parlait, Marie fit une cadence si mélancolique, si tendre, si plaintive, que je m'élançai de ma chaise pour courir à elle; je me trouvai assis, entre elle et sa chèvre, avant d'être revenu de mon extase.

Marie me fixa attentivement, puis regarda sa chèvre, et puis revint à moi, et puis à sa chèvre, et continua ainsi pendant quelque temps.

Eh bien! Marie, lui dis-je doucement, quelle ressemblance trouvez-vous?

Je supplie le candide lecteur de croire que je ne fis cette question que d'après l'humble conviction où je suis que l'homme n'est pas si éloigné de l'animal qu'on le pense. Je le supplie surtout de croire que, pour tout l'esprit de Rabelais, je n'aurais pas voulu laisser échapper une plaisanterie déplacée en la respectable présence du malheur; et cependant mon cœur m'a reproché cette question faite à Marie, quand je me la suis rappelée. Il me l'a reprochée si vivement que j'ai juré de ne vivre désormais que pour la sagesse, et de ne prononcer, le reste de mes jours, que de graves sentences; et jamais, jamais, à quelque âge que je parvienne, il ne m'échappera de dire une plaisanterie devant homme, femme, ni enfant.

Quant à en écrire, oh! je crois que j'ai fait une réserve exprès; j'en prends le public pour juge.

Adieu, Marie, adieu, pauvre infortunée! Un temps viendra, mais non pas aujourd'hui, que je pourrai entendre tes malheurs de ta propre bouche..... Je me trompais... En ce moment même elle prit son chalumeau et m'apprit une suite de malheurs et de détails si touchants, que je regagnai ma chaise d'un pas incertain et chancelant, sans avoir la force de l'écouter davantage.

(Extrait de Tristramshandy.)

Jamais je n'ai plus senti de regret d'être à court de papier. Voyager à travers le Bourbonnais, le pays le plus riant de la France, dans les beaux jours de la vendange, dans ce moment où la nature reconnaissante verse ses trésors avec profusion, et où tous les yeux sont rayonnants de joie; ne pas faire un pas sans entendre la musique appeler à l'ouvrage les heureux

enfants du travail, qui portent en folâtrant leurs grappes au pressoir; rencontrer à chaque instant des groupes qui présentent mille variétés aimables; se sentir l'âme dilatée par les émotions les plus délicieuses, juste ciel! voilà de quoi faire vingt volumes, et je n'ai plus, hélas! que quelques pages de reste, et encore dois-je en consacrer la moitié à la pauvre Marie, que mon ami, M. Shandy, rencontra près de Moulins!

J'avais lu avec attendrissement l'histoire qu'il nous a donnée de cette fille infortunée, à qui le malheur avait fait perdre la raison. Quand je me vis près du village où elle vivait, son souvenir me revint tellement à l'esprit que je ne pus résister à la tentation de me détourner d'une demi-lieue pour aller, au village où demeuraient ses parents, demander de ses nouvelles.

C'était aller, je l'avoue, comme le chevalier de la Triste-Figure, à la recherche des tristes aventures. Mais je ne sais com-

ment cela se fait, je ne suis jamais plus certain que j'ai une âme que quand je me trouve dans de pareilles situations.

La vieille mère vint sur sa porte; ses regards me racontèrent son histoire avant même qu'elle eût ouvert la bouche. Elle avait, me dit-elle, depuis un mois perdu son mari, mort de douleur d'avoir vu le malheur arrivé à sa fille. J'avais craint d'abord, ajouta la bonne femme, que ce coup n'achevât de déranger la tête de ma pauvre Marie; mais au contraire elle lui est un peu revenue depuis. Cependant il lui est impossible de rester en repos, et dans ce moment elle est à rôder quelque part dans les environs de la route.

Pourquoi mon pouls bat-il si faiblement quand j'écris ceci? et pourquoi Lafleur, ce garçon qui ne respire que la joie, passa-t-il par deux fois le revers de sa main le long de ses yeux pendant que la vieille nous contait ces détails? J'ordonnai au postillon de reprendre la grande route.

Quand nous fûmes à une demi-lieue de Moulins, à l'entrée d'un petit sentier qui conduisait à un petit bois, j'aperçus la pauvre Marie assise sous un peuplier; elle avait le coude appuyé sur ses genoux, et la tête penchée sur sa main; un petit ruisseau coulait au pied de l'arbre.

Je renvoyai le postillon avec ma chaise à Moulins, et je dis à Lafleur de préparer le souper, que j'allais le suivre.

Marie était habillée de blanc, à peu près comme mon ami Shandy me l'avait dépeinte; si ce n'est que sa chevelure, retenue auparavant par un nœud de soie, descendaît en flottant sur ses épaules. Un ruban d'un vert pâle passait par dessus son épaule et descendait jusqu'à sa ceinture: son chalumeau y était suspendu. Sa chèvre infidèle l'avait abandonnée, elle l'avait remplacée par un petit chien qu'elle tenait en lesse avec une petite corde attachée à son bras: je regardai son chien, elle le tira aussitôt à elle, disant: Toi, du

moins tu ne me quitteras pas, Sylvio. Je fixai les yeux de Marie, et je vis qu'elle pensait plus à son père qu'à sa chèvre, car en prononçant ces mots, des pleurs inondèrent ses joues.

Je m'assis à côté d'elle, et Marie me laissa essuyer ses pleurs avec mon mouchoir, j'essuyai ensuite mes larmes, puis encore les siennes, puis les miennes, et j'éprouvais des émotions qu'il me serait impossible de décrire, et qui, j'en suis bien sûr, ne provenaient d'aucune combinaison de la matière et du mouvement.

Oh! je suis certain que j'ai une âme, et jamais les livres dont les matérialistes ont empoisonné le monde ne me convaincront du contraire.

Quand Marie fut un peu revenue à elle, je lui demandai si elle se rappelait un homme maigre et pâle qui s'était assis entre elle et sa chèvre, il y avait deux ans. Elle me répondit que, dans ce temps-là, elle était dans un triste état, mais qu'elle s'en

souvenait très-bien, à cause de deux circonstances qui l'avaient frappée; l'une que, quoiqu'elle fût très-mal, elle s'était bien aperçue que ce monsieur avait pitié de son état; l'autre, parce que sa chèvre avait pris à l'étranger son mouchoir, et qu'elle l'avait battue pour cela. Elle avait lavé le mouchoir dans le ruisseau et depuis elle le gardait pour le lui rendre si jamais elle le revoyait. Il me l'avait à moitié promis, ajouta-t-elle. En parlant ainsi, elle tira le mouchoir de sa poche pour me le montrer; il était enveloppé proprement dans deux feuilles de vigne et lié avec des brins d'osier; elle le déploya, et je vis qu'il était marqué d'un *S* à l'un des coins.

Elle me raconta qu'elle avait été depuis ce temps-là à Rome, qu'elle avait fait une fois le tour de l'église de Saint-Pierre; qu'elle avait su toute seule retrouver son chemin à travers les Apennins, qu'elle avait traversé toute la Lombardie, sans argent, et les routes caillouteuses de

la Savoie, sans souliers. Elle ne se souvenait pas comment elle avait été nourrie, ni comment elle avait pu supporter tant de fatigues : mais Dieu, dit-elle, tempère les vents en faveur de l'agneau tondu.

Et tondu au vif, lui dis-je!.... Ah! si tu étais dans mon pays, où j'ai un petit hameau, je t'y recueillerais, je t'y donnerais l'hospitalité..... tu mangerais de mon pain, tu boirais dans ma coupe; j'aurais soin de ton Sylvio!

Dans tes faiblesses et tes égarements, je courrais après toi pour te ramener: quand le soleil se coucherait, j'adresserais à Dieu ma prière; tu jouerais sur ton chalumeau ta chanson du soir, et l'encens de mon sacrifice doublerait de prix en montant aux cieux avec celui d'un cœur brisé par la douleur.

Je m'attendrissais en parlant ainsi, et Marie voyant que je prenais mon mouchoir déjà trop mouillé pour m'en servir, voulut le laver dans le ruisseau, mais où

le ferais-tu sécher, ma chère enfant? Sur mon cœur, dit-elle, cela me fera du bien.

Est-ce que ton cœur brûle encore? lui dis-je.

Je touchais la corde sensible: ses yeux en désordre s'arrêtèrent quelques instants sur moi, puis sans rien dire, elle prit son chalumeau et joua une hymne à la Vierge... la vibration de la corde que j'avais touchée cessa. Elle revint bientôt à elle, laissa tomber son chalumeau et se leva.

Où vas-tu, ma chère Marie, lui dis-je? A Moulins, me répondit-elle. Eh bien partons ensemble : elle prit mon bras et allongea la corde pour laisser à son chien la facilité de nous suivre avec plus de liberté : nous entrâmes ainsi dans Moulins.

Quoique je n'aime point les salutations en public, cependant quand nous fûmes au milieu de la place, je m'arrêtai pour faire mon dernier adieu à Marie.

Marie n'était pas grande, mais elle était

bien faite : l'affliction donnait à sa physionomie quelque chose de céleste : cependant ces charmes terrestres que le cœur désire ou que les yeux cherchent dans une femme se trouvaient tellement réunis en elle que, si elle pouvait recouvrer la raison, ou que je pusse perdre le souvenir d'Élisa, Marie n'aurait pas seulement mangé de mon pain et bu dans ma coupe, mais je l'eusse encore pressée sur ma poitrine, je l'eusse aimée comme une fille chérie.

Adieu, fille infortunée, imbibe l'huile et le vin que la compassion d'un étranger verse en passant dans tes plaies : l'être qui deux fois a brisé ton cœur peut seul le guérir pour toujours !

Ces émotions si douces, ces riants tableaux que je m'étais promis en traversant cette belle partie de la France (le Bourbonnais) pendant le temps des vendanges, s'étaient entièrement évanouis ; il ne m'en restait plus rien.... mon cœur s'était fermé au sentiment du bonheur, depuis que

j'avais posé le pied sur une terre d'affliction. Au milieu de toutes ces scènes d'une joie bruyante, que je rencontrais à chaque instant, je voyais toujours Marie, dans le fond du tableau, assise et rêveuse sous son peuplier; j'étais déjà aux portes de Lyon, je la voyais encore.

Charmante sensibilité! source inépuisable de tout ce qu'il y a de précieux dans nos plaisirs, et de doux dans nos afflictions! tu enchaînes ton martyr sur son lit de paille, ou tu l'élèves jusqu'au ciel. Source éternelle de nos sensations! c'est ta divinité qui me donne ces émotions..... non que dans certains moments funestes et maladifs, *mon âme s'abatte et s'effraie de la destruction*..... ce ne sont là que des mots pompeux; mais parce que je sens en moi que cette destruction doit être suivie des plaisirs et des soins les plus doux. Tout vient de toi, grand arbitre du monde! c'est toi qui amollis nos cœurs et qui nous rends compatissants aux maux d'autrui:

c'est par toi que mon ami Eugène tire les rideaux de mon lit quand je suis languissant, qu'il écoute mes plaintes et cherche à me consoler. Tu fais passer quelquefois cette douce compassion dans l'âme du pâtre grossier qui habite les montagnes les plus âpres : il s'attendrit quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de son voisin. Je le vois dans ce moment la tête appuyée contre sa houlette, le contempler avec pitié..... Ah! si j'étais arrivé un moment plus tôt, s'écrie-t-il... le pauvre agneau perd tout son sang, il meurt; et le tendre cœur du berger saigne long-temps.

Que la paix soit avec toi, bon berger! tu t'en vas triste et pensif, mais le plaisir balancera ta douleur; car le bonheur entoure ton hameau : heureuse est celle qui le partage avec toi ! heureux sont les agneaux qui bondissent dans ta bergerie!

HISTOIRE DE LEFÈVRE.

C'était pendant l'été de l'année où Dendermonde fut pris par les alliés, c'est-à-dire environ sept ans avant que mon père vint habiter la campagne, et environ sept ans après que mon oncle Tobie et Trim s'y furent secrètement retirés dans le dessein d'exécuter quelques-uns des plus beaux siéges qu'ils avaient en tête.

Mon oncle Tobie était un soir à souper, et Trim était assis derrière lui près d'un petit buffet. Je dis assis, car par égard pour son genou blessé dont le caporal souffrait quelquefois excessivement, toutes les fois que mon oncle Tobie dînait ou soupait seul, il ne souffrait pas que le caporal se tînt debout; mais la vénération du pauvre

garçon pour son maître lui opposait une résistance opiniâtre. Mon oncle Tobie, avec une artillerie convenable, aurait eu moins de peine à s'emparer de Dendermonde. Souvent, au moment qu'il croyait le caporal assis, si mon oncle Tobie venait à retourner la tête, il l'apercevait debout derrière lui avec toutes les marques du respect le plus soumis.

Cela seul engendra plus de petites querelles entre eux, pendant vingt-cinq ans entiers, que tout autre sujet. Mais à quoi cela revient-il? qu'est-ce que cela fait à mon histoire? pourquoi en faire mention? Demandez-le à ma plume; c'est elle qui me gouverne, je ne la gouverne pas.

Mon oncle Tobie était donc un soir à souper quand le maître d'une petite auberge du village entra dans la salle avec une fiole vide à la main, pour demander un verre ou deux de vin de Madère.

C'est, dit-il, pour un pauvre gentilhomme qui est arrivé malade dans ma

maison, il y a quatre jours; depuis ce temps, il n'a pu soulever sa tête, ni manger, ni boire, ni goûter de quoi que ce soit au monde; mais tout-à-l'heure il vient de lui prendre fantaisie d'un verre de Madère sec et d'une petite rôtie. Il me semble, a-t-il dit, en ôtant sa main de dessus son front, que cela me soulagerait.

Je suis venu chez le capitaine, ajouta l'aubergiste, persuadé qu'il ne me refusera pas si peu de chose; mais si je ne trouvais personne qui voulût m'en donner, m'en prêter, ou m'en vendre, je crois que j'en volerais plutôt que de ne pas en rapporter à ce pauvre gentilhomme; il est en vérité bien malade. J'espère pourtant, continua-t-il, qu'il se rétablira; mais nous sommes tous affligés de son état.

Tu es un bon et galant homme, s'écria mon oncle Tobie, j'en réponds, et je veux que tu boives toi-même à la santé du pauvre gentillhomme avec du vin sec. Prends-en une couple de bouteilles, mon ami; porte-

les-lui avec mes compliments, et dis lui qu'elles sont fort à son service; et même une douzaine de plus, si elles lui font du bien.

Quand l'aubergiste eut fermé la porte : Cet homme-là, Trim, dit mon oncle Tobie, porte à coup sûr un cœur compatissant; mais j'ai conçu aussi la meilleure opinion de son hôte : il faut que cet étranger ait un mérite rare pour avoir su gagner en si peu de temps l'affection de l'aubergiste. Et de toute sa famille, ajouta le caporal, car ils sont tous affligés de son état. Cours après lui, dit mon oncle Tobie; va Trim, et demande-lui s'il sait le nom du pauvre gentilhomme.

Ma foi! dit l'aubergiste en rentrant avec le caporal, je l'ai oublié; mais je puis le demander à son fils. Il a donc son fils avec lui, dit mon oncle Tobie. Un garçon d'environ onze ou douze ans, répliqua l'aubergiste; mais le pauvre enfant n'a goûté de rien, pas plus que son père. Il ne fait

que pleurer et se désoler jour et nuit, depuis que son père s'est mis au lit, il n'a pas quitté son chevet.

Tandis que l'aubergiste parlait, mon oncle Tobie posa sa fourchette et son couteau sur la table et repoussa son assiette. Trim n'attendit point ses ordres, il desservit sans dire mot, et quelques minutes après, il apporta à son maître une pipe et du tabac. Reste un peu dans la salle, dit mon oncle Tobie.

Trim, dit mon oncle Tobie quand il eut allumé sa pipe et commencé à fumer. Trim s'avança en faisant une révérence. Mon oncle Tobie continua de fumer sans rien dire.

Caporal, dit mon oncle Tobie. Le caporal fit la révérence; mon oncle Tobie ne dit pas mot, et finit sa pipe.

Trim, dit mon oncle Tobie, j'ai un projet dans la tête. J'ai envie, comme la nuit est mauvaise, de m'envelopper chaudement dans ma roquelaure, et d'aller rendre visite

à ce pauvre gentilhomme. La roquelaure de Monsieur, répliqua le caporal, n'a pas été mise une seule fois depuis la nuit où nous montions la garde dans la tranchée devant la porte Saint-Nicolas, et c'était la veille du jour où Monsieur reçut sa blessure. D'ailleurs la nuit est si froide, si pluvieuse, que soit la roquelaure, soit le mauvais temps, il y aurait de quoi faire mal à Monsieur. Cela se pourrait bien, dit mon oncle Tobie. Mais Trim, je n'ai pas l'esprit en repos depuis ce que m'a dit l'aubergiste. Je voudrais qu'il ne m'en eût pas tant appris ou qu'il m'en eût appris davantage. Comment ferons-nous pour arranger tout cela? Que Monsieur s'en rapporte à moi, dit le caporal, et il saura bientôt tout le détail de cette affaire. Je vais prendre ma canne et mon chapeau; j'irai reconnaître se qui se passe; j'agirai d'après ce que j'aurai découvert, et en moins d'une heure, je serai de retour ici. Va donc, Trim, dit mon oncle Tobie, prends

ce schelling que tu boiras avec son domestique. C'est bien de lui que je compte tout savoir, dit le caporal, en fermant la porte.

Mon oncle remplit sa seconde pipe, et l'on peut dire que, tant qu'elle dura, il ne fut occupé que du pauvre Lefèvre et de son fils, excepté toutefois quelques petites excursions militaires, comme par exemple s'il n'était pas tout aussi bien d'avoir la courtine de la tenaille en ligne droite qu'en ligne courbe.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LEFÈVRE.

Mon oncle Tobie n'avait pas encore secoué les cendres de sa troisième pipe quand le caporal Trim revint de l'auberge et lui fit le récit suivant.

J'ai d'abord désespéré, dit le caporal, de pouvoir rapporter à Monsieur aucun détail sur le pauvre lieutenant malade

C'est donc un officier, dit mon oncle Tobie? C'est un officier, dit le caporal. Et de quel régiment, dit mon oncle Tobie? Si Monsieur veut me laisser dire, répliqua le caporal, je lui raconterai chaque chose à son rang, dans le même ordre que je l'ai apprise. Eh bien, Trim, dit mon oncle Tobie, je ne t'interromprai point que tu n'aies fini. Je vais remplir une autre pipe; et toi, Trim, tu vas t'asseoir à ton aise sur la banquette de la fenêtre, et tu recommenceras ton histoire. Le caporal fit sa révérence accoutumée, laquelle disait aussi intelligiblement qu'une révérence peut dire quelque chose : *Monsieur a bien de la bonté.* Il s'assit ensuite comme on le lui avait ordonné, et reprit son histoire à peu près dans les mêmes termes.

J'ai d'abord désespéré, dit le caporal, de pouvoir rapporter à Monsieur aucune lumière sur le lieutenant et sur son fils; car, quand j'ai demandé où était son domestique (duquel je m'étais promis de sa-

voir tout ce qu'il était convenable de demander)... Sage distinction, dit mon oncle Tobie! On m'a répondu, sauf le respect de Monsieur, qu'il n'avait point de domestique, qu'il était arrivé à l'auberge avec des chevaux de louage et que ne se trouvant pas en état d'aller plus loin, il les avait renvoyés le matin d'après son arrivée. — Si je me porte mieux, mon cher, avait-il dit à son fils, en lui donnant sa bourse pour payer l'homme, nous pourrons en louer d'autres ici. Mais hélas! m'a dit la maîtresse de l'auberge, ce pauvre gentilhomme ne se tirera jamais de là; car j'ai entendu l'oiseau de mort toute la nuit, et quand il mourra, son malheureux enfant mourra aussi. Il a déjà le cœur brisé.

J'écoutais ce récit, continua le caporal, quand le jeune homme est entré dans la cuisine pour ordonner la petite rôtie dont l'aubergiste avait parlé. Mais je veux, a-t-il dit, je veux la faire moi-même. Permettez, lui ai-je dit en lui offrant ma chaise

pour le faire asseoir auprès du feu, permettez, mon jeune gentilhomme, que je vous en évite la peine. En même temps j'ai pris une fourchette pour faire griller la rôtie. Je crois, Monsieur, a dit le jeune homme d'un air tout à fait modeste, que mon père l'aimera mieux de ma façon. Je suis sûr, ai-je répondu, que Sa Seigneurie ne trouvera pas la rôtie plus mauvaise de la façon d'un vieux soldat. Le jeune homme m'a pris la main, et aussitôt a fondu en larmes.

Pauvre enfant! dit mon oncle Tobie, il a été élevé dans l'armée depuis le berceau; et le nom d'un soldat, Trim, sonne à ses oreilles comme le nom d'un ami. Je voudrais l'avoir ici.

Dans les plus longues marches de l'armée, continua le caporal, dans le besoin le plus pressant, je n'ai jamais eu autant d'impatience pour mon dîner que j'en ai ressenti aujourd'hui pour pleurer de compagnie avec ce jeune homme. Mais je le demande à Monsieur, en quoi la chose me

touchait-elle? En rien au monde, Trim, dit mon oncle Tobie en se mouchant, mais la bonté de ton cœur te fait ressentir vivement ta peine d'autrui.

En lui donnant la rôtie, poursuivit le caporal, j'ai pensé qu'il était à propos de lui dire que j'étais domestique du capitaine Shandy, et que Monsieur (sans connaître son père) était fort touché de son état; et que tout ce qui était dans la cave où dans la maison de Monsieur était fort à son service. Tu pouvais ajouter, dans ma bourse, dit mon oncle Tobie. Le jeune homme, reprit le caporal, a fait une profonde révérence, laquelle sûrement se rapportait à Monsieur; mais son cœur était trop plein, il n'a rien répondu. Il a monté l'escalier avec la rôtie, et comme je lui ouvrais la porte, prenez courage, lui ai-je dit, et soyez sûr, mon brave jeune homme, que monsieur votre père sera bientôt guéri.

Le vicaire de M. Iorick fumait une pipe au coin du feu, mais il n'a pas adressé à

ce pauvre jeune homme un seul mot de consolation; j'ai trouvé cela fort mal. Je le trouve de même, dit mon oncle Tobie.

Le lieutenant a pris son verre de vin et sa rôtie, il s'est trouvé un peu ranimé. Il m'a fait dire que si je voulais monter dans dix minutes, je lui ferais plaisir. Je pense, a ajouté l'aubergiste, qu'il va dire ses prières, car il y avait un livre posé sur la chaise auprès du lit; et comme je fermais la porte, j'ai vu son fils prendre un coussin.

Bon! a dit le vicaire, est-ce qu'un militaire, M. Trim, prie Dieu quelquefois? J'aurais parié que non. Oh celui-ci, a répliqué la maîtresse de l'auberge, dit ses prières, et même très-dévotement. Je l'ai encore entendu, hier au soir, de mes propres oreilles; sans cela, je n'aurais pu le croire. Mais en êtes vous bien sûre, a répliqué le vicaire. M. le vicaire, ai-je dit, apprenez qu'un soldat prie, ne vous en déplaise, et de son propre mouvement

encore. Quand il se bat pour son roi, pour sa vie, pour son honneur, il a plus de raisons de prier Dieu que qui que ce soit au monde.

Tu as parlé à merveille, Trim, dit mon oncle Tobie; mais, ai-je dit, répliqua le caporal, quand ce même soldat vient de passer douze heures de suite dans la tranchée, et jusqu'aux genoux dans l'eau froide, quand il se trouve embarqué pendant des mois entiers, dans des marches longues et périlleuses, harcelé aujourd'hui par les ennemis, les harcelant demain, détaché ici, contremandé là, passant sous les armes cette nuit, surpris en chemise celle d'après, transi jusque dans ses jointures, sans paille peut-être dans sa tente pour s'agenouiller : il n'est pas toujours le maître de choisir le lieu et l'heure pour prier. Mais quand il en trouve le moment, je crois, ai-je ajouté (car j'étais piqué pour la réputation de l'armée), je crois, ne vous

en déplaise, qu'un soldat prie d'aussi bon cœur qu'un prêtre, quoique avec moins d'étalage et d'hypocrisie.

Voilà Trim, ce que tu n'aurais pas dû dire, reprit mon oncle Tobie. Dieu seul, caporal, connaît celui qui est hypocrite et celui qui ne l'est pas. A la grande et générale revue, au jour du jugement, mais non pas plus tôt, on verra ceux qui auront fait leur devoir en ce monde, et ceux qui ne l'ont pas fait : et chacun sera traité selon ses œuvres. Je l'espère ainsi, répondit Trim. Cela est dans l'Écriture, dit mon oncle Tobie, et je te le montrerai demain. Mais Trim, il est une chose sur laquelle nous pouvons compter pour notre consolation; c'est que Dieu est un maître si bon et si juste, que si nous avons toujours fait notre devoir sur la terre, il ne s'informera pas si nous nous en sommes acquittés en habit rouge ou en habit noir. Oh, non, sans doute! dit le caporal. Mais poursuis ton histoire, Trim, dit mon oncle Tobie.

J'ai attendu, continua le caporal, que les dix minutes fussent expirées, pour monter dans la chambre du lieutenant. Je l'ai trouvé dans son lit, la tête appuyée sur sa main, et son coude sur son oreiller; il avait un mouchoir blanc à côté de lui. Le jeune homme était encore baissé pour ramasser le coussin sur lequel je suppose qu'il avait été à genoux; et comme il se relevait en tenant le coussin d'une main, il essayait avec l'autre de prendre le livre qui était posé sur le lit. Laisse-le là, mon ami, a dit le lieutenant.

Je me suis avancé tout près du lit. Si vous êtes le domestique du capitaine Shandy, a dit le lieutenant, faites-lui, je vous prie, tous mes remercîments, et ceux de mon fils, pour sa politesse envers moi. S'il était de Leven, a-t-il ajouté... (Je lui ai dit que Monsieur avait servi dans ce régiment.) Eh bien, a-t-il dit, nous avons fait trois campagnes ensemble, et je me rappelle fort bien le capitaine. Mais comme je n'a-

vais pas l'honneur d'être lié avec lui, il y a toute apparence qu'il ne me connaît pas. Vous lui direz pourtant que celui qui vient de contracter tant d'obligations envers lui, et qui est touché de ses bontés comme il le doit, est Lefèvre, lieutenant dans Angus. Mais il ne me connaît pas, a-t-il répété, après avoir un peu rêvé... Il se pourrait pourtant, a-t-il ajouté, que mon histoire.... Je vous en prie, dites au capitaine que je suis l'enseigne dont la femme fut si malheureusement tuée à Breda d'un coup de mousquet, qui l'atteignit dans la tente de son mari, comme elle reposait dans ses bras. Avec la permission de Monsieur, ai-je dit, je me rappelle très-bien cette histoire. Vous vous la rappelez, a-t-il dit, en s'essuyant les yeux avec son mouchoir, jugez si je puis jamais l'oublier!

En disant cela, il a tiré de son sein une petite bague qui paraissait attachée autour de son cou, avec un ruban noir, et il l'a baisée deux fois. Voilà Billy, a-t-il dit.

L'enfant est accouru du bout de la chambre, et tombant à genoux, il a pris la bague et l'a baisée aussi. Ensuite il a embrassé son père, il s'est assis sur le lit, et s'est mis à pleurer.

Je voudrais, dit mon oncle Tobie, avec un profond soupir, je voudrais, Trim, être déjà à demain.

En vérité, répliqua le caporal, Monsieur s'afflige trop. Monsieur veut-il que je lui verse un verre de vin sec, qu'il boira en fumant sa pipe? A la bonne heure, Trim, dit mon oncle Tobie.

Je me rappelle très-bien, dit mon oncle Tobie, en soupirant encore, l'histoire de l'enseigne et de sa femme. Il y a même une circonstance qui est en sa faveur, et que sa modestie a passée sous silence; c'est qu'ils furent plaints l'un et l'autre par tout le régiment et par toute l'armée. Mais achève ton histoire, caporal. Elle est achevée, dit le caporal. Je n'ai pas voulu rester plus long-temps. J'ai souhaité une bonne

nuit au pauvre lieutenant; son fils s'est levé de dessus le lit, et m'a éclairé jusqu'au bas de l'escalier; et comme nous descendions ensemble, il m'a dit qu'ils venaient d'Irlande, et qu'ils étaient en route pour rejoindre le régiment en Flandre. Mais hélas! dit le caporal, tous les voyages du lieutenant sont finis! Et que deviendra son pauvre enfant, s'écria mon oncle Tobie.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LEFÈVRE.

La plupart des hommes, quand ils se trouvent renfermés entre la loi naturelle et la loi positive, ne savent à quoi se déterminer, bien moins encore s'ils se trouvent entre la loi et leur penchant.

Mais je dois le dire pour eux, je dois le dire à l'honneur éternel de mon oncle Tobie : mon oncle Tobie n'hésita pas un instant. Quoiqu'il fût chaudement occupé à poursuivre le siége de Dendermonde,

parallèlement avec les alliés, qui de leur côté pressaient si vigoureusement leurs ouvrages, qu'ils lui laissaient à peine le temps de dîner; quoiqu'il eût établi un logement sur la contrescarpe, il laissa là Dendermonde, et tendit toutes ses pensées vers les détresses particulières de l'auberge. Tout ce qu'il se permit fut de faire fermer la porte du jardin au verrou, au moyen de quoi l'on pouvait dire qu'il avait converti le siége en blocus. Après quoi il abandonna Dendermonde à lui-même, pour être secouru ou non par le roi de France, suivant que le roi de France le jugerait à propos, et il ne songea plus qu'à voir comment, de son côté, il pourrait secourir le lieutenant Lefèvre et son fils.

Que l'être souverainement bon, qui est l'ami de celui qui est sans amis, puisse un jour te récompenser!

Tu n'as pas fait tout ce que tu aurais dû faire, dit mon oncle Tobie, au caporal, en se mettant au lit, et je vais te dire

en quoi tu as manqué. En premier lieu, quand tu as fait offre de mes services à Lefèvre, comme la maladie et le voyage sont deux choses coûteuses, et que le pauvre lieutenant n'a sans doute que sa paie pour vivre et pour faire vivre son fils, tu devais aussi lui offrir ma bourse. Ne savais-tu pas, Trim, que, puisqu'il était dans le besoin, il y avait autant de droit que moi-même. Monsieur sait bien que je n'avais point d'ordre, dit le caporal. Il est vrai, dit mon oncle Tobie; tu as, Trim, très-bien agi, comme soldat, mais certainement très-mal comme homme.

En second lieu.... mais tu as encore la même excuse, continua mon oncle Tobie. Quand tu lui as offert tout ce qui était dans ma maison, tu devais lui offrir ma maison aussi. Un frère d'armes, Trim, un officier malade n'a-t-il pas droit au meilleur logement? Et si nous l'avions avec nous, nous pourrions, Trim, le veiller, le soigner; tu es toi-même une ex-

cellente garde; et avec tes soins, ceux de la servante, ceux de son fils et les miens réunis, nous pourrions peut-être le rétablir et le remettre sur pied.

Dans quinze jours peut-être, ajouta mon oncle Tobie en souriant, il pourrait marcher. Sauf le respect que je dois à Monsieur, dit le caporal, il ne marchera de sa vie. Il marchera! dit mon oncle Tobie, se relevant de dessus son lit avec un soulier ôté. Avec la permission de Monsieur, dit le caporal, il ne marchera jamais que vers sa fosse. Et moi, je soutiens qu'il marchera, s'écria mon oncle Tobie en marchant lui-même avec le pied qui avait encore un soulier, mais sans avancer d'un pouce; il marchera avec son régiment. Il ne peut pas se porter, dit le caporal. Eh bien! on le portera, dit mon oncle Tobie. Il tombera à la fin, dit le caporal, et que deviendra son pauvre garçon? Non, il ne tombera pas, dit mon oncle Tobie d'un ton assuré. Hélas! reprit

Trim soutenant son opinion, faisons pour lui tout ce que nous pourrons; mais le pauvre homme n'en mourra pas moins. Il ne mourra pas! s'écria mon oncle Tobie. Non, par le Dieu vivant! il ne mourra pas!

L'esprit délateur qui vola à la chancellerie du ciel avec le jurement de mon oncle Tobie, rougit en le déposant, et l'ange qui tient les registres laissa tomber une larme sur le mot en l'écrivant, et l'effaça pour jamais.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LEFÈVRE.

Mon oncle Tobie ouvrit son bureau, prit sa bourse, ordonna au caporal d'aller de grand matin chercher le médecin, se coucha et s'endormit.

Le lendemain matin, le soleil brillait dans tout son éclat à tous les yeux du village, excepté à ceux de Lefèvre et de son

fils affligé. La pesante main de la mort pressait les paupières du pauvre lieutenant, et les ressorts qui chassent le sang aux extrémités et le rappellent sans cesse au cœur perdaient en lui la force et le mouvement.

En ce moment, mon oncle Tobie, qui s'était levé une heure plus tôt que de coutume, entra dans la chambre du lieutenant. Il s'assit à côté de son lit, et sans préface ni apologie, sans nul égard pour toutes les modes et coutumes, il ouvrit son rideau comme aurait fait un ancien ami ou un camarade, et aussitôt il lui demanda comment il se portait, s'il avait reposé la nuit, de quoi il se plaignait, où était son mal, ce qu'il pouvait faire pour le soulager, et, sans lui donner le temps de répondre à une seule question, il lui dit le petit plan qu'ils avaient concerté pour lui la veille avec le caporal.

Vous viendrez chez moi, Lefèvre, dit mon oncle Tobie, dans ma maison tout à

l'heure : et nous enverrons chercher un médecin pour voir ce qu'il y a à faire ; nous aurons aussi un apothicaire, le caporal sera votre garde, et moi, Lefèvre, votre domestique.

Il y avait dans mon oncle Tobie une franchise qui n'était pas l'effet, mais la cause de sa familiarité. Elle vous introduisait sur-le-champ dans son âme, et vous faisait voir toute la bonté de son naturel. A cela, il se joignait dans ses regards, dans sa voix, dans ses manières je ne sais quoi d'humain, qui, dans tous les moments, invitait le malheureux à s'approcher et à chercher un asile auprès de lui. Avant que mon oncle Tobie eût achevé la moitié des offres obligeantes qu'il faisait au père, le fils s'était insensiblement pressé contre lui ; puis étendant ses faibles bras, il avait saisi l'habit de mon oncle Tobie à la hauteur de la poitrine, et l'attirait doucement à lui. Le sang et les esprits de Lefèvre, déjà froids et engourdis, et qui

s'étaient retirés dans leur dernière citadelle (le cœur) firent un effort pour se rallier. Le nuage qui couvrait ses yeux les quitta pour un moment. Il regarda mon oncle Tobie avec l'expression de la reconnaissance, du regret et du désir : il jeta un autre regard sur son fils, et ce lien qu'il établit entre eux (tout faible qu'il était) n'a jamais été rompu.

La nature, après cet effort, reflua sur elle-même : le nuage reprit sa place, le pouls frémit, s'arrêta, se releva, s'affaissa, s'arrêta encore, hésita, s'arrêta..... achèverai-je ?..... Non.

PENSÉES SUR LA MORT.

C'est un des moralistes anciens, Platon, Plutarque ou Sénèque, Xénophon ou Epictète, Théophraste ou Lucien, ou quel-

qu'un d'une date plus moderne, Cardan ou Budœus, Pétrarque ou Stelle; peut-être même est-ce quelque père de l'Église, saint Augustin, saint Cyprien ou saint Bernard...... Mais enfin c'est un de ceux-là qui nous apprend, qui nous assure qu'il existe en nous je ne sais quel penchant naturel et irrésistible, lequel nous porte à pleurer la mort de nos amis et de nos enfants. Celui-là, quel qu'il soit, connaissait bien le cœur humain.

Et Sénèque a dit quelque part que de pareils chagrins se dissipaient mieux par la voie des larmes que par toute autre.

Aussi trouvons-nous que David a pleuré son fils Absalon, Adrien son Antinoüs, Niobé ses enfants, et qu'Apollodore et Criton ont tous deux versé des larmes pour Socrate avant sa mort.

Mon père [1] ne prit exemple ni sur les

[1] Ce passage est extrait de *Tristramshandy*. M. Shandy père vient de perdre son fils Robert, et cherche des consolations.

anciens ni sur les modernes, et se gouverna d'une façon toute particulière.

On vient de voir que les Hébreux pleuraient ainsi que les Romains; on prétend que les Lapons s'endorment quand ils sont dans l'affliction; les Allemands, dit-on, s'enivrent, et l'on sait que les Anglais se pendent. Mon père ne pleura ni ne s'endormit, ni ne s'enivra, ni ne se pendit; il ne jura, ni ne maudit, ni n'excommunia, ni ne chanta, ni ne siffla : que fit-il donc de sa douleur?

Il vint toutefois à bout de s'en débarrasser. Mais souffrez que j'insère ici une petite histoire.

Quand Cicéron perdit sa chère fille Tullia, il n'écouta d'abord que son cœur, et modula sa voix sur la voix de la nature. O ma Tullia! s'écriait-il, ô ma fille! ô mon enfant! ô Dieux! Dieux! j'ai perdu ma Tullia! partout je crois voir encore ma Tullia. Je crois l'entendre, je crois lui parler.......

Mais, dès qu'il eut ouvert les trésors de la philosophie, dès qu'elle lui eut appris la quantité de choses excellentes qu'il y avait à dire sur ce sujet, on ne saurait croire, dit ce grand orateur, combien en un instant je me trouvai heureux et consolé.

Mon père était aussi vain de son éloquence que Cicéron pouvait l'être de la sienne; et je commence à croire qu'il avait raison. L'éloquence était en vérité son fort, c'était son faible aussi. Son fort, car la nature l'avait fait naître éloquent; son faible, car il en était dupe à toute heure.

Excepté dans ce qui contrariait trop fort ses systèmes, dès que mon père trouvait une occasion de déployer ses talents, ou de dire quelque chose de sage, de spirituel ou de fin, il était souverainement heureux. Un événement agréable qui ne lui laissait rien à dire, ou un événement fâcheux sur lequel il trouvait à parler, revenaient à peu près au même pour lui. Bien

plus, si l'accident n'était que comme cinq et le plaisir de parler comme dix, mon père y gagnait moitié pour moitié, et préférait l'accident.

Revenons à la mort de mon frère.

La philosophie a beaucoup de belles choses à dire sur tous les sujets. Elle en a un magasin snr la mort. Mais comme elles se jetaient toutes à la fois dans la tête de mon père, l'embarras aurait été de bien choisir, et d'en faire un tout également parfait et bien assorti. Mon père les prit comme elles vinrent.

Tout doit mourir, mon cher frère, c'est un accident inévitable. C'est le premier statut de la grande charte; c'est une loi éternelle du parlement. Tout doit mourir. Si mon fils n'était pas mort, ce serait le cas de s'étonner, et non pas de ce qu'il est mort.

Les monarques et les princes dansent le même branle que nous; mourir est la grande dette et le tribut qu'il faut payer

à la nature; les tombes et les monuments destinés à perpétuer notre mémoire le paient eux-mêmes; et les pyramides les plus orgueilleuses de toutes celles que l'art et les richesses ont élevées ont aujourd'hui perdu leur sommet, et n'offrent plus au voyageur qu'un amas de débris mutilés. (Mon père trouvait qu'il s'exprimait avec facilité, il poursuivit.) Les cités et les villes, les provinces et les royaumes n'ont-ils pas leurs périodes? et ne viennent-ils pas eux-mêmes à décliner quand les principes et les pouvoirs qui, au commencement, les cimentèrent et les réunirent, ont achevé leurs évolutions.

Frère Shandy, dit mon oncle Tobie, quittant sa pipe au mot *évolutions* [1]. *Révolutions* j'ai voulu dire, reprit mon père. Par le ciel! frère Tobie, j'ai voulu dire *révolutions*, *évolutions* n'a pas de sens. Il a plus de sens que vous ne croyez, dit mon

[1] L'oncle Tobie était un ancien militaire qui ne rêvait que siéges et campagnes.

oncle Tobie. Mais, s'écria mon père, il n'y a du moins pas de sens à couper le fil d'un pareil discours, et dans une pareille occasion. De grâce, frère Tobie, continua-t-il, en lui prenant la main, je t'en prie, frère, je t'en prie, ne m'interromps pas dans cette crise. Mon oncle Tobie remit sa pipe dans sa bouche.

Où sont Troie et Micène, et Thèbes et Délos, et Persépolis et Agrigente? continua mon père, en ramassant son livre de poste qu'il avait laissé tomber. Que sont devenus, frère Tobie, Ninive et Babylone, Cizicum et Mytilène? Les plus belles villes qu'ait jamais éclairées le soleil, maintenant ne sont plus.... leurs noms seulement sont demeurés; et ceux-ci (car déjà plusieurs d'entre eux s'écrivent incorrectement) s'en vont eux-mêmes par lambeaux; et dans le laps du temps, ils seront oubliés et enveloppés avec toutes choses dans la nuit éternelle. Le monde lui-même, frère Tobie, le monde lui-même finira.

A mon retour d'Asie, en ma traversée d'Égine à Mégare (dans quel temps donc? pensa mon oncle Tobie), je jetai les yeux autour de moi. Egine restait derrière, Mégare devant, Pirée à main droite, et Corinthe à main gauche. Que de villes jadis florissantes et couchées maintenant dans la poussière? Hélas! hélas! dis-je en moi-même, quel homme pourrait permettre à son âme de se troubler pour la perte d'un enfant, quand il voit de telles merveilles honteusement ensevelies. Ressouviens-toi, me dis-je encore à moi-même, ressouviens-toi que tu es homme.

Mon oncle Tobie ne s'aperçut pas que ce dernier paragraphe était l'extrait d'une lettre que Servius Sulpicius écrivait à Cicéron, pour le consoler de la mort de sa fille : mon bon oncle était aussi peu versé dans les fragments de l'antiquité que dans toute autre branche de littérature; et comme mon père, dans le temps de son commerce de Turquie, avait fait trois ou quatre voyages

au Levant, mon oncle Tobie conclut tout naturellement qu'il avait poussé ses courses jusqu'en Asie par l'Archipel, et de là sa traversé d'Égine à Mégare, et le reste.

Cette conjecture n'avait rien d'étrange, et tous les jours un critique entreprenant bâtit bien d'autres histoires sur de pires fondements. Et je vous prie, frère, dit mon oncle Tobie, quand mon père eut fini; je vous prie, dit-il en appuyant le bout de sa pipe sur la main de mon père; en quelle année de notre Seigneur cela s'est-il passé. Innocent! dit mon père, c'était quarante ans avant Jésus-Christ.

Mon oncle Tobie n'avait que deux suppositions à faire, ou que son frère était le Juif errant, ou que le malheur avait dérangé sa cervelle. Puisse le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, le protéger et le guérir! dit mon oncle Tobie en priant en silence pour mon père avec les larmes aux yeux.

Mon père attribua ces larmes au pou-

voir de son éloquence, et poursuivit sa harangue avec un nouveau courage.

Il n'y a pas, frère Tobie, une aussi grande différence que l'on s'imagine entre le bien et le mal. (Ce bel exorde, soit dit en passant, n'était pas propre à guérir les soupçons de mon oncle Tobie). Le travail, la tristesse, le chagrin, la maladie, la misère et le malheur, sont le cortége ordinaire de la vie. Grand bien leur fasse, dit en lui-même mon oncle Tobie!

Mon fils est mort! Il ne pouvait mieux faire. Il a jeté l'ancre à propos au milieu de la tempête.

Mais il nous a quittés pour jamais. Eh bien! il a échappé à la main du barbier, avant d'être chauve; il a quitté la fête avant d'être repu, le banquet avant d'être ivre.

Les Thraces pleuraient quand un enfant venait au monde, et ils se réjouissaient quand un homme mourait. Ils avaient raison. La mort ouvre la porte à la renommée, et la ferme à l'envie. Elle brise les

chaînes du captif : il a rempli sa tâche, il est libre.

Montrez-moi un homme qui connaisse la vie et qui craigne la mort, et je vous montrerai un prisonnier qui craint sa liberté.

Nos besoins, mon cher frère Tobie, ne sont que des maladies. Ne vaudrait-il pas mieux, en effet, n'avoir pas faim que d'être forcé de manger ? n'avoir pas soif que d'être forcé de boire.

Ne vaudrait-il pas mieux être tout d'un coup délivré des soucis, de la fièvre, de la goutte, et de tous les autres maux de la vie que d'être comme un voyageur qui arrive fatigué tous les soirs à son auberge, forcé d'en repartir tous les matins ?

Ce sont les gémissements et les convulsions, frère Tobie ; ce sont les larmes qu'on verse dans la chambre d'un malade ; ce sont les médecins et tout l'appareil de la mort qui rendent la mort effrayante ! Otez-en le spectacle ; qu'est-ce qui reste ?

Elle est préférable dans une bataille, dit mon oncle Tobie. Il n'y a là ni cercueil, ni silence, ni deuil, ni pompe funèbre; elle est réduite à rien.

Préférable dans une bataille, mon cher frère Tobie, dit mon père en souriant. Va, elle n'est mauvaise nulle part. Car enfin, frère Tobie, remarque bien, tant que nous sommes, la mort n'est pas encore, et quand elle est, nous ne sommes plus. Mon oncle Tobie quitta sa pipe pour examiner la proposition; mais l'éloquence de mon père était trop rapide pour s'arrêter par aucune considération. Il entraîna les idées de mon oncle Tobie malgré lui.

Pour nous affermir dans notre mépris de la mort, continua mon père, il est à propos de remarquer le peu d'altération que ses approches ont produit dans les grands hommes.

Vespasien mourut sur sa chaise percée, en disant un bon mot; Galba en pronon-

çant une maxime ; Septime Sévère, en faisant un compliment.

J'espère qu'il était sincère, dit mon oncle Tobie. C'était à sa femme, dit mon père.

ENTR'ACTES.

Si cet ouvrage était une farce, ce qu'à Dieu ne plaise! à moins qu'on ne veuille dire avec Rousseau :

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,

Si cet ouvrage, dis-je, était une farce, ce serait le cas de faire disparaître les acteurs pour un moment, et de faire jouer les violons.

Tous les regards, toutes les oreilles se portent vers l'orchestre. Chacun y déploie ses talents. On s'accorde, on n'est pas d'accord. On part, on va sans mesure. Le

maître de musique frappe du pied, marque les temps. Peu à peu les traîneurs arrivent, et les petits défauts, comme les petits agréments de l'exécution totale, sont couverts par le bruit du parterre. Le parterre! descendons y pour un moment, je vous prie.

1er INTERLOCUTEUR. Que dites-vous de ce dernier acte.

2e —— Pitoyable!

1er —— Vous avez bien raison; on n'y comprend rien.

2e —— Bon! est-ce que l'auteur s'est compris lui-même.

1er —— Aucun plan, aucune méthode.

2e —— Nulle connaissance de l'art dramatique.

1er —— Que dites-vous des caractères?

3e —— Pour moi, j'aimerais assez celui de l'oncle Tobie.

2e —— Fi donc! un vieux fou, et puis si bête; j'aimerais mieux le père, au moins il est instruit, et il parle bien.

1er —— Vous moquez-vous? la plupart

du temps il ne sait ce qu'il dit; quant au caporal Trim.

2e et 3e —— Oh! nous vous l'abandonnons.

1er —— Eh bien, je l'abandonne aussi!

1er —— Sifflons les tous à mesure qu'ils paraîtront.

2e et 3e —— De tout mon cœur.

Eh bien, Messieurs, il faut vous en donner le plaisir; en voilà deux qui reviennent.

TOILETTE DE MON ONCLE TOBIE.

Quoique le caporal eût tenu parole en retapant de son mieux la grande perruque à la Ramillies de mon oncle Tobie, il avait eu trop peu de temps, et tous ses soins n'avaient produit qu'un effet assez mince. Cette fameuse perruque avait passé plu-

sieurs années, aplatie dans le fond d'une vieille armoire; et comme les mauvais plis ne s'effacent pas aisément, et que l'usage des bouts de chandelle n'est pas toujours sûr, l'entreprise du caporal n'était pas chose aussi facile qu'on pourrait le croire. Il s'employait pourtant de son mieux, il pommadait, il crêpait, retapait, puis se reculait d'un air joyeux, et les deux bras tendus vers la perruque, comme pour l'engager à prendre un meilleur air. Le tout en vain; elle frisait en dépit du caporal, partout où le caporal ne voulait pas qu'elle frisât; et quand une boucle ou deux auraient pu l'embellir, chaque cheveu s'aplatissait comme s'il eût été trempé dans l'eau bouillante.

La déesse même du spleen n'aurait pu la voir sans sourire.

Telle était la perruque de mon oncle Tobie, ou plutôt, telle elle aurait paru sur tout autre front que le sien. Mais le front de mon oncle Tobie était le siége aimable

de la douceur et de la bonté; et ce charme se répandait sur tout ce qui l'environnait. D'ailleurs, la nature avait sur toute sa personne tracé le mot *gentilhomme* en si beaux caractères, que jusqu'à son chapeau bordé en vieux points d'Espagne, tout terni et surmonté d'une large cocarde de taffetas fripé, ce chapeau, dis-je, qui, en lui-même ne valait pas quatre sous, acquérait de l'importance dès qu'il était sur la tête de mon oncle Tobie. On eût dit qu'une fée elle-même l'avait composé de sa main, pour le mieux assortir à l'air de son visage.

Rien n'aurait mieux prouvé ce que j'avance, que l'habit bleu et or de mon oncle Tobie, si à quelques égards la proportion n'était pas nécessaire à la grâce: mais depuis quinze ou seize ans qu'il était fait, depuis que l'inactivité de mon oncle Tobie (dont les promenades étaient presque bornées à son boulingrin), avait doublé son embonpoint, son habit bleu et or était devenu si misérablement étroit, si juste, que ce

n'était qu'avec la plus grande peine que le caporal était parvenu à l'y faire entrer ; et le raccommodage des manches n'avait servi de rien... Il était cependant galonné en plein, et sur toutes les coutures, et devant et derrière, comme au temps du roi Guillaume : et pour finir la description, il jetait le plus grand éclat au soleil, et avait l'air métallique et guerrier d'une armure.

Quant aux culottes d'écarlate, le tailleur les avait décousues et abandonnées; et comme il n'y avait point d'alternative dans la garderobe de mon oncle Tobie, mon oncle Tobie sortit en culottes de pluche rouge.

Le caporal avait endossé l'uniforme du pauvre Lefèvre. Il avait retroussé ses cheveux sous son bonnet de hussard, remis presque à neuf. Il suivait son maître à trois pas de distance. Sa chemise, renflée à son jabot et autour de ses poignets, annonçait l'orgueil de son ancienne profession : et

son bâton suspendu par un petit cordon de cuir noir, dont les deux bouts renoués ensemble finissaient par un gland, se balançait au-dessous de son poignet gauche. Mon oncle Tobie portait sa canne comme une hallebarde.

Vraiment, dit mon père en lui-même, ils ont assez bon air.

VOYAGES.

L'amour de la variété et la curiosité de voir des objets nouveaux, sont deux qualités innées en nous ; nous leur donnons quelquefois le nom d'inquiétude, ou nous en faisons un titre de légèreté contre les hommes, tandis qu'elles ne nous ont été données que pour de plus nobles desseins, et qu'elles excitent notre âme à s'ouvrir

de nouveaux sentiers de recherches et de savoir. Arrachez-les de notre cœur, l'indolence va tout de suite usurper cette place vide; et nous resterons environnés des objets que nous avons toujours vus dans la paroisse où nous naquîmes.

C'est à cette impatience naturelle que nous devons le désir de voyager; et cette passion, comme toutes les autres, n'est condamnable que par ses excès. Ordonnez-la comme il faut, vous en recueillerez une foule d'avantages. Les voici : Apprendre les langues, les lois et les coutumes; comparer les gouvernements et peser les intérêts des nations; acquérir de l'urbanité et la facilité de discourir et de converser; éloigner un jeune homme des préjugés que lui trame sa grand'mère et des contes de sa gouvernante; réformer son jugement en voyant des choses nouvelles ou en contemplant des choses anciennes dans un jour nouveau; apprendre ce qui est bon en considérant les variétés des mœurs et

des idées; juger ce qui est nécessaire ou non, en épiant l'adresse et l'art des hommes qui nous parlent, et former en nous-mêmes un plan de conduite d'après l'aspect des manières, des erreurs, des vertus des nations que nous aurons observées : voilà une partie de la cargaison que nous devons emporter chez nous.

La folie de nos jeunes gens ne leur est pas aussi profitable, et le tableau des voyages de l'enfant prodigue est plus à présent une copie qu'un original. C'est bien assez qu'un pareil aventurier, s'évadant sans compas, sans carte, sans boussole, sans instruction, ne se soit pas égaré pour toujours, et qu'il revienne frapper à la maison paternelle couvert de haillons.

Que racontera-t-il aux parents que le bruit de son retour aura attroupés dans la maison de son père ?

Les fêtes et les banquets qu'il aura donnés aux jolies femmes et aux petits-

maîtres asiatiques; le prix des mets, et la manière ingénieuse et coûteuse dont les cuisiniers les apprêtent; le luxe de ses concerts, les flûtes, les harpes qu'il payait; la magnificence des rois de Perse, le nombre de leurs esclaves, de leurs chars, de leurs chevaux et de leurs palais.

Il ne dira pas comment il fut trompé à Damas par une des plus honnêtes gens du pays; comment un ami chaud et sincère lui emprunta de l'argent et l'emporta vers le Gange; combien un graveur lui demanda de sicles pour quelques estampes des jardins de Sémiramis, et comment ces raretés, n'ayant pu être transportées dans le désert, se brûlèrent à Suze; comment les perroquets qu'il avait fait venir de Tarsis moururent sur ses doigts; comment enfin les momies qu'on lui avait faites en Égypte furent enlevées, à trois lieues de la manufacture, par ceux qui les avaient vendues.

— Mais je donnerai un pilote à mon fils... Son précepteur.

— Si la sagesse ne peut parler qu'en grec ou en latin, c'est fort bien fait. Si les mathématiques peuvent en faire un homme aimable; et si, par les efforts de la philosophie naturelle, ce précepteur peut lui apprendre à faire un salut, je sais qu'il l'introduira dans quelques bonnes compagnies. S'il n'est qu'un érudit, le malheureux élève aura son tuteur à traîner, au lieu d'être conduit par lui.

— Mais je le ferai escorter par un homme qui connaît le monde, non-seulement sur les livres mais encore par expérience, un homme accoutumé à de pareils exercices, qui a fait avec succès trois fois le tour de l'Europe.

— C'est-à-dire qu'il ne s'est jamais cassé le cou, et qu'il a eu la prudence de ne pas le laisser casser à son pupille. Ce sera quelque entrepreneur-général de voyages

qui prendra celui de votre fils à forfait; quelque valet de chambre suisse, qui saura, à demi-sou près, le prix des relais de Calais à Rome; qui le mènera dans les meilleures auberges, l'instruira à fond sur la meilleure qualité des vins, et le fera souper à une guinée plus cher que si le pupille avait lui-même fait son marché. Quel gouverneur! examinez-le, et voyez s'il ne grandit pas d'un pouce à mesure qu'il vous parle de ces avantages précieux. Sa fierté, sa science et son utilité cessent après cette énumération.

— Mais quand mon fils voyagera, il sera enlevé des mains de son gouverneur par des gens de qualité et des gens de lettres, avec lesquels il passera la plus grande partie de son temps.

— D'abord la véritable bonne compagnie est aussi rare que réservée; mais cette difficulté est surmontée : il part muni de lettres de recommandation pour tout ce

qu'il y a de mieux dans chaque ville. Oui, il obtiendra de ces recommandations tout ce que la politesse la plus stricte prescrira, et voilà tout.

Quant aux gens de lettres, rien ne nous trompe tant que le compte que nous faisons sur leurs liaisons, surtout lorsque nous en faisons l'épreuve avant d'avoir mûri notre esprit par l'étude et les années.

La conversation est un trafic : si on l'entreprend sans fonds, la balance penche et le commerce tombe ; qu'on publie tant qu'on voudra le contraire, les voyageurs communiquent peu avec les étrangers qu'ils visitent, et cela vient sûrement de ce que ceux-ci soupçonnent et sont même convaincus qu'il n'y a rien dans la conversation de ces pèlerins qui compense le trouble que donnent la difficulté de les comprendre et les visites qu'il en faut essuyer.

Le jeune homme cherche alors une so-

ciété plus aisée : la mauvaise compagnie est toujours prête ; elle se présente sur ses pas, et sa carrière est aussitôt finie.

DE L'HUMILITÉ.

Les injures et les offenses sont la règle la plus sûre pour apprécier les inconvénients de l'orgueil et les avantages de l'humilité. Les déplaisirs de l'homme vain sont toujours en raison de sa vanité : l'injure s'élève à la hauteur de son opinion, et sa fierté est la mesure de son ressentiment. C'est ainsi qu'il aiguise lui-même le fer qui le frappe, et qu'il excite dans sa plaie cette fermentation intestine qui la rend incurable.

Combien l'homme humble diffère de lui ! Il échappe à la moitié de ses chagrins, et l'autre moitié tombe légèrement sur lui.

Il ne provoque pas les hommes par le mépris; et, en se pénétrant de l'idée qu'il ne peut exciter l'envie de personne, il arrête, dans sa source, le torrent qui a abîmé l'homme vain. Si les passions des autres l'enveloppent jamais dans leur cours débordé, semblable à l'humble arbrisseau de la vallée, il leur donne passage et ressent à peine l'injure de ces vents orageux qui rompent le cèdre orgueilleux et le renversent sur ses racines.

Ce que nous attendons des autres est toujours en raison de ce que nous nous estimons nous-mêmes; et les refus, sans nous détromper, irritent notre orgueil. Je vois des hommes si cruellement tourmentés par les chagrins que leur vanité a créés pour eux, que, quoi qu'ils aient dans leurs mains tout ce qui entre dans la composition du bonheur, ils ne peuvent en faire aucun usage. Comment le feraient-ils? Ils se piquent de leur propre aiguillon, et courent ainsi, d'une attente à l'autre, sans

jamais goûter de repos. L'humilité précautionne l'homme contre ces maux, les plus sensibles de ceux qui soient inscrits dans le catalogue de ceux de la vie. Celui qui est peu de chose à ses yeux est modéré dans ses désirs, et par conséquent dans leur poursuite. Il peut être trompé dans son attente, et manquer le but auquel il vise; il peut perdre ses pas, mais voilà tout. il ne se perd pas lui-même; il ne perd pas cette heureuse paix de l'âme. Les chagrins de l'homme humble sont doux et paisibles. Heureux caractère! qui, quand il est affligé, n'a pas pitié de lui? Quand il tombe, qui ne s'empresse pas de lui tendre la main? Il semble, à le voir nu et sans défense, qu'il ne pourra pas résister à cet insolent antagoniste qui va le terrasser en passant à ses côtés, et le fouler dans la poussière; non, il est gardé par l'amour, l'affection et les vœux du genre humain, tandis que l'autre reste seul exposé à sa haine et à sa vengeance.

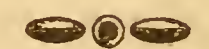
S'il se présente une occasion où il faille déployer un vrai courage, et la force de l'âme, je jetterais plutôt les yeux sur lui que sur son adversaire. L'orgueil peut rendre un homme violent : l'humilité le rend ferme; et lequel des deux approche le plus de l'honneur, celui qui agit d'après les impulsions variables d'un sang embrasé et qui se meut d'après celle de la fureur, ou bien celui qui se concentre froidement en lui-même, et qui gouverne son ressentiment au lieu d'en être gouverné ?

L'homme humble a ramassé dans son âme un trésor de plaisirs et de contentements. Il ne blâme pas le soleil de ce qu'il ne mûrit pas sa vigne, et ne querelle pas les vents de ce qu'ils ne lui apportent aucun nuage. Si sa fontaine ne s'élève pas aussi haut qu'il le désire, il étudie les lois de la nature, et s'y soumet sans se plaindre.

S'il n'est pas riche, il sait que Dieu ne lui doit rien, et que s'il a moins reçu que les autres, comme il se croit moins qu'eux,

il a encore des remercîments à lui faire.

Une âme résignée se laisse ainsi porter doucement et tranquillement sur le courant de la Providence. Aucune tentation dans son pélerinage n'excite en elle des désirs immodérés. Les dangers ne l'alarment pas : elle respecte la justice de tout ce qui arrive; et se courbant humblement sous la tempête, si elle en est atteinte, elle ne l'est pas aussi dangereusement que les autres.



QUELQUES MOTS

SUR STERNE.

Les fragments de Sterne, que nous venons de citer sont tous extraits du *Voyage sentimental*, ou de *Tristram Shandy*, ouvrages infiniment remarquables, l'un par une sensibilité délicieuse, une imagination exquise, l'autre par un laissez-aller, un abandon extrêmement piquant. En Angleterre, on ne parle jamais du *Voyage sentimental* sans admiration, et même sans une espèce d'attendrissement.

Il faut entendre Sterne, lui-même, parler de son Tristram Shandy, dont le passage suivant, d'une originalité sans égale, peut donner une idée parfaite.

« Tristram Shandy, mon ami, est fait
» et construit de manière à braver toute

» critique : je ne l'ai façonné sur aucune » règle. J'ai laissé à mon imagination, » mon génie, ou ma sensibilité (nommez-» les comme il vous plaira), je leur ai, dis-» je, laissé carte blanche, sans m'informer » le moins du monde s'il avait jamais existé » d'homme qu'on appelât Aristote. Quand » j'ai monté mon *dada*, il ne m'est ja-» mais venu dans l'idée de savoir si j'allais, » ni si je reviendrais dîner ou souper à » la maison le lendemain, ou la semaine » d'après. Je l'ai laissé prendre sa course, » aller l'amble, caracoler, trotter ou mar-» cher d'un pas triste et languissant, selon » ce qui lui plaisait le mieux. C'était pour » moi la même chose; car mon caractère » était toujours à l'unisson de son allure, » quelle qu'elle fût; jamais je ne l'ai touché » du fouet ou de l'éperon, mais je lui met-» tais la bride sur le cou, et il était dans » l'usage de faire son chemin sans blesser » personne.

» Quelques-uns riaient en nous voyant

» passer ; d'autres nous regardaient d'un œil » de pitié ; de temps en temps quelques pas» sants, sensibles, mélancoliques, jetaient les » yeux sur nous, et poussaient un soupir. » C'est ainsi que nous avons voyagé ; mais » mon pauvre Rossinante ne faisait point » comme l'âne de Balaam ; il ne s'arrêtait » pas toutes les fois qu'il voyait une forme » angélique sur sa route ; au contraire, il » poussait droit à elle ; et ne fût-ce qu'une » jeune fille, assise à côté d'une fontaine, » qui me laissât me désaltérer dans sa cru» che, c'était sûrement un ange pour moi.

» La grande erreur de la vie ; c'est que » nous portons nos regards trop loin : nous » escaladons le ciel ; nous creusons jusqu'au » centre de la terre, pour y chercher des » systèmes, et nous nous oublions nous» mêmes. La vérité repose devant nous ; » elle est sur le grand chemin ; le labou» reur marche dessus avec ses souliers » ferrés.

» La nature brave la règle et le cordeau ;

» l'art en a besoin pour élever ses édifices,
» et terminer ses ouvrages; mais la nature
» a ses propres lois, qui sont au-dessus de
» l'art et de la critique. » (*Lettre à... écuyer de Coxwould.*)

Comme on le voit par ce passage, Tristram est le jeu d'une imagination facile et féconde, c'est l'œuvre d'une plume infiniment spirituelle. Les lettres de Sterne, la plupart relatives à des affaires de famille, sont remplies d'aperçus fins et délicats : dans plusieurs, il se montre l'émule de La Bruyère, quand il traite des usages de la société, et des considérations morales; dans sa correspondance avec Élisa, son style plein de verve et de chaleur, le rajeunit presque d'un demi-siècle.

Sterne sut encore extraire, avec finesse, de l'Écriture sainte une doctrine pure, amie de la religion et de l'humanité. Dans les sermons qu'il a laissés sur divers sujets, tout respire la paix, la piété et la charité. Il a dit plaisamment de ce genre de com-

positions : « Mes sermons sont des hou-
» sards qui frappent lestement un coup à
» droite et à gauche, mais on les verra
» toujours être les auxiliaires de la vertu. »

Ce seul mot peint l'homme : esprit, originalité, verve, enjouement, sensibilité, voilà les principaux caractères des ouvrages de Sterne. Dépouillez-les de quelques passages trop libres, de quelques écarts de son imagination, ou de son *dada*, et ils ne doivent plus effaroucher l'esprit chaste qui, pour me servir d'une pensée de cet auteur, comme une glace pure, est terni par le moindre souffle.

MACKENZIE.

NOTICE

SUR MACKENZIE.

Ce n'est déjà plus Sterne. L'imitation affaiblit tout, et c'est bonheur de sortir vivant d'une lutte entreprise avec la grâce et le naturel. Ainsi a fait Mackenzie, homme d'un beau talent, d'un style simple et sévère; il s'est trouvé tellement dominé par la bonne et féconde nature de *l'oncle Tobie*, qu'il a voulu, lui aussi, faire son voyage à travers les passions innocentes de l'homme moral, et les détours inaperçus de la société. De là, *l'Homme du sentiment*. Au titre seul du livre de Mackenzie, vous comprenez que le genre se dénature. Voilà notre monde à la Sterne qui s'en va pour faire place au voyageur; adieu la grande route, et Paris, et la petite boutique de

mercière; il ne s'agit plus de ces rues tortueuses, mais bien des replis et des détours du cœur humain. Plus de romans ou de ces mille aventures si amusantes et si vraies; vous avez, à la place des faits, des réflexions; de la philosophie, à la place du drame; un homme tout seul, comme dans un traité de morale : adieu le charme, adieu tout.

C'est que non seulement le docteur Mackenzie écrivait après Sterne, et sous le poids de ce souvenir ineffaçable, mais encore à cette influence de compatriote se joignait l'influence française, dont la littérature, toute puissante à cette époque, modifiait singulièrement les belles-lettres et la philosophie de nos voisins. C'est ainsi que Hume l'historien, tout ébloui de l'histoire de Voltaire, portait dans la sienne la même légèreté sceptique et souvent ignorante; il fallut donc que Mackenzie, qui vint au monde vers le milieu du dix-huitième siècle, obéît aux besoins métaphysiques de son époque, et se livrât à

ces recherches sans fin de la connaissance de l'homme qu'on croyait terminées depuis que Locke et Pascal avaient complété les découvertes de Platon. Ce dix-huitième siècle, auquel l'auteur de *l'Homme sensible* appartient tout entier par la manière de penser et d'écrire, avait rendu si facile cette étude de l'homme moral, elle l'avait abaissée à un si triste niveau, que c'était pitié de voir combien c'était chose facile qu'un moraliste. Il y avait alors dans le monde un imbécille nommé d'Arnaud, qui passait pour connaître le cœur humain. Sous le règne de ces mêmes idées, Diderot, l'auteur de l'*Héloïse*, Crébillon le fils même, et beaucoup d'autres faiseurs de romans, se croyaient de grands maîtres en fait de morale; aussi de tous ces traités de métaphysique couleur de rose, à l'usage des petites maîtresses de l'époque, il ne nous est resté qu'un affligeant et amer souvenir de bouleversement et de corruption.

Il faut rendre justice au génie anglais, il

s'est montré plus chaste que le nôtre. Ces saturnales littéraires ont plutôt donné lieu à des causes politiques qu'à des vices. A peu près à des époques semblables, le grave génie de Milton faisait des pamphlets régicides, et Voltaire, des poëmes graveleux. A quelle cause attribuer ces différences? Pourquoi n'avons-nous pas eu de Sterne, ou pourquoi les Anglais n'ont-ils pas eu de Diderot! Comment se fait-il que Mackenzie, au plus fort de la passion anglaise pour nos écrivains, ait échappé, non pas à l'imitation de leur métaphysique, mais à l'imitation de leur manière de l'embellir à force de bas et d'ignoble comique? On pourrait à cela trouver plusieurs raisons : en voici une qui n'est pas la plus mauvaise de toutes, selon nous.

Les mœurs sont filles du toit domestique. Donnez à un homme un abri, une famille, un foyer, le repas hâté du matin, le repas prolongé de la soirée, la flamme pétillante de l'hiver, le repos frais et doux de l'été, sur

le banc de verdure, à la porte, le soir; qu'il y ait pour protéger cet abri quelque puissance à l'entour, une aristocratie sévère, vieille et respectée; les mœurs publiques sentiront soudain cette influence. A un tel peuple, on parlera beaucoup de ses plaisirs de famille, de ses plus intimes rapports, de tout ce bonheur intérieur, de sa vie privée, de ses détails de ménage, des légumes qui le nourrissent, du *porter* qui l'abreuve, de son magistrat, de sa femme, de son chien fidèle, du dernier hôte de sa basse-cour; car, dans un pays heureux et recueilli, tout cela c'est la vie, c'est le droit, c'est même le devoir, puisqu'à tout cela est attaché la considération, le bonheur et le repos.

Au contraire, jetez un écrivain chez un peuple qui vit au hasard, au jour le jour, sans se soucier du lendemain; que cet homme qui veut plaire à son siècle, se trouve jeté dans une société tout en dehors, vaine, frivole, oisive, avide de dis-

traction et de plaisir; que la mère exile la fille, que l'époux méconnaisse l'épouse; que la cour, séparée de la ville, force le courtisan à de perpétuels voyages; que le pouvoir divisé entre plusieurs mains devienne l'ambition de tous; que cette société, par oisiveté, se mette à douter de tout, à tout nier, à tout refaire, à tout détruire, à se perdre avec joie, et sans remords; qu'il y ait à côté de chaque vertu une calomnie pour la souiller; à chaque mensonge un avocat pour le défendre; à chaque vérité un sophisme pour la flétrir; que l'éducation soit toute matérielle, toute dégagée des principes qui font l'âme d'un homme : alors vous aurez à la place d'un livre de mœurs, de frivoles et licencieuses peintures, des héros sans âmes, des héroïnes sans pudeur; vous aurez de jolis riens, de légers paradoxes, des contes, des romans, des bouts-rimés, des chefs-d'œuvre en carton, et en plâtre, de petits vers, Dorat, Boucher, Champfort,

Marmontel. Les Anglais avaient eu Sterne, Scwift, le docteur Blair; Mackenzie même, comme littérateur affublé, était bien supérieur à Helvétius.

En effet, Mackenzie est un homme plein de naïveté et de bonhomie; il est facilement la dupe de son émotion, et quelquefois il pleure si bien, qu'il fait pleurer, ce qui est bien rare. Son *Histoire du Père Nicolas*, et surtout l'*Histoire de Laroche*, sont deux morceaux pleins de charme et d'intérêt. L'*Histoire de Laroche* rentre encore dans cette espèce de force morale que les Anglais aiment tant. Un bon pasteur malade dans une vieille hôtellerie, ayant à ses côtés sa jeune fille aux yeux bleus et à la belle chevelure si blonde et si anglaise, est encore une espèce de stoïque comme la création de Goldsmith; singulière affection d'un peuple pour un caractère de leur choix! Il suffit de sonder un peu la littérature d'un pays pour en connaître les habitudes. A l'Italien

efféminé, frondeur, sans courage, mais non sans verve, donnez le paillasse en habits blancs, et défendu par un masque trompeur; au Français, léger, élégant et dissipateur effréné, offrez sans relâche quelque beau Léandre, joueur, brave et débauché, escorté de Frontin pour jouer ses débiteurs; vous verrez que la sombre et inquiète philosophie des Allemands s'attachera vivement à quelque puissance infernale et visible dont le rire acharné sentira la science et l'enfer comme celui de Méphistophélès, à l'Espagnol ardent et rêveur, la sérénade et les sons de la guitare et la scène du balcon, au clair de lune, dans une nuit brûlante, feront passer de délicieuses extases; il faut à l'Angleterre les émotions plus morales et plus fortes; lui faut le *Richard* ou le *Timon* de akespeare; il lui faut le *justus et tenax* lorace; il lui faut le docteur *Laroche* ésignant à son sort, ou mieux encore on vicaire de *Wakefield*, aimable et

doux optimiste, qui, devant sa maison en flammes, sourit encore à sa femme et aux enfants qu'il a sauvés.

Ainsi, faite avec soin et avec une attention minutieuse des diverses analogies par lesquelles un chef-d'œuvre tient à un autre chef-d'œuvre, un homme à un homme, une littérature à une autre littérature, cette étude des lettres vous fera voir à la longue combien c'est même chose que le beau et le vrai dans les arts, quelle que soit leur patrie, quel que soit leur but, quel que soit leur siècle.

J. JANIN.

PRÉCIS

DE LA VIE DE L'AUTEUR.

Henri Mackenzie naquit à Édimbourg au mois d'août 1745. Son père, le docteur Joshua Mackenzie, habitait cette ville, ainsi que sa mère, Marguerite, fille aînée de M. Rose de Kilravock, d'une très-ancienne famille de Nairnshire. Après avoir fait ses études au grand collége et à l'université d'Édimbourg, Mackenzie fut, par le conseil de quelques amis de son père, adressé à M. Inglis de Redhall, pour étudier chez lui les procédures de l'échiquier, et se former à ce genre de pratique légale, dans lequel il devait trouver moins de concurrents que dans toute autre carrière en Écosse.

Quoique son goût le portât plutôt aux

études littéraires, Mackenzie s'appliqua avec diligence à l'examen des principes légaux, et en 1765 il se rendit à Londres pour compléter son éducation législative sur les modes et les formalités de la pratique de l'échiquier, qui sont à peu près, aussi bien que la constitution de la cour, les mêmes en Angleterre qu'en Écosse. Pendant son séjour à Londres, un ami zélé voulut obtenir la continuation de sa résidence dans cette capitale, et solliciter pour lui la faveur d'être admis au barreau anglais. Mais les prières de sa famille, jalouse de le posséder près d'elle, et son peu d'ambition le décidèrent à retourner à Édimbourg, où il devint d'abord l'associé, et ensuite le successeur de M. Inglis dans la charge de procureur de la couronne.

Les travaux de sa profession ne l'empêchèrent pas cependant de cultiver les lettres et de suivre son goût dominant. Ce fut à Londres qu'il composa et mit en ordre plusieurs fragments de son premier ou-

vrage, devenu si populaire, (*l'Homme du sentiment*) qui fut publié en 1771, sans le nom de l'auteur, et reçut du public un accueil si favorable, qu'un individu nommé Eccles de Bath, profitant de l'anonyme, se donna la peine de copier de sa main l'ouvrage entier, d'y faire même quelques changements, des interlignes et des ratures, pour s'arroger le titre d'auteur, qu'il soutint avec tant d'obstination, que MM. Cadell et Strahan (éditeurs de Mackenzie), furent obligés, pour détromper le public, de contredire formellement le faussaire.

Quelques années après, il publia *l'Homme du monde*, qui est en quelque sorte la contre-partie de l'Homme du sentiment. On remarque dans cet ouvrage la même délicatesse morale, le même charme d'une sensibilité exquise. Dans son premier ouvrage, il avait peint son héros, ne suivant que l'impulsion de son cœur. Dans *l'Homme du monde*, au contraire, on voit un homme, pour ne pas assez écouter son cœur, se préci-

piter dans un abîme de maux, et entraîner dans son malheur tout ce qui l'entoure. *Julie de Roubigné*, qui n'est qu'une suite de lettres, a beaucoup d'intérêt, et le style surtout se distingue par une heureuse élégance.

En 1777 ou 1778, Mackenzie, admis dans une société littéraire et choisie, à Édimbourg, où chaque membre venait tour à tour lire en commun quelques essais, proposa que pour que les lectures présentassent un cadre plus varié, on se livrât à des compositions, à des esquisses morales, et lui-même dans quelques morceaux critiques, dans quelques portraits, donna l'exemple de ce nouveau genre. C'est là ce qui produisit le *Miroir* dont Mackenzie fut l'éditeur et le principal écrivain.

Quand la société royale d'Édimbourg fut formée, Mackenzie, qui en avait été nommé membre, enrichit sa collection

de quelques fragments remarquables, particulièrement d'un Éloge de son ami, le juge Abercromby, et d'un Mémoire sur la tragédie allemande.

Dans les œuvres complètes de Mackenzie, publiées en 1808, on trouve quelques comédies et tragédies, dont la plus remarquable fut le *Prince de Tunis*, représenté avec beaucoup de succès, en 1763, à Édimbourg.

Mackenzie composa aussi un traité politique, intitule : *Recueil des débats du parlement de* 1784, que son vieil ami, Dundas, depuis lord Melville, l'avait engagé à faire : cet ouvrage valut à l'auteur l'estime et l'amitié de Pitt, qui, après avoir lu avec la plus scrupuleuse attention ce recueil, y fit de sa propre main quelques changements. Peu de temps après, Mackenzie, par la protection de lord Melville et de l'honorable Georges Rose, son ami intime, fut nommé à la place de contrô-

leur des contributions d'Écosse, à laquelle sont attachés de longs travaux et une grande responsabilité.

Voici, comme écrivain, le jugement qu'a porté de Mackenzie, dans une dissertation critique, John Galt, à Eskgrove, 31 mai 1823.

« Dans plusieurs épisodes, Mackenzie n'est pas au-dessous de Sterne, à qui il faut convenir qu'il a emprunté pour le fond des idées, et pour le style : dans sa *Visite à Bedlam*, dans sa rencontre du vieil Édouard, il devient éminemment original; et sa plume trace des tableaux qui ne laissent rien à désirer à l'imagination, et qui défieraient le pinceau le plus exercé. D'autres écrivains, peut-être, ont déployé plus d'éclat, plus de variété, plus d'érudition nationale; mais par sa simplicité, par son naturel, par son style gracieux et coulant, Mackenzie mérite évidemment d'être compté parmi les auteurs les plus agréables que l'Écosse a produits. »

MACKENZIE.

VISITE A BEDLAM.

Bedlam est l'une des curiosités qu'on suppose tout voyageur désireux de voir à Londres. L'ami de Harley, qui lui avait déjà montré beaucoup de choses, lui proposa en conséquence de l'y mener. Harley s'y était d'abord refusé : «je trouve inhumain, avait-il dit, d'exposer ainsi la plus grande calamité qui puisse affliger l'espèce humaine, à la curiosité oisive du premier venu, qui peut donner quelque argent au gardien : d'autant plus que c'est là un malheur que nous ne pouvons voir qu'avec les plus tristes réflexions, à cause de l'impuissance où nous sommes de le soulager.» Cependant les instances de son ami, les

prières du reste de la société, et de quelques dames qui devaient être de la partie, le décidèrent, et l'on se rendit en compagnie à Moorfields.

On les conduisit d'abord près des étroites cellules qui renferment les individus atteints d'une démence incurable; le bruit de leurs chaînes, les cris sauvages, les imprécations que poussaient quelques-uns d'entre eux formaient la scène la plus hideuse. Harley, mais surtout les dames prièrent leur guide de retourner sur leurs pas: cet homme parut surpris de leur effroi, il ne pouvait concevoir comment ils se refusaient à voir quelques autres détenus dans cette partie de la maison; il aurait voulu leur en faire voir de beaucoup plus curieux, ajoutait-il, (se servant de l'expression de ceux qui montrent au public les animaux féroces) que tous ceux qu'ils avaient déjà aperçus, qui ne les égalaient ni en fureur ni en rage.

Il les mena près de ceux qui par leur

état sont moins dangereux, et pour les autres et pour eux-mêmes, et à qui on laisse un certain degré de liberté, à cause de la tranquillité de leurs dispositions.

Harley était resté derrière la société, occupé à regarder un homme qui faisait des pendules avec des brins de fil, et de petites boules de terre. Il avait dessiné sur le mur, avec du charbon, un segment de cercle, et il marquait les différentes vibrations par une intersection, au moyen de lignes courbes. Un homme d'un extérieur honnête, souriant à la vue du maniaque, s'approcha de Harley, et lui dit que ce gentilhomme avait été un mathématicien très-distingué; c'est, ajouta-t-il, une victime de la théorie des comètes; car après avoir, avec un travail infini, composé une table sur la conjecture de sir Isaac Newton, le retour inattendu d'une comète le frappa tellement que ses amis furent bientôt forcés de le mettre ici. Si vous voulez me suivre, Monsieur, continua l'étranger, je crois

pouvoir vous faire connaître tous les malheureux, renfermés dans cette maison, mieux même que l'homme qui conduit votre société. Harley le salua, et accepta son offre.

Le premier personnage qui s'offrit à eux avait griffonné une foule de figures sur un morceau d'ardoise. Harley eut la curiosité de s'approcher pour voir ce qui était écrit. Il y avait plusieurs colonnes près les unes des autres, surmontées d'une tête où était écrit : Annuités de la mer du Sud, bons des Indes, trois pour cent consolidés. Vous voyez, dit l'instructeur de Harley, vous voyez un homme bien connu à *change-alley* (la bourse); il possédait autrefois 50,000 liv., et il allait acheter un bien pour réaliser son argent, quand une discussion survenue avec le propriétaire du fond, au sujet des réparations du mur du jardin, rompit le marché, et il revint à la ville continuer encore ses spéculations : une malheureuse

variation dans les fonds publics où il se trouvait grandement intéressé, le réduisit en même temps à la misère et à la folie. Le malheureux me disait l'autre jour qu'au premier paiement des différences il serait riche de plus de 100,000 liv. Oui, c'est un spondée, je le soutiens! interrompit à gauche, une voix qui se fit entendre : et cette assertion fut accompagnée d'une citation très-rapide de quelques vers d'Homère. Cette figure, dit le guide de Harley, dont les vêtements sont si salis de tabac, était un maître d'école d'une certaine réputation; il est venu ici pour s'éclairer et se fixer sur la véritable prononciation des voyelles grecques. Dans ses plus grands transports, il fait souvent mention d'un monsieur Bentley.

Les illusions, Monsieur, entraînent et dirigent la plus grande partie du monde, et les actions des hommes partent presque toutes d'une imagination exaltée. De sorte qu'aux yeux d'un philosophe le monde

en vérité peut être appelé une vaste maison de fous. Vous avez raison, dit Harley, les passions des hommes sont une folie momentanée, quelquefois elles entraînent de bien funestes conséquences.

«De la Macédoine à la Suède l'homme est fou.» [1]

C'était en effet bien mal à Charles, dit l'étranger, de songer à ajouter à ses domaines un territoire aussi vaste que celui de la Russie : un tel événement eût été fatal, il aurait rompu la balance du Nord; et d'ailleurs le sultan et moi, nous ne l'aurions jamais souffert. Vous! dit Harley plein de surprise. Oui, répondit l'autre, le sultan et moi. Me connaissez-vous? je suis le kan de Tartarie.

Cette explication n'étonna pas peu Harley, il fut assez prudent cependant pour dissimuler sa surprise, et faisant au monarque un salut aussi profond que l'exi-

[1] From Macedonia 's madmam to the Swede.

geait son rang, il se hâta de le quitter pour aller rejoindre sa société.

Harley la retrouva dans le quartier de la maison réservée aux femmes aliénées : quelques-unes de ces malheureuses étaient groupées autour des dames de la société, dont elles semblaient considérer, avec plus d'attention qu'on n'aurait pu le penser, les diverses parties de la toilette

Loin du reste des femmes, une personne d'une figure noble, mais pâle et décharnée, se tenait isolée; il y avait dans ses traits, plus réguliers et moins hideux que ceux de ses compagnes, ce je ne sais quoi qui excite la pitié sans faire horreur; tout le monde s'était arrêté à la considérer; l'homme qui nous conduisait s'en aperçut, et nous dit : La personne que vous voyez devait un jour avoir un équipage à six chevaux. Elle fut aimée, si le récit qu'on m'a fait est vrai, par un jeune homme d'une naissance égale à la sienne, mais d'une fortune bien inférieure : l'amour,

dit-on, est aveugle, aussi agréa-t-elle son hommage. Son père ne voulut pas entendre parler de ce mariage, il menaça même sa fille de la chasser du toit paternel si elle revoyait ce jeune homme. Celui-ci fit un voyage aux Indes occidentales dans l'espoir d'y accroître sa fortune, pour pouvoir demander ensuite la main de cette infortunée; mais à peine fut-il débarqué, qu'une de ces fièvres si communes dans ce pays le saisit et le conduisit en quelques jours au tombeau, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Cette nouvelle parvint bientôt à la jeune personne, qu'au même moment son père sollicitait d'épouser un homme riche, mais d'un âge à être son grand-père. La mort du jeune homme ne put rien sur ce père inhumain; il pressa plus vivement que jamais sa fille de consentir au parti qu'il lui avait trouvé. Accablée de désespoir par la mort du jeune homme, et pleine d'aversion pour le vieillard, la pauvre fille fut réduite à l'état où

vous la voyez. Mais Dieu ne laissa pas impunie la cruauté du père, ses affaires commencèrent peu de temps après à se déranger, et il mourut presque dans le besoin.

Cette histoire, racontée avec une grande simplicité, fit une profonde impression sur Harley : plus d'une fois ses larmes avaient coulé pendant le récit du gardien. La jeune fille jusque là avait semblé absorbée dans ses pensées, et roulant entre ses doigts une petite bague, elle n'avait pas levé les yeux : tout à coup les portant sur Harley : Mon Billy n'est plus ! dit-elle, est-ce lui que vous pleurez ? Bénies soient vos larmes ! Je voudrais pleurer, mais mon cœur est sec, il brûle !... Elle s'approcha d'Harley. Consolez-vous, lui dit-il, votre Billy est aux cieux. — Est-ce vrai ? nous y rencontrerons-nous ? et cet homme effrayant, dit-elle, en montrant le gardien, y sera-t-il aussi ? Hélas ! combien je suis coupable ! j'ai presque oublié de penser au ciel ; je

prie cependant quelquefois quand je peux, je prie, et souvent je chante : quand je me sens très-mal, je chante; tenez, écoutez-moi :

Puisse la terre être légère à la poitrine de Billy!
Puisse verdir le gazon qui entoure sa tombe[1]*!*

Il y avait dans ces accents plaintifs une sensibilité entraînante. Tous les yeux, excepté ceux du gardien, se mouillèrent de pleurs.

Vous pleurez, dit-elle, je ne le veux pas : vous ressemblez à mon Billy : ainsi il me regardait en me donnant cette bague : pauvre Billy, c'était la dernière fois que nous nous vîmes.

Les mers alors étaient mugissantes. Je vous aime parce que vous ressemblez à Billy, mais jamais je n'aimerai personne comme lui. Elle tendit sa main à Harley. il la serra dans les siennes et la baigna de

[1] Light be the earth on Billy 's breast,
And green the sod that wraps his grave !

ses pleurs. C'est la bague de Billy, ajouta-t-elle, je ne puis vous la donner, regardez, en voici une autre, que j'ai faite moi-même l'autre jour, voulez-vous la garder pour l'amour de moi? En vérité, je suis une singulière créature; mais l'innocence est dans mon cœur: mon pauvre cœur, il éclatera quelque jour, sens comme il bat; et elle prit la main d'Harley qu'elle appuya sur son cœur, et dans l'attitude de quelqu'un qui écoute : Une, deux, trois, arrête tes pulsations, mon Billy n'est plus! mais j'oubliais la bague.... Elle la mit au doigt d'Harley. Adieu, il faut que je vous quitte. Elle voulut retirer sa main que Harley porta à ses lèvres. —Je ne puis rester plus long-temps, ma tête me fait mal, adieu. Et elle se retira d'un pas précipité dans une petite chambre qui était à quelque distance. Harley demeura plongé dans la stupeur, et plein de compassion ; son ami paya le gardien. Il regarda sa bague, mit une couple de guinées dans la main de cet homme, en lui disant : Soyez bon pour

cette malheureuse. Il fondit en larmes et se retira.

LA RENCONTRE.

QUAND la voiture fut arrivée à sa destination, Harley songea à la manière dont il acheverait sa route. Le maître de l'hôtel, l'abordant civilement, lui offrit de mettre à sa disposition une chaise ou des chevaux de poste pour le conduire où bon lui semblerait. Mais Harley faisait souvent les choses d'une manière tout extraordinaire : il refusa donc les offres de l'aubergiste, et partit à pied, après avoir mis dans sa poche une chemise, et après avoir donné des ordres pour le transport de son porte-manteau. C'est ainsi qu'il avait coutume de voyager, et il trouvait dans cette méthode plusieurs avantages. D'abord il

n'était obligé de pourvoir qu'à ses besoins sans s'occuper des chevaux; il était ensuite tout-à-fait libre de choisir ses quartiers, et de les établir dans une auberge ou dans la première chaumière où la figure d'un hôte lui souriait; et quand la créature raisonnable n'avait pour lui nul attrait alors c'était aux charmes d'êtres d'une classe inférieure qu'il cédait; il s'endormait près d'une roche ou sur les bords d'un ruisseau; jamais il n'agissait sans motifs, mais ses motifs étaient excentriques : l'utile, l'agréable étaient à ses yeux des termes trop étendus, et auxquels il ne prêtait pas toujours le sens qu'on leur attache généralement.

Le soleil se couchait sur un ciel parfaitement pur et serein, quand il entra dans un sentier creux qui séparait les deux côtés de la route, et présentait divers petits chemins battus au gré des voyageurs. Ce sentier paraissait maintenant peu fréquenté, car l'herbe le couvrait en partie.

Harley s'arrêta pour jouir de cette scène de la nature, quand tout-à-coup il aperçut un objet que, dans sa rêverie, les yeux attachés sur la terre, il n'avait pu encore distinguer.

Un vieillard dont l'habit annonçait un militaire dormait sur la terre ; son havresac reposait sur une pierre à sa droite; à sa gauche, son baton et son sabre à poignée de cuivre.

Harley le regarda attentivement. C'était une de ces figures qu'aurait dessinées le pinceau de Salvator ; et le lieu, les accessoires de la scène étaient bien dignes de la touche sauvage de ce peintre dans ses fonds de tableaux : quelques buissons disséminés de chaque côté à peu de distance au-dessus, un poteau pour indiquer la direction de deux routes qui partaient de l'embranchement où il était placé. Un rocher sur le flanc duquel brillaient quelques fleurs sauvages s'élevait au-dessus de l'endroit où était couché le soldat, qu'un

vieil arbre, dont le tronc s'échappait par une crevasse du rocher, ombrageait avec la seule branche que lui avaient laissée les ans. Le soldat portait sur sa figure l'empreinte des années : son front n'était pas entièrement chauve ; mais on aurait pu compter ses cheveux, dont quelques boucles blanches, en tombant sur son cou bruni, formaient le contraste le plus respectable pour un spectateur sensible comme Harley. Tu es vieux, disait-il, et peut-être le temps n'est pas encore venu de te reposer de tes infirmités; je crains bien que ces cheveux blancs n'aient pas obtenu un abri du pays au service duquel s'est noirci ton cou.....

L'étranger s'éveilla; il regarda Harley d'un air confus. Harley était trop discret pour l'affliger une seconde fois, il continua son chemin. Le vieillard rajusta son havresac, et suivit un des sentiers de l'autre côté de la route.

Au bruit de ses pas derrière lui, Harley

ne put s'empêcher de retourner la tête pour jeter un coup-d'œil à son compagnon de voyage. Il paraissait courbé sous le poids de son havresac; souvent il s'arrêtait pour reprendre haleine, un de ses bras, soutenu par une écharpe, restait immobile. Il y avait dans son regard un mélange de tristesse et de douceur. S'il ne se plaignait pas, c'est que quelquefois il cherchait dans l'oubli une consolation de ses douleurs, au milieu desquelles il conservait cette sérénité qui jamais n'abandonne une âme juste.

Il s'était rapproché d'Harley; et, d'une voix mal assurée, il lui demanda l'heure. Je crains, dit-il, que le sommeil m'ait pris trop de temps; j'aurai à peine assez de jour pour arriver au terme de mon voyage. Bonhomme, dit Harley, qui se sentit ému, allez-vous loin? Pas loin, Monsieur, répondit le soldat, et en vérité je ne pourrais plus aller très-loin maintenant : on compte quatre milles de la hau-

teur que vous voyez au village : c'est là que je vais. J'y vais aussi, dit Harley, nous pouvons abréger la route en cheminant ensemble. Vous paraissez avoir servi, mon brave, et long-temps : j'ai la plus grande estime pour les soldats. Je ne voudrais pas vous paraître trop curieux, mais je serais charmé de vous connaître davantage : souffrez que je porte votre havre-sac. Le vieillard le regarda ; une larme roulait dans ses yeux. Jeune homme, dit-il, vous êtes trop bon : puisse le ciel vous bénir pour l'amour d'un vieux soldat, qui n'a rien au monde à donner que sa bénédiction ! Mon havre-sac connaît si bien mes épaules que je marcherais moins bien si je cessais de le porter ; et il vous fatiguerait, parce que vous n'avez pas l'habitude d'un tel fardeau. Au contraire, dit Harley, je n'en marcherai que plus légèrement, et jamais je n'aurais porté une charge plus honorable.

Monsieur, dit l'étranger, qui avait attentivement considéré Harley pendant ces

derniers mots : ne vous appelez-vous pas Harley? Oui, répondit-il; je l'avoue à ma honte, j'ai oublié votre nom. — Vous pouviez bien avoir oublié mes traits aussi, continua l'étranger, il y a si long-temps que vous ne m'avez vu; mais peut-être vous souviendrez-vous un peu du vieil Édouard! Édouard! dit Harley; ô ciel! Il se précipita dans ses bras; laissez-moi embrasser ces genoux où je me suis si souvent assis. Édouard! non, jamais je n'oublierai ce coin du feu, autour duquel j'ai été si heureux! Mais, où avez-vous été? où est Jacques? où est votre fille? et comment se trouvent-ils, eux, quand la fortune paraît avoir été si dure à votre égard? C'est une longue histoire, répondit Édouard, mais j'essaierai de vous la raconter en marchant.

Quand vous étiez à l'école dans le voisinage, vous vous rappelez que j'étais à South-Hill. Cette ferme avait été tenue par mon père, mon grand père, et mon aïeul, qui était le frère cadet de l'ancêtre du

propriétaire, maintenant lord du manoir. Je fis valoir ma ferme avec autant de prudence qu'eux, ma rente était régulièrement payée aux termes, et j'avais toujours assez de reste, pour donner du pain à moi et à mes enfants. Mais mon dernier bail fut rompu quelque temps après votre départ du pays, et l'écuyer qui venait de prendre un procureur de Londres pour son intendant, ne voulait pas le renouveler, parce que, disait-il, il ne pouvait avoir dans ses propriétés de ferme qui rapportât moins de 300 livres par an; il m'offrait cependant la préférence, aux mêmes conditions que tout autre dans le cas où je voudrais prendre une métairie dont la mienne n'était qu'une portion.

Que pouvais-je faire, monsieur Harley? je craignis que l'entreprise ne fût trop considérable pour moi : cependant à mon âge, quitter la maison où j'avais vécu dès le berceau! je ne le pus pas, monsieur Harley : il n'y avait pas autour de ma ferme un arbre

que je ne regardasse comme un père, une mère, ou un enfant : je courus donc les chances, et j'acceptai pour le tout les offres du propriétaire. J'eus bientôt lieu de me repentir de mon marché : l'intendant avait eu soin que mon ancienne ferme fût la meilleure terre de tout le bien. Obligé de louer un plus grand nombre de serviteurs, je ne pouvais étendre sur tous l'œil du maître : quelques récoltes malheureuses se suivirent, et mes affaires devinrent embarrassées. Ajoutez à mon malheur qu'un gros marchand de blé fit banqueroute, et m'enleva une forte somme : je ne pus plus acquitter ma rente aussi ponctuellement que je l'avais fait jusqu'alors, et l'intendant me fit saisir-exécuter quelques jours après. Ainsi, monsieur Harley, finit mon bonheur, cependant la vente de mes effets produisit de quoi payer mes dettes, et je ne fus pas emprisonné : grâces à Dieu! je n'ai fait de tort à personne, et le monde jamais ne m'accusera de malhonnêteté.

Ah ! M. Harley, si vous aviez vu notre départ de South-Hill, vous auriez pleuré, j'en suis sûr. Vous vous souvenez du vieux Trusty, notre chien de garde : jamais je n'oublierai de la vie cette scène : la pauvre bête était aveugle à force d'années, et il vint cependant jusqu'au groseiller qui était dans le coin à gauche de la cour : c'est là que d'ordinaire il se venait chauffer au soleil : quand il fut là, il s'arrêta, nous nous éloignions : je l'appelai, il remua la queue, mais il ne bougeait pas : je l'appelai encore, il se coucha : je sifflai, et lui criai, Trusty : je l'entendis faiblement hurler, et il mourut. J'aurais voulu mourir aussi; mais Dieu me donna la force de vivre pour mes enfants.

Ici le vieillard s'arrêta pour respirer, il regarda Harley, dont la figure était mouillée de larmes; le bonhomme s'était familiarisé avec son histoire : une larme s'échappa de son œil, et il reprit en ces termes :

Quoique pauvre, je n'avais pas perdu tout crédit. Un propriétaire des environs, qui avait une petite ferme libre dans ce moment, me l'offrit, sous caution de payer la rente; je la fournis! c'était une pièce de terre qui demandait, pour rapporter, à être bien soignée. Mon fils et moi, nous y mîmes toute notre industrie, et nous étions parvenus à réussir, à nous faire un petit produit satisfaisant, quand un malheureux accident nous mit en opposition avec la justice de paix du voisinage, et vint une seconde fois troubler le bonheur de toute la famille.

Mon fils était excellent chasseur, et sans croire faire de mal, il avait gardé un chien d'arrêt : un jour le chien ayant fait lever une couvée sur notre terrain, de son propre mouvement, la suivit sur le terrain de la justice. Mon fils déposa à terre son fusil, et courut après le chien pour le ramener : le-garde chasse, qui avait vu les oiseaux partir, s'avança, et tira au chien

un coup de fusil, au moment où mon fils arrivait. L'animal tomba; mon fils courut à lui, et le vit expirer en gémissant à ses pieds. Jacques, furieux, court sur le garde-chasse, et lui arrachant des mains son fusil, d'un coup de crosse le jette à terre.

Il était à peine revenu à la maison qu'un constable, muni d'un pouvoir, vint l'arrêter, et le conduisit en prison, où il fut détenu, car les justices ne voulurent point accepter de caution, jusqu'à ce qu'il fût jugé à la prochaine session, comme prévenu d'avoir porté des coups et assailli un individu. Son amende était dure à payer pour nous : nous en vînmes cependant à bout, à force d'économies : mais ce châtiment ne suffit pas à la justice, et bientôt après, elle eut une nouvelle occasion de nous manifester son ressentiment.

Un officier vint dans notre pays avec des ordres exprès, concertés avec les juges de paix, pour nettoyer le pays, et nous

enlever un certain nombre d'individus suspects et dangereux, le nom de mon fils était sur la liste du juge.

C'était la veille de Noel, et l'anniversaire de la naissance du petit garçon de mon fils. La soirée était extrêmement froide, et la grêle et la neige tombaient abondamment. Nous avions fait bon feu dans notre chambre : assis dans mon fauteuil, je bénissais la Providence de m'avoir donné, ainsi qu'à mes enfans, un abri. Mes deux petits enfants sautaient et gambadaient autour de nous. Ce spectacle réchauffait mon cœur; dans une bouteille de ma meilleure bière, nous noyions le souvenir de tous nos malheurs passés.

Nous aimions souvent à jouer au colin-maillard, nous n'y manquâmes pas alors : ainsi, nous nous y mîmes, moi, mon fils et sa femme, la femme d'un fermier voisin qui était chez nous, les enfants, et une vieille domestique, qui dès l'enfance avait vécu avec nous. C'était à mon fils à se

couvrir les yeux : nous étions depuis quelque temps à jouer, quand il passa dans une chambre voisine, poursuivant quelques-uns de nous qu'il croyait s'y être réfugiés. Nous restions bien tranquilles à nos places, jouissant de sa méprise. Il y était à peine entré, qu'il se sentit saisir par derrière; Je vous tiens, cette fois, dit-il, et il se retourna. Oui dà! répondit le drôle qui l'avait saisi : nous allons vous faire jouer un autre jeu tout à l'heure. A ces mots un mouvement convulsif agita Harley : saisissant le sabre d'Édouard, il le sortit à moitié du fourreau, de l'air le plus décidé. Édouard le remit en place, et continua son récit.

En entendant ces mots prononcés par une voix inconnue, nous sortîmes tous pour voir ce qui arrivait. Déjà la chambre était remplie d'une bande de recors; ma belle fille s'évanouit, la domestique et moi nous nous empressâmes de la secourir, pendant que mon pauvre fils restait im-

mobile, regardant tour à tour ses enfants et leur mère. Nous la rappelâmes bientôt à la vie, et nous la priâmes de se retirer et d'attendre l'issue de l'affaire : mais elle se précipita sur son mari, et, pleine de crainte, l'étreignit dans ses bras.

Je crus voir plus de douceur dans les traits d'un individu de cette bande, que son costume annonçait être un sergent de pied; il vint à moi et me dit que mon fils pouvait choisir entre le service de terre ou de mer, ajoutant à voix basse, que s'il prenait le premier parti il pourrait, en lui trouvant un remplaçant et moyennant une certaine somme, le débarrasser du service. Pour l'argent nous pouvions encore en ramasser quelque peu, grâces surtout à l'aide de la domestique qui nous offrit dans un sac vert tous les fruits de son économie; mais pour un homme, nous ne pouvions en trouver. Ma belle fille regardait ses enfants dans le plus sombre désespoir. Pauvres enfants! s'écriait-elle, on vous

arrache votre père : qui vous donnera désormais du pain? faudra-t-il que votre mère mendie pour elle et pour vous? Je la priai de se tranquilliser, mais je n'avais aucune consolation à lui offrir : enfin je pris le sergent à part et je lui demandai si j'étais trop vieux pour être accepté en remplacement de mon fils. Je ne sais, répondit-il ; vous êtes sans doute un peu vieux pour cela, mais l'argent peut beaucoup. Je mis mes écus dans sa main, et revenant à mes enfants : Jacques, dis-je, tu es libre, vis pour nourrir ta femme et ces petits enfants ; je partirai, mon fils, à ta place, je n'ai plus que peu de temps à vivre, et si je restais, ce serait un malheureux de plus que ferait ton départ. Non, répondit mon fils, je ne suis pas aussi lâche que vous le croyez ; le ciel défend que les cheveux blancs de mon père soient ainsi exposés pendant que je resterais tranquille ici : je suis jeune, je puis supporter la fatigue, et Dieu prendra soin de

vous et de ma famille. Jacques, lui dis-je, je veux en finir; tu ne m'as jamais désobéi : ainsi qu'on ne me contrarie pas, reste ici, je te charge pour l'amour de moi d'être bon pour mes enfants.

Ah ! monsieur Harley, je ne puis vous peindre notre séparation! pour la première fois nous nous quittions; la bande même ne put retenir ses larmes, et le sergent seul, qui d'abord avait paru le plus humain de la troupe, était à ce moment le moins sensible, le moins touché. Il me conduisit auprès d'un corps de nouvelles recrues qui était assemblé dans un village des environs et nous rejoignîmes ensuite le régiment. Peu de temps après mon arrivée, je fus envoyé dans les Indes orientales, où j'obtins le grade de sergent, dans lequel j'eusse pu me donner quelque fortune si j'avais eu le cœur aussi dur que beaucoup d'autres ; mais je n'ai jamais pu soutenir l'idée de devenir riche aux dépens de ma conscience.

Parmi les prisonniers que nous fîmes,

se trouva un vieil Indien, que plusieurs officiers supposaient avoir caché quelque part un trésor, pratique assez commune dans ce pays. On le pressa de le découvrir. Il eut beau déclarer qu'il n'en avait pas, ce ne fut pas assez pour les officiers : on ordonna de l'attacher à un poteau et de lui appliquer tous les matins cinquante coups de fouet jusqu'à ce qu'il eût appris à parler, comme disaient les officiers. Monsieur Harley! si vous l'aviez vu comme moi les mains liées derrière le dos, souffrant en silence pendant que de grosses larmes tombaient sur ses joues sillonnées et mouillaient sa barbe blanche que quelques soldats inhumains arrachaient par mépris! Non, je ne pus souffrir un pareil spectacle, et un matin que toute la troupe était écartée, je trouvai moyen de faire évader l'Indien. Une cour martiale me jugea, et comme prévenu de n'avoir pas bien gardé ma consigne, ordonna, en considération de mon âge et de mes deux blessures, l'une au

bras, l'autre à la jambe, gagnées au service, ordonna que trois cents coups de fouet seulement me fussent appliqués, après quoi je serais chassé du régiment : cependant ma sentence fut mitigée à l'égard des coups de fouet, je n'en reçus que deux cents. Après avoir subi la peine, je fus renvoyé du camp, et j'avais avant d'arriver à un port de mer, trois à quatre cents milles à faire sans guide et sans argent pour m'acheter des provisions. Je me mis en route résolu d'aller jusqu'où je pourrais, et là, exténué de fatigue, de me coucher sur la terre et de mourir ; mais j'avais à peine fait un mille que je rencontrai l'Indien que j'avais délivré. Il me serra dans ses bras, baisa mille fois les marques qu'avait laissées le fouet sur mon dos, il me conduisit à une petite hutte habitée par quelques amis : et lorsque mes blessures furent guéries, il voulut lui-même m'accompagner une partie de la route, et ne me quitta qu'en me confiant à un autre Indien qui devait me servir de guide.

Avant de nous séparer, il tira une bourse de deux cents pièces d'or : Prends, me dit-il, mon cher libérateur, voilà tout ce que j'ai pu ramasser...... Je le priai de ne pas se réduire à la misère pour l'amour de moi, qui probablement n'aurais pas long-temps besoin de ses richesses. Il voulut absolument me les faire accepter et m'embrassant : Tu es Anglais, me dit-il ; mais le grand Esprit t'a donné un cœur indien : puisse-t-il alléger le poids de ton vieil âge, et émousser la pointe du trait qui te doit donner le repos ! Nous nous séparâmes, et je m'embarquai pour l'Angleterre.

Il n'y a qu'une semaine que je suis arrivé, et je vais finir mes jours dans les bras de mon fils. L'argent de l'Indien peut lui être utile ainsi qu'à ses enfants : voilà tout le prix que j'y attache. Dieu merci, je n'ai jamais été cupide, jamais je n'ai possédé beaucoup, mais j'ai toujours été assez heureux pour me contenter du peu que j'avais.

A peine Edouard eut fini son récit qu'Harley, après l'avoir quelque temps regardé en silence, le pressa dans ses bras, et après avoir soulagé son cœur en versant un torrent de larmes, Edouard, dit-il, laisse-moi te serrer sur mon cœur, laisse mon âme graver en elle la vertu de tes souffrances; viens, digne vétéran, je veux adoucir les derniers jours d'une vie passée tout entière au service de l'humanité : appelle moi aussi ton fils, je veux te chérir comme un père.

Edouard, à qui les souvenirs de ses peines n'avaient arraché que quelques larmes, sanglottait alors comme un enfant : il ne pouvait exprimer sa reconnaissance que par de courtes exclamations, et en bénissant Harley.

RETOUR DANS LA PATRIE.

Quand ils furent tous deux arrivés à peu de distance du village où ils se rendaient, Harley s'arrêta, et, regardant les murs en ruines d'une maison délabrée qui était sur le côté droit de la route, ô ciel! s'écria-t-il, que vois-je? silencieuse, abandonnée! tes joyeux habitants sont-ils donc tous partis? n'entends-je plus leurs ébats? Regarde, Edouard, regarde; le lieu où je goûtai les joies de l'enfance, où se formèrent mes première samitiés, maintenant est triste et désert. Voilà l'école où l'on m'envoyait quand tu étais à South-Hill : il n'y a qu'un an encore, elle était remplie d'écoliers : cet autre côté de la route était le gazon sur lequel nous courions. La charrue y a passé

j'aurais donné cinquante fois sa valeur pour que les profanes ne le sillonassent pas.

Mon cher Monsieur, répondit Edouard, peut-être ont-ils abandonné cette maison par choix pour en prendre une autre aussi commode. C'est impossible, dit Harley, je ne verrai plus la pelouse et ses marguerites fleuries foulées par les enfants, ni le vieux tronc d'arbre décoré des guirlandes que tressaient leurs petites mains. Tu vois ces deux pierres qui sont au bout du gazon : c'est sur ces fondements que nous bâtîmes une petite cabane que j'aidai moi-même à élever. Assis sur la verdure, quand nous étalions devant nous les pommes qui devaient composer notre festin, nous étions plus heureux, Edouard, bien plus heureux que je ne le serai jamais.

Une femme qui passait en ce moment près des deux voyageurs, fut étonnée de l'attitude d'Harley, qui, les deux mains jointes, regardait d'un œil sombre et abattu les débris de la cabane. Absorbé

dans ses souvenirs, il ne la voyait pas; mais Édouard, l'accostant poliment, la pria de lui dire si cette maison n'était pas autrefois l'école, et qui l'avait réduite dans l'état où on la voyait maintenant? Hélas! Monsieur, dit-elle, oui, c'était là l'école; mais, ma foi, l'écuyer l'a fait abattre parce qu'elle gênait sa perspective. Quoi! des perspectives!... abattue!... s'écria Harley en mots entrecoupés. Oui, Monsieur; et le gazon où jouaient les enfants a été labouré parce qu'ils abîmaient sa haie. Maudit, s'écria Harley, soit le cœur rétréci qui a pu violer un droit si sacré! Que jamais ne naisse de lui un fils pour l'honorer! Mais non, Édouard, (revenant un peu à lui), non, n'est-il pas assez malheureux? La source du bonheur le plus pur est tarie pour lui; son esprit sordide sera rongé par les soucis, tandis que toi, assis sur une modeste escabelle, tu regarderas en souriant ces cicatrices qui t'ont sauvé toi et tes enfants!

Si vous voulez quelque chose à la maîtresse d'école, continua cette femme, je peux vous indiquer sa maison. Harley la suivit sans savoir où il allait.

Ils s'arrêtèrent à la porte d'une petite habitation où était assise une vieille femme avec un petit garçon et une petite fille, qui soupaient avec du pain et du lait. — Voilà la maîtresse d'école. Madame, dit Harley, n'y avait-il pas ici, il y a quelque temps, un digne et respectable maître d'école? Oui, Monsieur, répondit-elle, la perte de son ancienne école lui a fait bien du mal; car il est mort quelque temps après que notre maison nous a été enlevée. Comme on n'en a pas encore trouvé pour le remplacer, je lui succède en attendant. — Et ces enfants, je présume, sont vos élèves? — Monsieur, ce sont de pauvres orphelins dont la paroisse m'a donné le soin : j'ai vu peu d'enfants qui promettent autant. Ils sont orphelins? dit Harley. — Oui, Monsieur, et de parents aussi respec-

tables que qui que ce soit dans la paroisse. C'est une honte en vérité pour quelques gens d'oublier leurs parents au moment même qu'on devrait le plus s'en souvenir. Madame, dit Harley, n'oublions jamais que nous sommes tous parents. Il embrassa les enfants.

Leur père, reprit-elle, était un fermier du voisinage, bon, industrieux, bien rangé! Mais personne ne peut empêcher les malheurs : par suite de mauvaises moissons et de mauvaises dettes, ce qui est encore pis, ses affaires tournèrent à mal, et sa femme et lui moururent de douleur. C'était un bien bon ménage, Monsieur : il n'y avait pas un homme plus estimable dans le comté que John Edouard, c'est ainsi qu'ont toujours été tous les Édouards. Quels Édouards? s'écria le vieux soldat, avec précipitation. Les Édouards de South-Hill, c'était une excellente famille. South-Hill, répéta Édouard d'une voix faible, et il tomba à la renverse entre les bras d'Harley, stu-

péfait. La maîtresse de l'école alla chercher de l'eau et un flacon, ils rendirent bientôt Édouard à la vie. Son regard fut sombre quelque temps, puis prenant ses petits enfants orphelins dans ses bras. — Oh ! mes enfants, mes enfants ! s'écria-t-il, vous ai-je donc ainsi retrouvés ? Mon pauvre Jacques, es-tu parti ? J'espérais que tu aurais mené jusqu'à sa tombe ton père en cheveux blancs, et ces pauvres petits... Ses sanglots l'empêchèrent de continuer, et il retomba, embrassa encore ses enfants.

Mon cher, mon vieil ami, dit Harley, la Providence t'a envoyé à leur secours. Dieu soit loué si je puis t'aider à faire leur bonheur. Oui, Monsieur, reprit le petit bonhomme, papa, avant de mourir, pria Dieu de nous bénir, et si grand-papa vivait, de l'envoyer à notre secours. Où a-t-on mis mon fils, dit Édouard? Dans l'ancien cimetière, répondit la femme, à côté de sa mère. Je vais vous le montrer, répliqua

l'enfant, car j'y ai pleuré plus d'une fois depuis que je me suis trouvé avec des étrangers. Il prit la main du vieillard, Harley prit celle de la petite fille, et ils se rendirent en silence au cimetière.

Sur une vieille pierre écornée, quelques lettres à demi cachées par la mousse pouvaient à peine laisser lire les noms du défunt. Cependant un B et un E plus gros que le reste, annoncèrent la tombe qu'ils cherchaient. C'est ici, grand-papa, dit l'enfant. Édouard baissa les yeux sans dire un mot; la petite qui, jusque là n'avait fait que soupirer, pleura amèrement; son frère s'efforçait en vain d'étouffer ses sanglots. J'ai dit à ma sœur, continua l'enfant, de ne pas tant se désoler : elle commence à tricoter, moi je serai bientôt assez fort pour travailler à la terre : nous ne mourrons pas de faim, ma sœur, non, grand papa non plus.

La petite continua de pleurer; Harley,

par ses caresses, cherchait à arrêter les pleurs de l'enfant, et lui même à chaque caresse pleurait aussi.

Enfin, il parvint à arracher de ce lieu de douleur le vieil Édouard, et tous deux allèrent prendre du repos chez la maîtresse d'école, qui les retint; il n'y avait pas d'auberge dans le voisinage.

Le lendemain matin, Harley décida Édouard à venir, ainsi que ses petits enfants, chez lui : il n'y avait tout au plus qu'une petite journée de distance. Le petit garçon marcha, donnant la main à son aïeul, et au nom d'Édouard, on trouva facilement chez un fermier voisin un cheval que conduisit un domestique, tenant devant lui la petite fille sur un coussin.

Harley revint dans cet équipage au toit de ses pères, et à notre avis il n'eût pas été plus content, s'il était arrivé de faire son tour d'Europe, accompagné d'un valet suisse, et ayant dans sa poche une demi-douzaine de tabatières à charnières invi-

sibles. Mais nous empruntons nos idées aux inventions de la folie; la mode, le bon ton, la vertu, sont les noms de certaines idoles, auxquelles nous sacrifions les plaisirs naturels de l'âme; dans ce monde d'illusion, nous nous contentons de personnifier le bonheur; quant à le sentir, c'est un art qui nous passe.

Harley pensait bien différemment. Il courut annoncer à sa tante l'arrivée de ses compagnons de voyages, et lui conter leur histoire. La tante était une bonne ménagère, mais qui savait allier à l'économie le plaisir de faire le bien : pleine de tendresse pour son neveu, elle était d'ailleurs charmée de l'obliger. Elle reçut donc le vieil Édouard avec un regard plus bienveillant et plus doux qu'on ne peut d'ordinaire l'attendre d'une fille de soixante ans, et surtout elle se montra pleine d'attention pour les petits-enfants : elle voulut apprêter elle-même leur souper, et fit un lit à côté du sien pour la petite fille. Édouard commen-

çait à faire quelques compliments d'actions de grâces pour toutes ces bontés quand Harley l'interrompit de suite. *Quiconque recevra l'un de ces enfants...*, dit la tante, à qui les citations de la Bible étaient familières.

Le lendemain de bonne heure, Harley se rendit à la chambre où avait couché Édouard; il croyait le trouver encore au lit; mais le vieux soldat était levé, et penché sur son petit-fils endormi, l'œil humide, il le regardait dormir. Il n'aperçut pas d'abord Harley, et quand il l'eut vu, s'efforçant de dissimuler sa peine, et passant sa main sur ses yeux, il lui marqua son étonnement de le voir sitôt levé... Je pensais à toi et à tes enfants, dit Harley. J'ai appris hier qu'une petite ferme, qui m'appartient dans les environs, est sans fermier : si tu veux la prendre, j'y gagnerai un excellent voisin, et je pourrai du moins reconnaître faiblement tout ce que tu as fait pour moi quand j'étais enfant : comme les meubles de la maison sont à moi, ce

sera autant de peine de moins. Édouard versa encore une larme, et Harley le mena voir la ferme qu'il lui destinait.

Le manoir n'était guère qu'une cabane, mais elle était agréablement située, et Édouard, aidé par la bienfaisance d'Harley, fit quelques changements, et l'arrangea à sa convenance.

Il convertit une petite pelouse qui entourait la maison en jardin, et Pierre qui, dans la maison d'Harley, cumulait les fonctions de domestique, de sommelier et de jardinier, eut l'ordre de fournir à Edouard toutes les semences qu'il voudrait. J'ai vu Harley à l'ouvrage dans ce petit clos, sans habit et la bèche à la main : cette scène de paix et de vertu eut suffi pour arrêter l'ange consolateur dans sa mission bienfaisante. Harley avait fait serpenter au milieu d'un gazon un petit ruisseau sur lequel il avait établi, pour l'amusement des petits enfants d'Edouard, un moulin en miniature, dont l'aile légère

produisait en tournant un léger claquement qu'accompagnait le murmure du ruisseau. Je l'ai vu écouter cette musique champêtre, et l'œil fixé sur le petit bonhomme, s'applaudir en souriant de son invention, pendant que le vieillard, regardant tantôt le ciel et tantôt Harley, exprimait à voix basse sa reconnaissance et sa piété.

Dieu des miséricordes! je te rends grâces aussi de n'avoir pas seulement réservé des récompenses éternelles à la vertu, mais d'avoir même, dès ici bas, si heureusement rapproché, si souvent uni notre devoir et notre bonheur!

L'ÉLÈVE.

(FRAGMENT.)

Quant à la plus importante partie de l'éducation, monsieur Harley, la culture de l'esprit, laissez les sentiments se développer et le cœur aller droit à son but, suivant la ligne que la nature lui a tracée, et ses déterminations seront toujours justes. Le monde

Sourira et sera perfide[1],

et le jeune homme, qui ne soupçonne pas sa fausseté, sera charmé de sourire avec le monde. Les hommes lui présenteront ce qu'il y a de plus rebutant dans la nature,

1 Will smile, and smile, and be a villain.

et lui parleront de la beauté de la vertu.

Je n'ai pas oublié, malgré mes cheveux blancs, que j'ai été jeune homme aussi, ardent pour les plaisirs, mais ne séparant pas dans ma pensée le bonheur de l'honnêteté. J'avais, de la vertu, de l'honneur et de la bienfaisance, des idées que je ne m'étais jamais mis en peine de définir : je sentais mon cœur battre à ces pensées généreuses, et je faisais avec moi les plus délicieux monologues. Il est impossible, me disais-je, qu'il y ait seulement la moitié autant de scélérats qu'on l'imagine.

Je voyageai : c'est une mode parmi les jeunes gens de ma classe ; j'avais un précepteur pour m'accompagner, c'est encore la mode ; mais ce précepteur était noble, et c'est ce qui n'arrive pas toujours. Sa noblesse était tout ce qu'il avait hérité de son père, qui, par sa prodigalité, ne lui avait pas laissé un denier.

J'ai, dit mon père, une faveur à vous demander, mon cher Mountford ; j'espère

que vous ne me la refuserez pas : vous avez voyagé comme un homme d'honneur; ni la France, ni l'Italie n'ont rien enlevé à un caractère aussi honorable que le vôtre; mon fils Edouard va partir, voulez-vous être son protecteur? Mountford rougit; mon père était pourpre; il mit sa main sur sa poitrine, et semblait dire, mon cœur n'a pas voulu vous offenser. Mountford soupira. Vous me pardonnerez, dit-il, une folle vanité. Après tout je puis entendre parler de dépendance, puisque je ne dépendrai que de mon cher Sedley. Dépendance! reprit mon père, on ne peut appeler ainsi ma proposition; 9,000 liv. par an pour frais de voyage me rendraient-ils donc indignes de l'amitié de Mountford. Ils s'embrassèrent, et quelque temps après je partis sous l'aile protectrice de Mountford.

A Milan, mon père avait pour ami un Italien, à qui il avait rendu quelque service en Angleterre. Le comte, car

c'était un homme de qualité, par reconnaissance pour le père, accabla le fils d'attentions et de politesses. Ainsi nous vécûmes dans son hôtel, nous visitâmes sa famille, nous fûmes caressés par ses amis; et, pendant quelque temps, je fus tellement ravi du bon accueil qui nous était fait, que je reniai presque l'Angleterre et la regardai comme un pays étranger.

Le comte avait un fils à peu près de mon âge : les liaisons se forment rapidement à cette époque de la vie. Nous fûmes amis dès la première soirée que nous passâmes ensemble.

Il m'introduisit bientôt dans une société de jeunes gens chez qui la fortune venait seconder le goût des plaisirs. Quelques soirées passées gaîment avec eux me firent un besoin de les revoir, une habitude que je ne pouvais sacrifier sans déplaisir, et nos réunions, qui d'abord avaient été fréquentes, devinrent régulières et à jour fixe.

Quelquefois aux transports de la gaîté succédait l'amusement du jeu : j'y étais entièrement novice ; on m'instruisit à mes dépens comme tous les novices, et j'appris au grand bénéfice de mes maîtres. Ce n'était pas là le seul danger que Mountford redoutait pour moi dans cette société ; mais il n'usait jamais d'injonctions formelles et de leçons sévères pour me rappeler à mon devoir. Il me faisait des questions sur la société, mais de ces questions que m'eût adressées l'homme le plus indifférent : je lui parlais de l'esprit de mes amis, de leur éloquence, de la chaleur de leur amitié, de leur sensibilité ; et leur honneur, ajoutai-je, la main sur mon cœur, leur honneur ne peut pas être mis en doute. Mountford parut enchanté de ma bonne fortune, et me pria de lui faire faire leur connaissance. Je le conduisis à notre première réunion.

La conversation fut aussi animée que de coutume ; mes amis déployèrent toute

la grâce spirituelle, toute la bonne humeur que mes éloges avaient annoncée à Mountford; on vint même à parler sentiment, et leurs discours, surtout ceux de notre ami, le fils du comte Respino, respirèrent la plus vive sensibilité et l'honneur le plus pur. Mountford, enchanté de la société, m'en fit, en partant, les plus grands éloges: Quand les reverrons-nous? me dit-il. Je fus ravi de la demande, et je lui promis de l'y mener encore le lendemain.

En nous rendant au lieu de leur rendez-vous, il me détourna un peu de la route pour me montrer, me dit-il, les ouvrages d'un jeune sculpteur. Nous étions arrivés près de la maison où Mountford m'avait dit qu'il habitait, quand un enfant d'environ sept ans nous rejoignit dans la rue; en voyant Mountford il s'arrêta, et saisissant sa main: Mon cher Monsieur, dit-il, mon père commence à mieux aller; toute sa vie il priera pour vous, quoique vous soyez Anglais, comme disait le moine ce matin;

j'ai oublié ses expressions, mais il disait que vous n'iriez pas au ciel : il ira, lui dis-je, car il a sauvé mon père. Venez le voir, Monsieur, venez nous rendre heureux. — Mon ami, je suis retenu maintenant par ce jeune homme. Il viendra avec vous, dit l'enfant, c'est aussi un Anglais, je suppose, il viendra voir comment un Anglais peut aller au ciel. Mountford sourit, et nous suivîmes le petit garçon.

Après avoir traversé une autre rue, nous arrivâmes à la porte d'une prison. Je parus surpris à cette vue : notre petit conducteur s'en aperçut. Avez-vous peur, Monsieur? dit-il. J'ai été comme vous la première fois, mais papa et maman sont ici, et je n'ai jamais peur quand je suis avec eux. Il saisit ma main, et m'entraîna dans un corridor long et obscur qui faisait face à la porte. Au bout, nous nous arrêtâmes devant une petite porte à laquelle il frappa. Son frère, plus jeune que lui, vint nous recevoir. Mountfort entra avec cette assu-

rance bienveillante d'un être supérieur, je le suivis en silence et dans l'étonnement.

Sur quelque chose de semblable à un lit était étendu un homme dont la figure, maigrie par les souffrances, annonçait cependant la patience et la résignation : il avait pour oreiller quelques vieux linges, et pour soutien plus doux, le bras d'une femme belle comme un ange agenouillée devant lui. On voyait sur ses traits l'empreinte de la mélancolie, et son front, où siégeait la langueur, semblait se rembrunir en regardant son mari. Ses yeux étaient mouillés de larmes. Le malade les séchait par ses baisers, et souriait encore au milieu de ses maux. A peine eut-elle vu Mountford, qu'elle se jeta à genoux : il la releva; elle passa ses bras autour de son cou, et sa reconnaissance, dans un langage muet, s'exprima plus éloquemment qu'elle ne l'eût pu faire par des paroles.

Remets-toi, ma chère, dit le malade : celui dont la bonté t'a tellement émue par-

donnera ces démonstrations. — Qu'est-ce, Mountford? que vois-je, et que dois-je faire? — Vous voyez, me répondit l'étranger, un malheureux accablé par la pauvreté, mourant de faim en prison, et retenu sur son lit de douleurs! ce n'est pas tout: voilà sa femme et ses enfants qui manquent du pain qu'il ne peut leur donner; cependant vous ne pouvez vous imaginer combien son âme est tranquille dans le sein de l'adversité; son cœur conserve la fierté de la vertu: il prend en pitié l'homme dont la cruauté a presque brisé son âme. Vous êtes sans doute l'ami de M. Mountford, approchez-vous de moi, je vous dirai mon histoire, car, bien qu'elle soit courte, je suis si faible que je puis à peine vous la répéter.

Le fils du comte Respino (je reculai comme si je venais de marcher sur une vipère) a long-temps entretenu une passion criminelle pour ma femme : et dernièrement il a été assez hardi pour m'en parler,

Il me promit la richesse au prix de mon honneur; en cas de refus, la misère. Je le traitai avec le mépris qu'il méritait : la conséquence fut qu'il envoya deux braves (car je suis persuadé qu'ils ont agi d'après ses ordres) pour m'assassiner dans la rue : mais je me défendis avec tant de vigueur que je les mis en fuite, après avoir reçu deux ou trois coups, dont aucun ne fut mortel. La vengeance de mon persécuteur ne s'arrêta pas là : dans les besoins de mon commerce, j'avais contracté quelques dettes, il les acheta pour me perdre : et je fus, à sa poursuite, jeté dans cette prison avant même que mes blessures fussent guéries. Ma chère femme et ces deux enfants m'ont suivi pour mourir avec moi de faim et de détresse; mais la Providence, dans sa bonté, a envoyé M. Mountford à notre aide. C'est lui qui a arraché ma famille à la faim, et qui m'a sauvé de la mort où me conduisait une fièvre qui avait

suivi mes blessures, et qui augmentait mon dénûment complet.

Cruel! m'écriai-je, levant les yeux au ciel. Barbare, en effet, dit la femme charmante qui était à côté de moi. Hélas! Monsieur, qu'avions nous fait pour l'offenser, et comment ces petits enfants avaient-ils mérité d'être les victimes de sa vengeance... Je saisis une plume qui était dans un encrier auprès du lit. Puis-je vous demander le montant de la somme pour laquelle vous êtes ici? Je pourrais tout payer, répondit le malade, à l'exception de 500 couronnes. J'écrivis un mandat de 2500 sur le banquier chez lequel mon père m'avait ouvert un crédit, et le présentant à la femme de l'étranger : Recevez, Madame, cette somme plus que suffisante pour la délivrance de votre mari; son industrie fera profiter le reste. Je voulais sortir, mais chacun d'eux s'était emparé d'une de mes mains, les enfants s'étaient

pendus à mon habit. Oh ! M. Harley, je crois sentir encore la douce violence de leurs caresses dans ce moment, le souvenir en est encore pour moi un inexprimable délice. Monsieur, me dit l'étranger, je n'essaierai pas de vous remercier (il prit un porte feuille qui était sous son oreiller); dites-moi quel nom je joindrai sur mon porte feuille à celui de M. Mountford. — Sedley. — Il l'écrivit. — Anglais aussi, sans doute? Il ira malgré cela au ciel, dit l'enfant qui nous avait amenés. Cette scène m'avait trop ému, je serrai la main du malade qui était dans la mienne, je pressai sur mes lèvres celle de sa femme, et je m'échappai de ce lieu pour donner carrière aux sentiments qui agitaient mon cœur. Oh ! Mountford, dis-je, quand il m'eut rejoint à la porte. Il est temps, me répondit-il, de songer à notre rendez-vous : le jeune Respino et ses amis nous attendent. Maudit soit-il, m'écriai-je, quittons Milan sur-le-champ; mais non, je

veux être calme ; Mountford, donnez-moi votre crayon. J'écrivis sur un morceau de papier :

AU SEIGNEUR RESPINO,

Quand vous recevrez cette lettre, je serai loin de Milan. Agréez mes remercîments pour toutes les attentions dont vous et votre famille m'avez comblé. Quant à l'amitié dont vous aviez la bonté de m'honorer, la prison que je quitte à l'instant, m'a offert un spectacle qui la rompt et m'en dégage pour toujours. Vous pouvez, avec vos amis, vous amuser à mes dépens et rire de ma faiblesse, comme vous l'appellerez, sans doute. Je vous le permets : votre triomphe ne sera qu'apparent : le mien sera réel.

ÉDOUARD SEDLEY.

Vous pouvez envoyer cette lettre si vous

voulez, dit Mountford froidement; mais Respino est un *homme d'honneur*, et le monde continuera à l'appeler ainsi. C'est probable, répondis-je; mais en tout cas, je n'envie pas un pareil titre. Si c'est là l'honneur du monde, si ces hommes donnent le ton à ses manières. Assez, dit Mountford, mangez-vous du macaroni?...

. . . .

Le manuscrit du curé, dans cet endroit, était fort incomplet, des passages entiers manquaient, et ce n'est pas là une bien grande perte pour le lecteur, car il paraîtrait que l'histoire continuait sur ce ton sentencieux qui la termine; quelques émotions du cœur, bien senties dans une vie ordinaire, n'auraient point eu cet intérêt qu'on attend toujours, et que l'on aime à voir croître dans une nouvelle.

HISTOIRE DE LAROCHE.

Il y a plus de quarante ans, résidait, dans une petite ville de France, un philosophe anglais, dont les ouvrages ont été lus depuis, et admirés de toute l'Europe. Quelques contrariétés l'avaient d'abord éloigné de son pays natal, et il se plaisait dans sa retraite, où étranger par le langage et la naissance, il avait trouvé une solitude parfaite et profonde, favorable au développement des matières abstraites dans lesquelles il surpassait tous les écrivains de son siècle.

Peut-être rencontre-t-on rarement, dans des esprits de la trempe de celui de M*** une sensibilité fine et délicate, ou du moins ces dons naturels sont en grande

partie absorbés par des travaux sérieux et des études approfondies. De là l'idée, devenue proverbiale, qu'à la philosophie s'allie toujours l'insensibilité; de là vient que, dans le langage usuel, on se sert souvent indistinctement de ces deux expressions. Quelques personnes ont reproché à notre philosophe d'être froid, et sans émotion : mais tout le monde s'est accordé à reconnaître la douceur de ses manières, et il est sûr que, s'il se laissait difficilement aller à la pitié, du moins il était aisé d'exciter sa bienveillance.

Un matin qu'il se livrait à ses études, qui ont étonné le monde, une vieille domestique qui lui servait de ménagère, vint lui dire qu'un monsieur âgé et sa fille étaient arrivés la veille au soir, dans le village; qu'ils se rendaient dans quelque pays éloigné, et que le père avait été subitement saisi la nuit de douleurs et d'une fièvre dangereuse, que les maîtres de l'auberge où ils étaient descendus regardaient

comme mortelle; qu'en l'absence du chirurgien du village, on l'avait envoyé chercher, comme ayant quelque connaissance en médecine : c'est vraiment désolant, ajoutait-elle, de voir le bon vieillard s'affliger encore plus de la peine de sa fille que de ses propres douleurs. Son maître laissa tomber le volume qu'il tenait à la main, et rompit le fil des idées et des inspirations qu'il y trouvait. Il quitta sa robe de chambre pour mettre un habit, et suivit sa gouvernante à l'appartement du malade.

Quoique ce fût la meilleure chambre de la petite auberge, elle était cependant fort triste. M*** fut obligé de se baisser pour y entrer, et pour passer sous des solives qui n'étaient pas blanchies, et que couvraient des toiles d'araignées; il n'y avait d'autre plancher que la terre. Au bout de l'appartement, le malade était couché sur un grabat, au pied duquel sa fille était assise. Elle était vêtue d'une robe blanche, et sa tête, penchée sur son père,

laissait retomber de belles boucles de cheveux noirs; elle était si occupée du malade, que, pendant quelques instants, elle n'aperçut ni M*** ni sa gouvernante.... Mademoiselle, dit enfin celle-ci d'une voix douce. La jeune personne, en se retournant, montra l'une des plus belles figures du monde; le chagrin se lisait dans ses traits, mais non l'abattement; et quand elle vit l'étranger qu'avait amené la vieille femme, elle rougit, puis l'accueillit avec la politesse qui lui était naturelle, et dont son affliction ne la pouvait distraire entièrement. Notre philosophe se sentit ému. Ce n'était pas le temps de faire des compliments; il offrit en peu de mots ses services. Monsieur est bien mal couché ici, dit la gouvernante, si on pouvait le transporter quelque part. — Chez moi, ajouta aussitôt son maître, j'ai un lit disponible pour un ami, et une petite chambre vacante à côté de celle de la gouvernante. La chose fut convenue. Les scrupules de l'étranger, qui était trop faible pour les exprimer, cédèrent à des prières

aussi pressantes, et sa fille sacrifia à l'intérêt de la santé paternelle, la résistance qu'opposait sa timidité. Le malade fut enveloppé dans des couvertures, et transporté chez l'Anglais. La gouvernante aida sa fille à le soigner, le médecin qui survint bientôt après, fit quelques petites ordonnances; mais la nature fit davantage, et en huit jours, l'étranger rétabli put remercier son bienfaiteur.

Dans cet intervalle, M*** avait appris le nom et la qualité de son hôte. C'était un ministre protestant de Suisse, nommé Laroche, qui venait de perdre sa femme après une longue et douloureuse maladie. On lui avait ordonné de voyager pour se distraire, et il retournait dans sa patrie, accablé de tristesse, avec sa fille unique dont nous avons parlé.

C'était un homme religieux, d'une piété sans rudesse et sans rigorisme[1]. Quoique

[1] Les lecteurs catholiques suppléeront aisément par leur bon sens à ce qu'il y a de faux

M*** ne fût pas dévôt, il ne critiquait jamais ces sentiments dans les autres. Laroche, sa fille, et la gouvernante unirent leurs prières pour remercier Dieu de la convalescence du vieillard : pendant ces actions de grâces, le philosophe allait un bâton à la main, faire une promenade suivi de son chien. Hélas! mon maître n'est pas chrétien, disait la gouvernante, mais c'est le meilleur des non croyants. Quoi! s'écriait mademoiselle Laroche, et cependant il a sauvé mon père. Dieu l'en bénisse; je voudrais qu'il fût chrétien. Il y a dans les sciences humaines, mon enfant, disait le père, un orgueil qui ferme souvent les yeux des hommes aux vérités sublimes de la révélation : c'est ce qui fait que les adversaires du christianisme se rencontrent parmi des hommes d'une vie pure et vertueuse, aussi bien que parmi les caractères

dans quelques parties de ce petit récit, où se montre quelquefois l'esprit de protestantisme.
(*Note des Éditeurs.*)

licencieux et dissipés. Quelquefois même j'ai vu s'opérer plus facilement la conversion de ces derniers que celle des autres, parce que le nuage des passions est plus aisé à dissiper que le prestige des fausses théories et des déceptions.—Mais du moins M*** sera chrétien avant de mourir, disait mademoiselle Laroche. Elle fut interrompue par l'arrivée du philosophe qui prit sa main avec un air de bonté; elle la retira en silence, baissa les yeux et quitta l'appartement. J'ai rendu grâces à Dieu, dit le bon Laroche, de ma convalescence. — C'est bien; répliqua M*** — Je ne voudrais pas, reprit Laroche en hésitant, penser autrement, car si ce n'était la reconnaissance pour l'Être divin, je me réjouirais à peine de ma guérison, que je pourrais regarder comme la continuation d'une vie qui n'est pas un bien véritable : hélas! je vivrai peut-être pour désirer d'être mort; pour regretter que vous ne m'ayez pas laissé mourir au lieu de me prodiguer des soins

si affectueux (il serra la main de M***). Mais quand je considère la vie qui m'est rendue comme le don du Tout-Puissant, j'éprouve un bien autre sentiment; mon cœur se dilate de reconnaissance et d'amour pour lui. C'est la meilleure préparation pour regarder l'accomplissement de sa volonté, non comme un devoir, mais comme un plaisir, et pour concevoir de l'horreur pour toute infraction à ses désirs.
— Ce que vous dites est juste, mon cher Monsieur, répondit le philosophe, mais vous n'êtes pas encore assez parfaitement rétabli pour vous fatiguer à parler long-temps ; ayez soin de votre santé, et n'étudiez ni ne prêchez de quelque temps. J'ai formé un plan qui m'a frappé aujourd'hui quand vous m'avez parlé de votre départ. Je n'ai jamais été en Suisse, et j'ai grande envie de vous y accompagner ainsi que votre fille : j'aurai soin de vous pendant la route; car puisque j'ai été votre premier médecin, je me crois responsable de votre guérison.

Les yeux de Laroche s'animèrent à cette proposition; il appela sa fille et lui fit part du projet dont elle fut elle-même aussi enchantée que son père; car tous deux aimaient sincèrement leur hôte, et peut-être même leur affection était-elle encore doublée par son incrédulité : du moins, cette circonstance ajoutait un sentiment de pitié à ceux d'estime qu'il leur inspirait.

Ils voyagèrent à petites journées, car le philosophe plein de bonté tint sa parole, en prenant soin que le vieillard ne se fatiguât pas; ils eurent le temps de s'apprécier l'un l'autre pendant le voyage, et leur amitié ne fit qu'y gagner. Laroche trouvait dans son compagnon cette simplicité et cette douceur de caractère qui n'est pas toujours habituelle au sage ou au savant. Sa fille, qui craignait que le philosophe ne lui en imposât, reconnut aussi qu'elle s'était trompée dans son calcul. Elle ne vit en lui rien de cette importance vaniteuse qu'affectent trop souvent les talents supé-

rieurs ou ceux qui cultivent les hautes sciences. Il parlait de tout excepté de religion et de philosophie. Tous les plaisirs, tous les amusements d'une vie ordinaire et simple captivaient son attention. Il prenait part aux conversations les plus familières, et, quand sa science ou son érudition paraissait quelquefois, c'était toujours avec clarté et sans affectation qu'il exposait son opinion.

De son côté, il était charmé de la société du bon ministre et de son aimable fille, dans laquelle il remarquait le mélange heureux de l'innocence des premiers temps avec le ton et les manières accomplies des siècles les plus polis. Chez eux, tous les sentiments généreux étaient vifs et brûlants, tous les défauts vaincus. Le philosophe n'était pas amoureux, mais il trouvait du bonheur à être l'ami de mademoiselle de Laroche, et quelquefois il enviait à son père l'avantage de posséder une pareille fille.

Après onze jours de voyage, ils arrivèrent à l'habitation de Laroche. Elle était située dans l'une de ces vallées du canton de Berne, où la nature semble se reposer dans une retraite qu'elle s'est créée et qu'elle a entourée de monts inaccessibles. Un ruisseau, après avoir suivi, en bouillonnant, la pente des collines qui dominaient la maison, coulait devant les fenêtres d'où l'on apercevait, à travers des bosquets épais, de chaque côté une cascade charmante; plus bas, il entourait une prairie, et allait, en s'arrondissant, former un petit lac en tête du village, au bout duquel on voyait paraître, s'élevant au-dessus d'un massif de hêtres, le clocher de l'église de Laroche.

M*** vit avec ravissement cette scène si belle; elle réveilla dans l'âme de ses compagnons de voyage le souvenir de l'épouse et de la mère qu'ils avaient perdue. La douleur du vieillard était muette; sa fille pleurait amèrement et sanglottait.

Laroche prit la main de sa fille, la baisa deux fois, la serra sur son cœur, leva les yeux au ciel, et essuyant les larmes qui tombaient de ses yeux, il fit remarquer à l'étranger quelques-unes des beautés du site qu'il regardait.

Ils étaient à peine arrivés que les paroissiens de Laroche, qui avaient appris son retour, vinrent en foule lui présenter leurs hommages et le saluer. Les braves gens avaient pour leur pasteur une affection sincère : ils essayèrent de lui offrir quelques consolations, mais le sujet était trop délicat pour eux. Laroche les accueillit avec bonté. Dieu l'a voulu, leur dit-il; et ils virent qu'il s'était résigné. La philosophie n'en aurait jamais dit autant avec mille phrases.

La soirée s'avançait, et les bons paysans allaient se retirer, quand la cloche sonna sept heures, et qu'un tintement particulier se fit entendre. Les paroissiens regardèrent leur pasteur qui expliqua à M***

l'usage du pays. Vous entendez, lui dit-il, le signal de notre exercice du soir : plusieurs fois la semaine mes paroissiens se réunissent pour le faire en commun : un petit salon champêtre sert de chapelle pour la famille et pour les bonnes gens qui sont avec nous. Si vous préférez faire une promenade, je vais vous donner un guide, ou bien j'ai dans ma bibliothèque quelques vieux ouvrages qui pourront vous aider à passer le temps ici. Du tout, répondit le philosophe, j'accompagnerai Mademoiselle à la prière. Ma fille est notre organiste, dit Laroche : la musique est l'âme et le goût de notre pays, et j'ai un petit orgue qui sert à guider nos chants. Raison de plus pour moi de vous suivre, répliqua le philosophe; et ils se rendirent ensemble dans la salle. L'orgue dont avait parlé Laroche était au bout de la chambre, caché derrière un rideau : mademoiselle Laroche alla s'y asseoir, et tirant par timidité le rideau pour s'isoler des assistants,

elle fit entendre les accords les plus beaux et les plus solennels. M***, quoiqu'il ne fût pas musicien, était loin d'être insensible au charme de la musique. Elle agit même, dans cette circonstance, d'autant plus puissamment sur lui qu'il s'y attendait moins. Après ce prélude solennel, ceux qui avaient de la voix entonnèrent un hymne, dont les paroles étaient la plupart tirées de l'Écriture sainte : c'était les louanges du Seigneur et de sa bonté pour les hommes. Il était question aussi de la mort du juste, de ceux qui s'éteignent dans le Seigneur. La main qui touchait l'orgue devint moins ferme, les sons s'affaiblirent, diminuèrent, cessèrent enfin, et l'on entendit de la place de mademoiselle Laroche s'échapper des sanglots. Son père donna le signal de cesser la psalmodie et se leva pour prier. Ses paroles d'abord furent entrecoupées; mais c'était son cœur qui parlait, et son discours s'échauffa bientôt. Il s'adressait au Dieu qu'il aimait, et il lui

parlait de ceux qu'il aimait. Le vieillard fit partager son émotion à ses paroissiens, le philosophe lui-même ne put résister à l'entraînement, et pour un moment oublia ses principes.

La religion de Laroche était toute de sentiment, et la retenue discrète de son hôte n'amenait jamais de discussion sur les matières de croyance, quoique le vieillard aimât cependant à épancher les impressions de son cœur. L'idée de la Divinité était toujours présente à son esprit. Mais s'il avait la ferveur d'un enthousiaste (comme eût pu l'appeler la philosophie), il n'en avait pas le rigorisme extrême. Notre père, qui êtes dans les cieux, pouvait dire l'excellent homme, car son cœur le sentait, et tous les hommes étaient ses frères.

Quand ma fille et moi, disait-il à M***, nous parlons du plaisir exquis qu'on trouve dans la musique, vous regrettez, mon ami, que votre organisation soit im-

parfaite à cet égard : c'est, dites-vous, presqu'un sens dont la nature vous a privé, et dont vous êtes sûr, à en voir les effets chez les autres, que les sensations doivent être infiniment délicieuses : pourquoi n'en serait-il pas de même de la religion? Croyez-moi, elle renferme des inspirations, et des émotions que ne valent pas tous les plaisirs des sens, toutes les jouissances du monde, et cependant, s'il est possible, elles relèvent à mes yeux le prix des plaisirs de ce monde. La pensée que je tiens de Dieu tout le bien qui m'arrive ajoute un plaisir de plus, le sentiment de la reconnaissance à celui du bien-être; et si l'adversité m'éprouve, j'y puise encore une fermeté, une dignité même qui m'élève au dessus de l'humanité. L'homme, je le sais, n'est qu'un être chétif, cependant je crois alors être lié à la Divinité! Notre philosophe était trop bon pour vouloir jeter le moindre nuage sur la sérénité de cette âme.

Jamais, dans sa conversation, il ne se mêlait de dissertation métaphysique ou religieuse, jamais non plus de pédantisme ni d'affectation. Il n'avait avec Laroche et sa fille que de ces causeries familières si agréables, dont le sujet était toujours le pays, les habitudes du village; souvent il comparait les manières de l'Angleterre avec les usages de la Suisse; on faisait des remarques sur ses auteurs favoris, sur les sentiments, sur les passions qu'ils excitaient, et mille autres matières où les amis se trouvaient sur un terrain plus égal, et pouvaient avec plus d'avantage discuter leur opinion. Ils avaient aussi leurs heures de promenades: alors on montrait à M***, comme étranger, toutes les curiosités du pays. Quelquefois ils faisaient de petites excursions pour examiner, dans différents points de vue, ces montagnes étonnantes, dont le sommet, couvert d'une neige éternelle, et découpé souvent de la manière la plus originale,

termine presque toutes les perspectives de la Suisse. Notre philosophe faisait de nombreuses questions sur leur histoire naturelle, sur leurs productions. Laroche remarquait qu'à la vue de ces hauteurs inaccessibles aux hommes, les idées s'agrandissaient et s'élevaient, disait-il, naturellement vers l'Être qui en a posé les premiers fondements. On n'en voit pas de semblables en Flandre, dit mademoiselle Laroche. Voilà une remarque singulière, reprit en riant M***. Elle rougit, et il ne lui fit pas d'autres questions.

Il ne se décida qu'à regret à quitter une société au sein de laquelle il se trouvait si heureux; mais il convint avec Laroche et sa fille qu'une correspondance suivie s'établirait entre eux, et, de son côté, il promit que s'il se trouvait jamais en voyage à cinquante lieues de leur demeure, il ne manquerait pas de franchir cette distance pour les voir.

Trois ans après, notre philosophe était

venu à Genève : les montagnes, que si souvent il avait contemplées auprès de ses amis, lui rappelèrent la promesse faite à Laroche et à sa fille. A leur souvenir se joignait même un reproche secret de n'avoir pas écrit à ses amis depuis plusieurs mois. A dire le vrai, l'indolence était pour lui un état habituel, dont ne le pouvaient que difficilement distraire les exigences d'une correspondance avec ses amis ou ses adversaires; car les écrits de ces derniers demeuraient de sa part aussi souvent sans réponse que les lettres de ses amis. Pendant qu'il était encore indécis s'il ferait sa visite à Laroche, et qu'il considérait avec effroi pour son repos un si grave déplacement, on lui remit une lettre qui lui avait été adressée par le vieillard, à Paris, où il avait fixé sa résidence, et qui lui en avait été renvoyée. Cette lettre contenait quelques reproches aimables sur son peu d'exactitude à répondre, et mille assurances de bon souvenir pour les services que le vieillard avait reçus de lui,

et avec cette confiance si naturelle pour un ami qu'on regarde presque comme de la famille. Laroche terminait en lui annonçant le mariage prochain de sa fille avec un jeune homme son parent et pupille de son père, d'un caractère charmant et plein d'amabilité. Ils avaient passé ensemble leurs premières années, et ils ne s'étaient séparés, que parce que le jeune homme, engagé dans un des régiments du canton, avait été envoyé au service d'une puissance étrangère. Il s'était distingué sous les armes, autant par sa bravoure et ses talents militaires que par les autres qualités qu'il avait cultivées avant d'entrer au service. Il allait enfin revenir dans quelques semaines, et alors le vieillard espérait, disait-il dans sa lettre, les unir et les voir heureux avant sa mort.

Le philosophe n'apprit pas cette nouvelle sans intérêt, sans émotion même, et le projet de mariage de mademoiselle Laroche ne lui sourit peut-être pas autant que le pensait son vieil ami; non qu'il eût conçu

pour elle de la passion, mais il la trouvait la plus aimable femme qu'il eût jamais vue, et il y avait dans la pensée qu'elle serait à un autre pour toujours, un sentiment que l'on pourrait appeler du dépit. Après y avoir réfléchi cependant, il ne trouva plus d'objections à faire à ce mariage sous le rapport de la convenance, bien qu'il ne lui fut pas très-agréable, et il se décida à aller féliciter sur leur bonheur son ami et sa fille.

Le dernier jour de son voyage, divers accidents retardèrent sa marche, et il était nuit avant qu'il se trouvât près de l'habitation de Laroche. Son guide connaissait parfaitement le pays, et il arriva enfin sur les bords du lac, voisin de la maison de son ami. Une lumière, qui semblait partir de la maison, se réfléchissait sur le lac, et s'avançait lentement en suivant un des côtés : elle s'enfonça bientôt sous les arbres et s'arrêta à peu de distance de l'endroit où il était. Pensant que c'était quelque ré-

jouissance, quelque suite des fêtes de la noce, il poussa son cheval vers la lumière pour jouir de ce spectacle. Mais quelle fut sa consternation en approchant, d'apercevoir une personne en habit de deuil, tenant à sa main une torche, et conduisant la procession et suivie de plusieurs personnes, qui, comme elle, paraissaient occupées à rendre à quelqu'un les derniers devoirs!

M*** demande quelle est la personne à qui l'on rend ces honneurs funèbres : Vous ne connaissez donc pas mademoiselle Laroche? répond de l'accent le plus triste la personne qu'il avait interrogée; jamais vous n'avez rien vu de plus aimable. Laroche! s'écria le philosophe. — Hélas! elle même. La surprise et la douleur qui se peignirent dans ses traits furent remarquées du paysan qui lui donnait ces détails, et qui s'approcha de lui davantage. Je vois, Monsieur, que vous connaissiez mademoiselle Laroche. — Si je la connaissais! bon Dieu? Mais quand, comment où

est-elle morte! où est son père?—Monsieur, on croit qu'elle est morte de douleur. Le jeune homme qu'elle devait épouser a été tué en duel par un officier français, son ami intime, à qui il avait rendu, avant leur malheureuse querelle, les plus grands services. M. Laroche supporte sa douleur comme il nous a dit souvent qu'un chrétien devait le faire : il est même assez résigné pour être maintenant à son oratoire prêt à adresser, comme c'est la coutume dans de pareilles occasions, quelques exhortations à ses paroissiens. Venez avec moi, Monsieur, et vous l'entendrez. M*** suivit sans répondre.

Une lumière sombre régnait dans l'église : la place de Laroche était seule plus éclairée. Les fidèles unissant alors leurs voix, chantaient un psaume en l'honneur de ce Dieu que leur pasteur leur apprenait à révérer et à bénir. Laroche était assis, la figure doucement inclinée, les yeux à demi fermés, dans une muette contemplation,

Une lampe devant lui éclairait tous ses traits ridés par les années, et ses cheveux blancs.

Quand les chants eurent cessé, Laroche, après avoir donné quelques larmes à la nature, au milieu de l'émotion générale, que partageait M***, se leva : Père des miséricordes, dit-il, pardonnez ces larmes. Aidez votre serviteur à élever son esprit jusqu'à vous, à élever vers vous l'esprit de vos enfants! Mes amis, c'est notre devoir en tous temps d'élever nos âmes à Dieu, mais dans les jours de malheurs, quelle consolation nous trouvons dans la prière! C'est avec raison que l'Écriture nous dit : Ayez confiance au Seigneur; dans tous les moments prenez confiance en lui. Quand toutes les autres consolations nous manquent, quand les sources de la résignation humaine sont taries, cherchons ces eaux vives qui s'échappent du trône de Dieu. Il n'y a que la confiance en la bonté et la sagesse de la Divinité qui puisse nous faire

supporter nos maux de la manière qu'il convient à l'homme. La sagesse humaine est ici d'une faible ressource; car, si elle nous donne quelque force, d'un autre côté, elle dessèche en nous la sensibilité, sans laquelle le malheur deviendra peut-être moins pénible, mais le bonheur sera plus rare. Non, mes amis, je ne vous dirai jamais d'être insensibles, je ne le puis (ses pleurs recommencèrent à couler); je suis trop ému moi-même, et je n'en rougis pas, ces larmes vous parleront plus éloquemment que ne l'eussent pu faire mes discours; j'ai demandé à Dieu de me donner la force de vous exposer mes motifs de consolation aussi bien que mes douleurs. Vous voyez un père qui pleure sa fille unique, l'appui, la bénédiction de ses vieux jours. Et quelle fille! il ne me sied pas de vous parler de ses vertus; qu'un souvenir de reconnaissance me soit seulement permis à moi qui ai été l'objet et le témoin de toutes ses perfections. Il n'y a que quelques

jours, vous l'avez vue jeune, belle, vertueuse, pleine de bonheur : ô vous qui êtes pères, jugez de mon bonheur alors, de mon affliction aujourd'hui. Mais je considère celui qui m'a frappé, et je reconnais la main d'un père dans les châtiments de mon Dieu. O puissiez vous sentir quel charme c'est d'épancher un cœur brisé par l'affliction, de l'épancher avec confiance dans le sein de celui qui tient dans ses mains la vie et la mort, de qui viennent toutes les jouissances de la vie, toutes les consolations à la mort. Car nous ne sommes pas comme ceux qui meurent sans espérance; nous savons que notre Rédempteur a dit que nous vivrons avec lui, avec ses serviteurs, nos frères, dans ce lieu de bénédiction où la douleur est inconnue, et le bonheur parfait et sans fin. Ainsi donc, ne pleurez pas sur moi, je n'ai pas perdu ma fille; elle ne m'a quitté que pour un instant, et nous devons nous retrouver pour ne nous plus séparer.... Vous aussi, vous

êtes mes enfants : voudriez-vous donc voir ma douleur sans consolation. Vivez comme a vécu ma fille, afin que, quand sonnera pour vous l'heure de la mort, vous passiez comme le juste, et que, comme lui, vous soyez heureux.

Ainsi parla Laroche; les assistants répondirent à ce discours par leurs larmes. Le bon vieillard avait séché les siennes devant l'autel du Seigneur, la tristesse avait fait place sur son visage à la confiance et à l'espoir. M*** le suivit chez lui. La présence de cet ami rappela à Laroche mille circonstances passées; il le serra dans ses bras et le baigna de ses larmes. M*** n'était pas moins ému : ils se rendirent tous deux en silence dans la salle où se célébrait d'ordinaire le service du soir. Les rideaux de l'orgue étaient ouverts; Laroche, en y jetant les yeux, demeura comme atteré. O mon ami! dit-il; et ses pleurs coulèrent de nouveau. M*** commandant à sa douleur, alla fermer les rideaux : le vieillard

essuya ses larmes, et saisissant la main de son ami : Vous voyez ma faiblesse, lui dit-il, c'est le lot de l'humanité, mais ma consolation n'est pas perdue.—Je vous ai entendu, dit l'autre, je vous félicite d'avoir de telles consolations.—Oui, mon ami, répondit Laroche, et j'espère qu'elles ne me manqueront jamais. Que les personnes qui doutent pensent de quelle importance la religion est pour le malheur, et qu'ils craignent d'affaiblir cette ressource ; s'ils ne peuvent nous rendre le bonheur, du moins qu'ils ne nous enlèvent pas notre consolation dans la tristesse.

Le cœur de M*** fut ébranlé par ce raisonnement, ou plutôt ces inspirations du sentiment ; et long-temps après je l'ai entendu avouer que par moments le souvenir de cette scène venait presque l'accabler et qu'alors au sein des plaisirs, des découvertes philosophiques, au milieu des prestiges de la gloire littéraire, la figure

vénérable du bon Laroche lui apparaissait : il eût voulu n'avoir jamais douté.

HISTOIRE DU PÈRE NICOLAS.

Quelques hommes graves et respectables ont fait sonner fort haut les effets de l'instruction et des préceptes de la morale sur l'âme, tandis que leur inefficacité, prouvée par mille faits divers, a été citée par d'autres comme une raison incontestable de leur impuissance à régler la conduite des hommes. Parmi les personnes, dit-on, sur qui l'éloquence morale s'est le plus exercée, qui ont reçu les leçons des plus sages et des plus vertueux instituteurs, les avis et la direction des guides les plus capables et les plus persuasifs,

combien s'en trouve-t-il peu dont la conduite ait par la suite répondu aux instructions qu'on leur avait données, aux maximes qui leur avaient été si souvent répétées ! La disposition naturelle ou les habitudes acquises font la règle de notre vie ; et ni le discours qui persuade, ni le récit qui touche, n'ont un effet permanent sur les actions de celui qui écoute ou qui pleure.

Toutefois de la rareté des cas où les préceptes moraux portent leurs fruits, il ne faut nullement conclure que les leçons de l'histoire soient vaines et superflues. Redoublez les coups, on finira par les sentir, et tel qui aura résisté à un raisonnement simple et sans art, sera ébranlé par une raison plus forte et plus convaincante. La passion pourra bien être quelquefois obéie, et la raison délaissée, la société corrompue pourra bien triompher des meilleures dispositions; mais et la raison et les impressions nobles et généreuses ont des effets que nous ne sommes

pas toujours en état de bien apprécier. On ne connaît que trop aisément, on n'observe qu'avec trop de sûreté les circonstances de leur défaite, tandis qu'il est difficile de représenter, et de créer un intérêt durable en représentant les exemples de ceux qui, grâces aux leçons qu'ils avaient reçues, ont été préservés et se sont conservés au sein même de la contagion.

On a le tort trop fréquent d'offrir à la jeunesse et à l'inexpérience des préceptes formels et des leçons hypothétiques d'une manière trop peu gracieuse, pour fixer son attention et capter son intérêt. Celui qui dit : Je veux instruire et donner des conseils, et qui ne déguise pas le conseil ou l'instruction, manquera rarement de mal disposer son auditoire, si porté à trouver la morale ennuyeuse et les leçons désagréables. Une observation faite sans qu'on s'y attende, qui n'arrive à l'intelligence que par la voie du sentiment, laissera une bien plus profonde impression.

C'est là ce qui m'a frappé dans l'*Histoire du père Nicolas*. Jamais je n'ai mieux senti qu'en la lisant les malheurs qu'entraîne une vie dissipée et une mauvaise honte de la vertu.

Par suite de circonstances particulières, je restai quelques semaines dans une petite ville de Bretagne, où se trouvait un couvent de bénédictins. Comme ils avaient chez eux quelques tableaux assez curieux que les étrangers avaient l'habitude d'aller visiter, je me rendis avec quelques personnes au couvent : mais ce sont plutôt les hommes que les choses que je vais voir, et auxquels je m'attache partout. Dans le monde les scènes varient continuellement sous nos yeux; ces retraites au contraire nous offrent l'aspect d'une vie paisible, où la solitude nourrit la pensée, entretient la méditation. On est cependant quelquefois trompé dans son attente, et je dois avouer que sous le capuchon j'ai remarqué souvent des figures et des yeux plus faits

pour le monde que pour le cloître. Parmi les moines que nous visitions, il y en avait un qui se distinguait par un air de supériorité frappant : agenouillé devant l'autel, près d'une fenêtre gothique, dont les vitraux peints laissaient passer les rayons du soleil, son front recevait en plein la lumière, et l'ombre projetée sur son œil, grand, noir et mélancolique, complétait un portrait digne du pinceau de Rembrandt. Son regard était attaché sur un tableau du Christ portant sa croix ; la conformité de l'attitude, et la résignation peinte sur les deux figures formaient une ressemblance qui frappa tous les spectateurs.

Vous voyez, dit à voix basse notre conducteur, vous voyez le père Nicolas : c'est de tous les frères du couvent le plus sévère pour lui-même et le plus doux pour les autres. Les affligés, les malades, les mourants sont toujours sûrs de trouver près de lui secours et consolation. Jamais

il n'a appris le malheur de quelqu'un sans pleurer avec lui, jamais il n'a refusé un service; son austérité et ses mortifications vont au-delà des règles de l'ordre, et ce n'est que pour les autres qu'il réserve toute sa sensibilité.

Le sujet paraissait inspirer notre conducteur. J'étais jeune, curieux, plein d'enthousiasme; je n'avais pu entendre le gardien du couvent sans émotion, je voulus à toute force nouer connaissance avec le père Nicolas. Mes démarches empressées, ou sa bienveillance même, m'en donnèrent l'occasion. Il n'est pas ordinaire, mon fils, me dit le bon père, qu'un jeune homme de votre âge recherche une connaissance comme la mienne. Le monde se présente à vous maintenant dans tout son éclat: voudriez-vous par anticipation arriver à son déclin? La joie, les ris, la gaîté se pressent autour de vous, pourquoi chercher le séjour de la tristesse et de la mélancolie? Cependant, quoique j'aie renoncé

au monde, je ne suis pas insensible à ses attentions; je sens tout le prix de vos bontés, et je veux les reconnaître.

Comme il avait aperçu mon goût pour la littérature, il me montra quelques manuscrits curieux, et mit à ma disposition une partie de la bibliothèque du couvent. Ce n'était pas là ce que je cherchais: le hasard vint à mon secours, et me procura l'occasion de connaître (ce que j'estimais plus que tous les livres) l'*Histoire du père Nicolas*, la source de ses douleurs, la cause de ses austérités.

Un soir, après avoir inutilement frappé à sa cellule, je poussai la porte et j'entrai: je le vis à genoux, tenant à la main un crucifix, auquel pendait une petite image que je pris pour celle de la sainte Vierge. Je m'arrêtai derrière lui, indécis si je le laisserais achever son oraison, ou si je me retirerais sans être aperçu comme j'étais entré. Il cachait sa figure dans ses mains, et poussait des sanglots étouffés. La com-

passion et la curiosité me retinrent immobile à ma place. Il retira, comme par un mouvement convulsif, sa main de dessus ses yeux, baisa deux fois ce portrait, le serra sur son cœur, et le regardant avec attention, il fondit en pleurs. Quelques moments après je le vis joindre les mains, lever les yeux au ciel, et murmurant quelques mots que je ne pus entendre, il poussa un profond soupir qui semblait être la dernière expression de ses douleurs pour l'instant. Il se releva et m'aperçut. Je bégayai, dans ma honte d'être surpris aux écoutes, quelques excuses. Je lui demandai pardon de l'avoir involontairement interrompu dans ses exercices de piété. Hélas! me répondit-il, ne vous y trompez pas : ce ne sont les larmes ni de la dévotion, ni de la piété que vous m'avez vu répandre, ce sont celles du remords. Peut-être, jeune homme, il vous sera utile d'apprendre l'histoire de mes fautes et de mes douleurs; avec le caractère simple et pur que

vous avez reçu de la nature, vous pouvez comme moi vous trouver exposé à des tentations : votre cœur comme le mien peut devenir la victime des sentiments louables pervertis, de la vertu trahie, ou du faux honneur et de la mauvaise honte.

Je me nomme Saint-Hubert, j'appartiens à une famille ancienne et respectable, dont le patrimoine s'est trouvé diminué par divers événements malheureux. Je perdis mon père avant d'être à même de sentir toute l'énormité de cette perte, et l'indulgence de ma mère, qui resta veuve, remplaça, au gré de mon inexpérience, la protection et l'appui que j'eusse rencontrés chez un père. Après que j'eus terminé avec succès mes études dans la capitale de notre province, ma mère m'envoya à Paris avec un jeune homme d'une famille du voisinage, qui nous le cédait peut-être en naissance, mais qui en revanche était plus riche que la nôtre. De la Serre (c'était le nom de mon jeune compagnon) se destinait à la carrière militaire;

j'étais, pour plus d'une raison, destiné au barreau par ma mère et ses amis, qui étaient convenus de m'acheter une charge aussitôt que j'aurais obtenu mes grades. De la Serre avait pour toute autre profession que la sienne un souverain mépris qu'il ne me dissimulait pas, et qu'au contraire il ne manquait jamais de me manifester. Cette prévention ne fit que se fortifier à Paris. La fierté des hommes qui avaient servi, l'insolente supériorité qu'ils affectaient avec leurs concitoyens, stimulaient mon ambition, prenaient le dessus sur ma timidité. La nature m'avait donné cette espèce de susceptibilité honteuse qui ne peut tenir contre les railleries d'êtres même de beaucoup inférieurs. L'ignorance avait beau jeu pour me confondre, dans les matières qui m'étaient les plus usuelles, il ne fallait qu'un peu d'audace. Les principes les mieux établis dans mon esprit eussent quelquefois plié devant l'impudence du sophisme orgueilleux,

ou du vice déhonté. La profession à laquelle me destinait ma famille exigeait de l'attention, de la diligence, des manières froides et réservées; dès que je l'eus mise de côté comme humiliante, les qualités modestes, qui en sont inséparables, durent nécessairement souffrir du même dégoût. Je rougis des vertus auxquelles mon caractère me portait naturellement, je m'aguerris aux vices que je haïssais et que je méprisais. De la Serre triompha de mon apostasie comme d'une victoire; à la différence du collége où je l'avais toujours battu, et où il n'avait jamais pu égaler mes succès, à Paris il fut mon maître. Sa fortune le mettait à même d'étaler un luxe et une représentation considérables : la cocarde qui surmontait son chapeau, lui inspirait une confiance que je ne pouvais puiser dans ma situation; et lancé dans la dissipation et les plaisirs, il me menait comme un protégé à qui il avait appris l'art de vivre,

et dont il avait fait un homme en le conduisant le premier à l'indépendance.

La bonté mal entendue de ma mère alimentait les moyens que j'avais d'imiter mes compagnons dans leur train de vie, de les suivre dans leurs plaisirs, si toutefois on peut appeler ainsi des jouissances que je ne goûtais souvent qu'avec inquiétude, et dont le souvenir excitait en moi des remords. Quelquefois aussi, mais trop rarement, j'étais hypocrite d'une autre manière : charitable et vertueux, je faisais le bien à la dérobée, tandis qu'auprès de mes amis, je me vantais d'avoir mangé dans la débauche, la bonne chère et le vice, le temps et l'argent employés à ces bonnes œuvres.

Cependant les habitudes de la vie dans laquelle on m'avait entraîné dissipaient peu à peu mes sentiments de droiture, et le vice avait émoussé l'aiguillon de ma conscience, quand la liaison dangereuse que j'avais formée, vint à se rompre par acci-

dent. De la Serre reçut l'ordre d'aller joindre son régiment, alors en garnison à Dunkerque. Il désira que je le conduisisse jusque chez un de ses parents en Picardie, où il devait s'arrêter un ou deux jours. — Je vous introduirai dans cette maison, me disait-il en plaisantant, parce que vous y serez adoré. Mon cousin Saintonges est aussi réservé que vous l'étiez la première fois que je vous rencontrai. L'excellent homme dont il me faisait ce portrait, réunissait effectivement toutes ces vertus dont les plaisanteries de De la Serre m'avaient souvent fait rougir, sans cependant jamais altérer mon respect pour elles. Je regagnai près de lui la tranquillité que j'avais perdue dans notre société dissipée de Paris. Son exemple m'encourageait, ses préceptes fortifiaient mes dispositions naturelles à la bonté; mais sa fille, Émilie de Saintonges était un auxiliaire bien plus puissant pour me ramener à la vertu. Quand je comparais Émilie au petit nom-

bre de femmes que nous avions connues à Paris, sa beauté, ses manières pleines de simplicité avaient pour moi un charme infini, tandis que De la Serre trouvait sa cousine, insipide et ennuyeuse. Il ne resta que trois jours chez son parent, et me quitta avec la promesse qu'aussitôt que son régiment aurait son congé, il me retrouverait à Paris. Ce n'est que là, disait-il, qu'on peut vivre, on végète partout ailleurs. Je ne pensais pas ainsi, moi qui ne vivais qu'en la présence d'Émilie. Mais pourquoi rappeler ces jours de félicité si pure; pourquoi ce souvenir de mon Émilie? En effet, peu de temps après, elle fut à moi. Elle vint passer l'hiver à Paris avec son père, dont la santé ne déclinait que trop rapidement. Je le soignai avec tout le dévouement, toute l'assiduité que je devais à son amitié, et dont la compagnie d'Émilie faisait pour moi plutôt une grâce qu'un devoir. Nos soins et ceux des médecins habiles furent superflus. Saintonges mou-

rut, confiant sa fille à mon amitié. Ce fut alors, que pour la première fois, j'osai me flatter d'être aimé; je mêlai mes pleurs aux pleurs d'Émilie sur la tombe de son père, et je m'aventurai en tremblant à lui demander si elle me croyait digne de la consoler dans ses douleurs. Émilie, trop naïve pour dissimuler, accorda sa main à mes vertus (car alors encore, j'étais vertueux); c'était une récompense et un appui qu'elle me donnait. Nous nous retirâmes à Saintonges, où nous jouîmes de tout le bonheur qu'il est possible de trouver sur la terre. Le mérite de mon Émilie égalait son bonheur, et je puis dire sans vanité (puisque maintenant cela fait ma honte) que Saint-Hubert, depuis si coupable, méritait encore, à ce moment, la félicité dont il jouissait.

Depuis plus d'un an, nous vivions dans cet état de calme et de bonheur, quand je m'aperçus qu'Émilie allait bientôt me rendre père. Je conçus dans ce moment

critique toute l'inquiétude naturelle à un mari qui adore sa femme. Je voulus que nous allassions passer quelques semaines à Paris, où nous trouverions plus facilement que dans notre province le secours des hommes de l'art. Émilie voyait à mon projet mille obstacles, et s'obstinait à n'y pas acquiescer; mais l'avis unanime de nos voisins fut qu'il était urgent de se rendre à Paris. L'un d'eux, surtout, neveu d'un fermier-général, qui avait acheté le bien que son père avait long-temps tenu à bail, me dit que l'on avait dans le pays si peu de confiance dans les médecins, que toute personne qui avait le moyen de faire le voyage de Paris préférait le faire que de se hasarder entre leurs mains. La crainte de paraître pauvre stimula ma susceptibilité; je me déterminai donc à ce voyage: mais je fis valoir un autre prétexte auprès de ma femme. Un de mes amis m'avait, en mourant, nommé son exécuteur testamentaire, et j'avais à terminer les affaires de

sa succession. Émilie consentit à la fin à notre départ.

Dans les premiers temps de notre séjour à Paris, je quittai peu notre hôtel; c'était le même où avaient logé Émilie et son père, quand ce dernier était venu y mourir et la confier à ma tendresse. Ces souvenirs si tendres et si doux jetaient sur notre société mutuelle un charme mélancolique et exclusif qui nous permettait à peine d'endurer la présence d'un tiers. Ma femme avait quelquefois de ces prévisions tristes et de ces craintes vagues que ressentent souvent les femmes qui s'abandonnent à leur sensibilité. Je mettais à les combattre et à les détruire toute ma sollicitude. Je ne vivrai pas assez, disait-elle, pour revoir Saintonges, mais mon Henri y pensera à moi dans ces bois où si souvent nous nous sommes promenés, auprès de ce ruisseau, au murmure duquel nous prêtions l'oreille ensemble. Notre âme sentait alors, en silence, ce que le langage, ce que

le mien du moins, ô mon ami, n'eût pu exprimer.

Ici le bon père succomba à la tendresse des souvenirs qui ébranlaient son âme, pour un instant ses sanglots l'empêchèrent de parler. Il reprit quelques moments après d'une voix faible et altérée.

Pardonnez à l'émotion qui vient d'interrompre ce récit. Je vous fais pitié, et cependant je n'ai pas toujours versé des larmes aussi douces que celles que vient de me faire répandre le souvenir des larmes d'Émilie : écoutez maintenant la confession de mes fautes et de mes remords. Enfin Émilie devint mère, et notre fils, en nous faisant connaître un bonheur nouveau, ajouta, s'il est possible, à notre tendresse mutuelle. Ma femme allaita elle-même son enfant, autant par devoir que par plaisir; elle craignait d'ailleurs de ne pas trouver une bonne nourrice à Paris. Notre projet était de retourner à la campagne aussitôt que le rétablissement de ses forces le per-

mettrait. En attendant notre départ, pendant ses heures de repos, je sortais pour vaquer aux affaires dont la confiance de mon défunt ami m'avait dévolu le soin.

Dans une de ces courses, je rencontrai aux Tuileries mon ancien camarade De la Serre, qui m'embrassa avec des transports et des démonstrations d'amitié, auxquels j'avais peu de droit à m'attendre d'après l'interruption si longue de notre correspondance. Il me dit qu'il avait par hasard appris que j'étais à Paris, et que depuis plusieurs jours il me cherchait sans succès. Dans le fait, c'était de tous les hommes, celui dont je craignais le plus la rencontre. Il m'était revenu des bruits sur sa dissipation et son extravagance sans bornes, et je l'avais même entendu accuser de faits auxquels j'avais peine à ajouter foi, par cette seule répugnance qu'ont à croire le mal les gens qui ne sont pas familiarisés avec la bassesse humaine. Cependant, j'aimais à me persuader qu'il était moins coupa-

ble qu'on ne le disait, et mon cœur se faisait illusion. Après une foule de questions et de félicitations cordiales sur le bonheur dont je jouissais actuellement, il me pressa si vivement de passer la soirée avec lui, que, quoique j'eusse pris pour règle de rester chez moi, je rougis de m'excuser, et nous convînmes de l'heure où je le retrouverais. Notre société se composa de De la Serre et de deux autres officiers, dont l'un plus âgé que nous, ayant la croix de Saint-Louis et le grade de colonel; c'était un des hommes les plus agréables que j'eusse vus. La difficulté avec laquelle je m'étais décidé à quitter mon intérieur pour me mêler à une société que je croyais bien différente, doubla pour moi le prix de cette aimable rencontre ; ma vivacité se débarrassa bientôt de toute contrainte, je m'animai à mesure que nos plaisanteries prenaient plus d'essor, et que je me trouvais plus à l'aise avec ce vieil officier, qui avait des connaissances, de l'esprit, de la

sensibilité, en un mot toutes les qualités que j'estimais le plus et que je m'attendais le moins à trouver dans une société choisie par De la Serre. Il était tard quand nous nous séparâmes, et je reçus en partant, avec plaisir, une invitation du colonel de souper chez lui le lendemain soir.

Je trouvai chez le colonel une réunion dont sa sœur et une veuve de ses amis faisaient le charme. Les traits de cette femme n'étaient pas parfaitement réguliers, mais sa figure et ses yeux produisaient plus d'impression que la beauté la plus parfaite. Se taisait-elle, il y avait dans son silence une douceur enchanteresse; venait-elle à parler, son expression était également attrayante. Nous nous trouvâmes placés près l'un de l'autre. Peu fait aux galanteries minutieuses de la vie à la mode, je désirais plutôt que je n'espérais, me rendre agréable à ses yeux. Elle paraissait flattée de mes attentions et prendre intérêt à mes discours; sa conversation me plaisait et

m'attachait. On joua, nous prîmes part au jeu malgré nous, nous gagnâmes et nous fûmes les seuls qui cependant parussions fâchés de nos succès; on se sépara avec cordialité. Madame de Trenville (c'était le nom de la veuve) invita, en souriant, le colonel à venir prendre sa revanche chez elle, et elle ajouta avec modestie et franchise, que, comme j'avais partagé ses succès, elle espérait que je lui ferais l'honneur de courir avec elle la chance d'une fortune moins favorable.

Émilie qui m'avait d'abord paru enchantée de me voir trouver dans la société quelques distractions, voyant mes absences se multiplier (car j'étais tous les jours chez madame de Trenville), ne put s'empêcher de me laisser voir sur ses traits le déplaisir que lui causait mon absence. Je ne vis d'abord ce changement qu'avec tendresse, et le lendemain soir je m'excusai de ne pouvoir tenir mon engagement. Nous restâmes seuls Emilie et moi; je la trouvai toute

différente de ce qu'elle était ordinairement. Rêveurs tous deux, mais craignant de nous épancher, Emilie me peignait dans ses regards son chagrin, et je dissimulais mal le mien sous un air affecté de gaîté.

Le lendemain, De la Serre vint me voir et rendit sa première visite à Émilie : il me plaisanta agréablement sur mon manque de parole de la veille, et me parla d'une autre partie qu'il avait organisée pour moi et que ma femme voulût à toute force que j'acceptasse. Son cousin l'applaudit et fit avec esprit l'éloge du bon gouvernement des dames. Le soir, avant de partir, quand je dis adieu à Émilie, je crus remarquer une larme sur ses joues, et je serais resté si je n'avais craint qu'on ne me fît honte de ne pas sortir. On s'aperçut de ma tristesse : De la Serre s'égaya à mes dépens, le colonel lui-même lança quelques épigrammes sur le mariage, et pour la première fois, je fus honteux d'être le seul homme marié de la société.

Nous jouâmes plus gros jeu, et nous prolongeâmes la soirée plus tard qu'auparavant ; mais je devais montrer que je n'avais pas peur de ma femme, je consentis à tout. Je perdis beaucoup, et je revins chez moi chagrin et mortifié. Je vis le lendemain Emilie sombre et abattue, je crus lire dans ses yeux un reproche de ma conduite, et à mes torts je joignis celui de m'en formaliser. De la Serre vint me prendre pour me mener dîner avec lui. Chemin faisant, il me dit qu'il trouvait à Émilie mauvaise mine. L'air de la campagne où nous allons partir la rétablira, lui dis-je. Eh quoi! allez-vous quitter Paris, me dit-il. — Dans peu de jours. — Que n'ai-je autant de raisons que vous d'y rester? — Et quelles raisons? — L'attachement d'amis tels que les vôtres, mais l'amitié est un nom trop froid, l'amour d'une femme comme madame de Trenville. Je ne sais de quelle manière je le regardai, mais il n'insista pas, peut-être m'offen-

sai-je moins de son propos que je ne le crois.

Nous nous rendîmes après dîner chez madame de Trenville : sa toilette était plus élégante et sa beauté plus vive que jamais. La réunion était aussi plus nombreuse et plus animée. La conversation vint à tomber sur l'intention où j'étais de quitter Paris. Le ridicule des manières provinciales, des opinions provinciales, de l'insipidité des jouissances provinciales fut représenté avec infiniment d'esprit par De la Serre, et par presque tous les membres les plus jeunes de la société. Seule, madame de Trenville ne partagea pas ces saillies, il semblait que le sujet l'intéressait trop pour en parler aussi légèrement. Parfois son œil plein de tristesse s'attachait sur moi. J'étais moitié honteux, moitié contristé de mon prochain départ, moins embarrassé peut-être que vain de l'intérêt que l'on me témoignait.

Cependant, aussi lâche dans le mal que

dans le bien, j'évitais tout ce qui pouvait mettre ma femme sur la voie d'une découverte qui seule m'eût sauvé. J'essayais de la tromper, de lui donner le change sur mes visites à madame de Trenville; des incidents survenus dans les affaires que j'avais à terminer à Paris étaient les prétextes dont je la payais pour colorer mes fréquentes absences. L'âme d'Émilie était trop pure pour admettre le soupçon ou concevoir la jalousie. Il était aisé même à un novice comme moi dans l'art de la fausseté de la tromper; j'avais d'ailleurs dans De la Serre un auxiliaire puissant, qui reprenait maintenant sur moi l'ascendant qu'il avait eu autrefois, fortifié par l'infatuation que ma faiblesse et ma vanité, que les artifices et la beauté de madame de Trenville m'avaient inspirée.

A cette même époque à peu près, un jeune homme de notre province apporta à ma femme une lettre d'une de ses amies de Saintonges. Ce jeune homme avait

étudié comme peintre en miniature, et venait perfectionner son talent à Paris. Emilie qui adorait notre enfant, voulut avoir son portrait dans l'attitude du sommeil. Le peintre, enchanté de l'idée, la pria de lui permettre de peindre l'enfant endormi dans ses bras. Emilie, qui désirait me faire une surprise, afin de pouvoir plus aisément effectuer cette aimable conspiration en secret, m'engageait souvent à répondre aux invitations, me pressait de sortir, et, pendant mon absence, le tableau avançait.

Ma femme ignorait quelles étaient, pendant ces instants, mes occupations. Esclave du vice et de la profusion, je violais, aux pieds de la plus artificieuse et de la plus indigne des femmes, le serment que j'avais juré à mon épouse; je perdais, au milieu de gens fourbes et d'êtres infâmes, les ressources de notre enfant. Tel était le filet dans lequel m'avaient enveloppé De la Serre et ses complices; le piége était

caché sous les dehors de l'amour et de la générosité. La Trenville était assez adroite pour me persuader qu'elle était victime de sa faiblesse pour moi. Pour mieux m'engager à la tirer de sa détresse, elle feignait de vouloir rembourser mes premières pertes au jeu. Après y avoir épuisé tout l'argent que j'avais et que pouvait me procurer mon crédit, je devais du moins m'arrêter court dans ma ruine : mais, quand je pensais qu'il me faudrait retourner pauvre et avili dans le lieu que j'avais quitté heureux et estimé, je n'eus pas assez de résolution pour fuir le danger. Je m'abandonnai au désespoir, j'hypothéquai les débris de ma fortune, et j'en destinai le produit à recouvrer ce que j'avais perdu, ou à me perdre moi-même. L'événement répondit à ce qu'on pouvait prévoir.

Aussitôt que je fus revenu du désespoir où m'avait plongé l'horreur de ma situation, et que j'eus recouvré le pouvoir de

la réflexion, je volai chez madame de Trenville. J'en reçus l'accueil qu'on fait à un homme dont il n'y a plus rien à attendre, et qui ne vaut plus la peine d'être trompé. Convaincu de sa fourberie, assuré qu'elle avait été l'instrument de ma ruine, les sentiments les plus violents bouleversèrent mon sein; je l'accablai d'injures et de malédictions, qu'elle reçut avec l'indifférence du vice endurci ou de la séduction à toute épreuve. Je m'élançai hors de chez elle sans savoir où j'allais; je me trouvai, sans y penser, devant l'hôtel que nous habitions. Quand je fus là, je m'arrêtai sur le seuil de la porte, comme si la mort m'eût attendu si je l'avais franchi. Je reculai de quelques pas et je me rapprochai ensuite : deux fois je saisis le marteau sans pouvoir frapper : mon cœur battait avec violence et mes genoux tremblants se heurtaient. Il faisait nuit, l'ombre et le silence le plus profond régnaient autour de moi dans la rue. Je me jetai

à terre devant la porte, et je formai le vœu que la main d'un scélérat vînt me débarrasser à la fois de la vie et de mes pensées désespérantes. Enfin le souvenir d'Emilie, l'image de notre enfant triomphèrent du désordre de mon esprit, un torrent de larmes s'échappa de mes yeux. Après m'être relevé, je frappai à la porte, j'entrai doucement dans la chambre de ma femme; elle dormait, une lampe allumée près d'elle, et sur son sein son fils qui tenait embrassé son cou dans ses petites mains. Jugez ce que je dus éprouver à cette vue! Elle souriait en dormant et semblait rêver au bonheur. Un désespoir furieux me saisit encore une fois, et frappé de la pensée qu'elle ne s'éveillerait que pour connaître la misère, je conçus l'horrible idée (je frémis encore de le répéter) d'assassiner ma femme et mon enfant endormis, et de me frapper ensuite moi-même! Ma main tomba sur le cou d'Emilie, l'enfant en détacha ses petits doigts, et de

sa main saisit une des miennes. Cette douce pression apaisa les mouvements tumultueux de mon cœur, ma sensibilité se ranima, je fondis en larmes, mais je ne pus rester pour apprendre à Emilie notre ruine. Je sortis précipitamment, et gagnant un hôtel obscur dans un quartier reculé de la ville, je lui écrivis à la hâte quelques lignes sans suite, lui marquant mon désespoir et mes crimes. Je lui disais que j'avais intention de quitter de suite la France, et de ne revenir qu'après avoir expié mes fautes par la pénitence, et gagné par mon industrie de quoi réparer la ruine dans laquelle je l'entraînais. Je la recommandais, ainsi que mon enfant, aux soins de ma mère, et à la protection du ciel qu'elle n'avait jamais offensé.

Dès que je lui eus fait tenir ce billet, je quittai Paris, et j'étais déjà à quelque distance de la ville avant que le jour eût paru. Au lever du soleil, je fus rejoint par une diligence qui suivait la route de

Brest; j'y entrai sans but, sans aucun plan arrêté pour l'avenir, et je m'assis dans un coin de la voiture, où je gardai un sombre silence. Le jour et la nuit suivante, je me laissai machinalement porter, avec plusieurs autres voyageurs, sans penser à prendre de la nourriture, sans jouir d'un seul instant de repos. Mais le second jour, je sentis mes forces défaillir, et quand nous relayâmes le soir, je tombai de faiblesse à la porte de l'auberge. On me mit au lit, et j'y restai plus d'une semaine, consumé et absorbé par une fièvre lente. Un frère charitable de l'ordre auquel j'appartiens, qui par hasard se trouvait dans cette auberge, me prodigua les soins les plus assidus; et quand j'entrai en convalescence, le bon vieillard administra à mon âme (comme il l'avait fait à mon corps) les secours et les consolations dont il vit bien que j'avais besoin.

Je commençais à me rétablir assez pour pouvoir prendre l'air à la fenêtre de ma

petite chambre, lorsqu'un matin que j'y étais assis, la diligence même qui m'avait amené s'arrêta à la porte de l'auberge, et j'en vis descendre le jeune peintre qui nous avait été recommandé à Paris. Mes sens étaient trop affaiblis pour résister à la secousse qui se fit en moi à ce moment, je tombai sans connaissance sur le plancher. Plusieurs personnes montèrent à l'instant dans ma chambre, parmi elles se trouvait le jeune peintre. Quand je fus revenu à moi, je lui fis entendre que je désirais avoir avec lui un entretien particulier. Il eut peine à me reconnaître, enfin, quand il fut sûr que c'était à moi qu'il parlait, je vis son front s'obscurcir. Après bien des hésitations, à force de prières, j'obtins qu'il me racontât la fin de mes maux. Ma femme et mon fils n'existaient plus. Émilie avait succombé au coup fatal que lui avait porté ma lettre dans l'état de faiblesse qui la minait depuis long-temps; la fièvre, le délire, la mort en avaient

suivi de près la lecture. Son enfant était mort peu de jours après. Dans un moment de calme et de raison, avant de mourir, elle m'appela près de son lit, ajouta le jeune homme, pour me donner le portrait que j'avais fait, et ramassant toutes ses forces, elle m'a chargé, si jamais je vous pouvais rencontrer, de vous le donner avec son pardon. Il le déposa dans mes mains; je ne sais comment je résistai à ma douleur amère; peut-être étais-je trop faible pour la bien sentir, trop abattu par ma maladie récente pour que mon cœur se brisât dans cette circonstance. Le bon vieillard, qui déjà m'avait sauvé la vie, me fit entrer dans ce couvent; depuis, j'y suis constamment resté, à l'exception d'un jour où j'ai fait un triste pèlerinage à la tombe d'Émilie et de mon enfant. On ne connaît pas mon histoire ici, et l'on s'étonne de l'austérité de la vie par laquelle je m'efforce d'expier mes fautes : mais la souffrance seule ne suffit pas pour nous réconcilier avec le ciel. Je tâche par des œu-

vres de charité et de bienfaisance, de n'être pas pour lui un objet de haine. Béni soit Dieu! je possède la consolation que j'ai cherchée. Déjà la miséricorde divine a laissé tomber sur mes jours languissants un rayon de sa grâce. Cette couche si dure me paraît douce maintenant, et ses rêves sont délicieux : Hier soir encore, mon Émilie me faisait signe en souriant, notre petit ange était avec elle!

Les sanglots du bon père étouffèrent sa voix, il fixa le portrait, puis le ciel : un feu passager vint colorer ses joues pâles. Je demeurai frappé de respect, immobile. La cloche du couvent sonna les vêpres : il me serra la main, je baisai la sienne, et je la baignai de mes larmes. Mon fils, me dit-il, je trouve un certain charme à épancher mon histoire dans un cœur comme le vôtre; si jamais le monde cherche à vous attirer par ses plaisirs coupables, s'il vous attaque par ses satires, pensez au père Nicolas. Soyez vertueux et heureux!...

TABLE

DES MORCEAUX CHOISIS DE STERNE.

page.
NOTICE SUR STERNE. 1
Moi. 12

EXTRAITS DU VOYAGE SENTIMENTAL.

La Tabatière. Calais. 17
L'Aumône, Montreuil. 23
L'Ane mort. 28

EXTRAITS DE TRISTRAMSHANDY.

L'Ane. 34
Le Pauvre et son Chien. 39
Entrée à Paris. 44
Description de Paris. 47

EXTRAIT DU VOYAGE SENTIMENTAL.

Le Nain. 48

EXTRAITS DE TRISTRAMSHANDY.

Les Papillotes. 55
L'Utilité des Journaux. 57
Question facile à résoudre. 62

EXTRAITS DU VOYAGE SENTIMENTAL.

Le Passeport, l'Hôtel à Paris. 64
Le Pâtissier, Versailles. 74
L'Épée. 79
Marie. 83

EXTRAITS DE TRISTRAMSHANDY.

Histoire de Lefèvre. 99
Pensées sur la mort. 123
Entr'actes. 135
Toilette de l'oncle Tobie. 137
Voyages. 141
De l'Humilité. 148

Quelques mots sur Sterne. 153

TABLE

DES MORCEAUX CHOISIS DE MACKENZIE.

page.
Notice sur Mackenzie. 162
Précis de la vie de l'Auteur. 172

EXTRAITS DE L'HOMME DU SENTIMENT.

Visite à Bedlam. 177
La Rencontre. 188
Retour dans la patrie. 209
L'Élève. 221

NOUVELLES SÉPARÉES.

Histoire de Laroche. 235
Histoire du père Nicolas. 263

AVIS.

La 1re livraison de la Bibliothèque choisie, qui a paru le 25 juin, se compose, comme on peut le voir, des deux ouvrages suivants :

Tableaux anecdotiques de la Littérature française, depuis François 1er jusqu'à nos jours, par M. J. Janin;

Choix de Dialogues des morts de Lucien, Fontenelle et Fénelon, avec une préface par M. Laurentie.

La 2e livraison, qui a paru le 1er août, se compose de :

Fragments d'Hubert sur les Abeilles, avec une préface et une introduction par M. le docteur Mayranx, professeur d'histoire naturelle;

Sterne et Mackenzie; *Morceaux choisis et traduits* par M. Eug. Henrion, avec une notice sur chaque auteur par M. J. Janin.

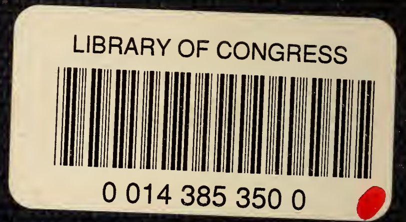
La 3e livraison, qui paraîtra le 1er septembre, se composera de :

Histoire du bon Chevalier Sans-Paour et sans-Reprousche; ouvrage en style gothique très-intelligible, et d'une naïveté charmante ; avec une préface par M. Michaud, de l'Académie française ;

Choix de Poésies modernes.

DE L'IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5.


10 L
Paris. — Imprimerie de Béthune, rue Palatine, n. 5.


LIBRARY OF CONGRESS
0 014 385 350 0